This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

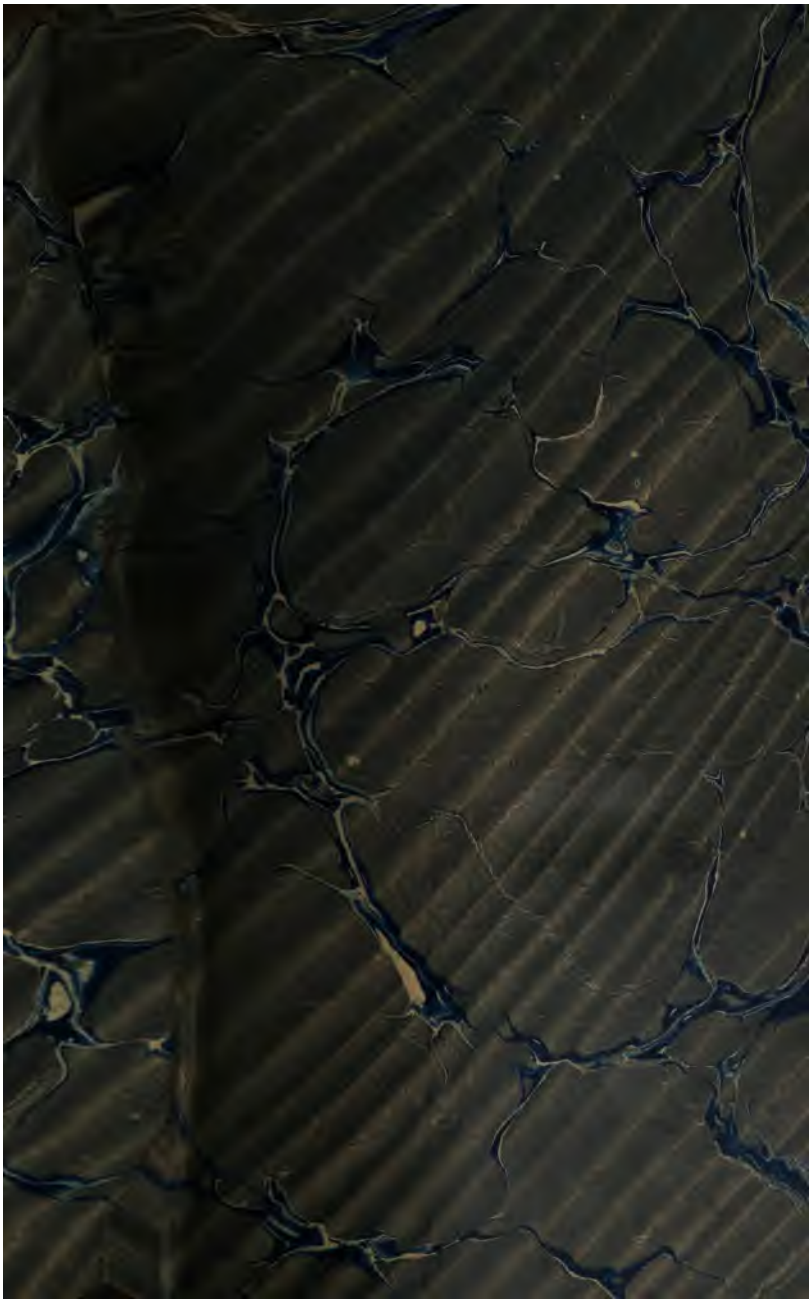
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



COLLECTION MICHEL LÉVY

# DE DELHI

# A CAWNPORE

848
M468de

Paris. — Imp. A. Wittersheim, 8, rue Montmorency.

# DE DELHI

# A CAWNPORE

## JOURNAL D'UNE DAME ANGLAISE

— PAGES DE L'INSURRECTION HINDOUE —

PAR

LE DOCTEUR FÉLIX MAYNARD

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858

Droits de traduction et de reproduction réservés.

751678-234

# AU LECTEUR.

Le hasard a conduit dernièrement dans l'hôtel que j'habite une pauvre dame anglaise, une victime des révolutions du Bengale, mistress Hornsteet. Cette dame faisait partie d'un de ces convois de veuves et d'orphelins que les paquebots de Calcutta transportent tous les quinze jours à Suez. Débarquée à Southampton, elle est venue en France demander un asile à la famille de son mari, domiciliée depuis longtemps en Touraine, et elle est tombée malade en traversant Paris ; j'ai été appelé près d'elle.

Nous autres médecins nous sommes un peu curieux. J'interrogeai donc cette dame sur les causes antérieures de sa maladie, et elle me raconta tout ce qu'elle avait souffert dans l'Inde ; elle n'était malade que de misères, de fatigues et de chagrins. Maladie incurable!

J'ai frissonné, j'ai été épouvanté au récit de ce long martyre. Voilà une femme qui vivait heureuse et riche avec son mari, avec sa fille, avec son fils ; le

fils, la fille et le mari sont morts, et la fortune et le bonheur perdus àjamais. Le fils, un enfant de quatre ans, a été *crucifié* devant sa mère, le long d'une muraille; la fille, une fiancée de dix-huit ans, pourrit dans le puits de Cawnpore, après avoir subi de la part des cipayes les traitements les plus indignes. Le père, lui, a été le moins malheureux; il est mort le premier, frappé au cœur d'une balle, et sa veuve lui a creusé elle-même une fosse, de peur que son corps ne devînt la proie des vautours.

Je demandai à mistress Hornsteet la permission de publier cette odyssée de sang et de larmes. J'eus bien des scrupules à combattre, bien des hésitations à vaincre; enfin, je parvins à obtenir son autorisation, et voici la relation que j'écrivis pour ainsi dire sous sa dictée.

# JOURNAL
# D'UNE DAME ANGLAISE

## — DE DELHI A CAWNPORE —

### PAGES DE L'INSURRECTION HINDOUE

## I

*11 mai* 1857. — Notre fortune s'était augmentée; notre famille aussi... Dieu m'avait donné un fils après seize années de stérilité, comme pour me dédommager de l'isolement dans lequel j'allais me trouver après le mariage de ma fille Ellen. — Mon mari s'occupait déjà de notre retour en Europe : il cherchait à vendre ou à affermer notre factorerie d'indigo, et, dans ce but, il entretenait une correspondance presque quotidienne avec des agents ou des courtiers de Calcutta, de Madras et de Bombay.

Ces messieurs ne manquaient jamais de parler des affaires publiques à la fin de leurs lettres, et nous

tenaient au courant de tout ce qui se passait de remarquable en Europe et dans les présidences; ils nous donnèrent avis de la première explosion du mécontentement des troupes indigènes du Bengale, et nous racontèrent l'histoire d'un Lascar conduisant un Brahmine à l'arsenal, et lui prouvant que le papier des nouvelles cartouches de guerre était imprégné de graisse de porc ou de vache; ils nous annoncèrent aussi l'incendie de la station de télégraphie électrique de Baraïkpore, la révolte du 19e régiment d'infanterie indigène en garnison à Bérampore; l'attentat commis par Mogol Pungy, sa condamnation à mort ainsi que celle d'un officier hindou et leur exécution. Ils nous apprirent encore que chaque nuit éclataient de nombreux incendies dans les environs de Calcutta, et que l'on commençait à s'inquiéter des allures mystérieuses de certains personnages qui traversaient les villages de la présidence en qualité de pèlerins et offraient aux habitants des gâteaux de formes bizarres; les habitants fabriquaient ensuite des gâteaux pareils et les distribuaient dans les villages que n'avaient pu visiter les pèlerins; — une fleur de lotus, ajoutaient-ils, remplaçait les gâteaux dans les cantonnements mili-

taires ; souvent une de ces fleurs, offerte on ne sait par qui, circulait de main en main pendant la parade d'un régiment. Chaque soldat la contemplait attentivement et la passait à son voisin sans prononcer un mot.

Ces nouvelles nous alarmaient beaucoup et nous faisaient vivement désirer notre prompt retour en Europe. Cependant, après avoir réfléchi sur leur origine, nous les trouvâmes exagérées. Les agents chargés de la vente de notre factorerie spéculaient peut-être sur nos terreurs ; moins le pays serait réputé tranquille, moins nous serions exigeants sur le prix ou sur la solvabilité de l'acquéreur. Le lieutenant de génie William Hoods, le fiancé de ma fille, manifestait la même opinion. Il venait chaque soir au bengalow[1], et ses visites étaient pour nous un gage de sécurité ; il se moquait avec tant de verve des révoltes de cipayes, il racontait si comiquement l'épopée de quatre soldats anglais faisant mordre la poussière à quatre bataillons hindous !.... Mais, quand il n'était plus là et surtout quand son service le retenait vingt-quatre

[1] Habitation.

heures de suite dans le fort de Selimgurh, la tristesse s'emparait de notre petit cercle, et nous ne révoquions plus en doute les sinistres nouvelles de nos agents.

J'étais tourmentée chaque nuit par des rêves affreux, et un secret pressentiment me disait qu'il fallait nous hâter de liquider et de quitter l'Hindoustan, car notre prospérité touchait à son déclin. Parfois, j'aurais donné la moitié de notre fortune, notre fortune tout entière, pour me voir, en compagnie de mon mari et de mes enfants, embarquée sur un steamer courant à toute vapeur par delà le cap Comorin. Mon mari me répondait par des railleries quand je lui confessais mes craintes, et jurait qu'avant de partir il secouerait plus d'une fois encore et rudement le *golden-tree* (l'arbre aux roupies).

Le fait est que notre plantation d'indigo rapportait de grands bénéfices. Elle n'avait pas de rivale dans toute la vice-présidence d'Allahabad. Les Martz (établissement de vente de Calcutta) recevaient annuellement près de cinq cents *maunds* (seize ou dix-sept mille kilogrammes) de nos produits. D'après les calculs de Peter (mon mari), notre fortune actuelle, bien

liquidée, bien claire, se montait à plus de 50,000 livres sterling (1,250,000 fr.), et si nous voulions retarder notre départ jusqu'en 1860, il garantissait 20,000 livres de plus. Je savais qu'il désirait rester dans l'Inde jusqu'à cette époque, afin de regagner ce que nous coûtait la dot de notre fille, mais il dissimulait ce désir, de peur de m'affliger, et ne me contredisait pas trop quand je lui faisais remarquer que nous avions beaucoup d'ennemis parmi les *ryots* (les paysans cultivateurs du district).

Les ryots sont les ennemis naturels du planteur d'indigo, et cependant nous ne les maltraitions jamais, ces pauvres voisins. Bien au contraire; on soldait toujours à l'avance leur main-d'œuvre, et au lieu de deux roupies (près de 2 fr. 50 c.) pour chaque biggah (champ d'indigo) planté, nous en donnions trois, et nous n'exigions que trois bottes d'indigo pour une roupie, tandis que les autres planteurs en demandaient quatre.

Un courtier nous présenta un acquéreur dans les premiers jours de mars, mais mon mari n'accepta pas ses offres.

Maintenant que l'avalanche du malheur a tout en-

glouti autour de moi, famille et fortune, j'éprouve une cruelle satisfaction à me rappeler les avertissements que m'envoya le ciel et dont je n'ai pu tenir compte. Un soir, le soir de ce même jour où mon mari refusa de vendre la factorerie, nous nous promenions sur les bords de la Jumma, rivière qui coule près des murailles de Delhi; Ellen s'appuyait sur le bras de son fiancé; mon petit Will courait en avant et revenait s'accrocher au bas de ma robe, et mon mari nous suivait en réfutant les arguments du révérend Mathews, qui avait développé, pendant le lunch, une nouvelle théorie infaillible, prétendait-il, pour convertir, malgré eux, les Hindous au christianisme. Nous arrivâmes à un endroit où le sentier se rétrécissait et formait un coude; un fakir, couché en travers sur le sol et la face contre terre, nous barrait le chemin. Will, qui, selon son habitude, était parti en éclaireur, revint tout effaré vers moi. Le lieutenant, dès qu'il eut aperçu le fakir, lui intima l'ordre de se retirer; le fakir ne bougea pas.

— Enlevez ce chien et jetez-le à l'eau, s'écria le lieutenant en ralliant par un geste de commandement les quatre soldats de son escorte qui le suivaient partout

où il allait, et se trouvaient alors assez rapprochés de nous. Les soldats accoururent, moi je ne leur laissai pas le temps d'obéir à leur chef; l'idée m'était venue que ce pauvre diable ne prenait une telle posture que pour demander l'aumône.

— Porte-lui cette roupie, dis-je tout bas à Will.

Will, sans peur, accosta le mendiant, se pencha vers lui, fit glisser la pièce de monnaie entre le sol et sa figure, et revint à moi tout joyeux et leste comme un papillon. Le fakir releva aussitôt la tête, et, toujours agenouillé, se recula jusqu'au bord du sentier; puis, quand Ellen et le lieutenant passèrent devant lui, il dit, la voix stridente et les mains posées à plat sur terre :

— Les chemins seront bientôt libres...

Mon mari et le révérend m'ayant devancée, il les salua par cette phrase :

— Les adorateurs du vrai Dieu triompheront demain...

Mais quand j'arrivai près de lui avec Will, qui avait peur maintenant et cherchait à se cacher dans les plis de ma robe, il changea de ton et de posture, et, levant les mains au ciel et se renversant le torse en arrière, il

murmura tout bas ces mots qui me glacèrent d'épouvante :

— Pauvre enfant, cette aumône ne pourra te servir de rançon.....

Je répétai au dîner les paroles du mendiant, et j'avouai qu'elles m'effrayaient beaucoup; mais on se moqua si fort de moi, et le lieutenant nous raconta tant d'exemples de l'insolence et de l'imbécillité de ces prétendus inspirés, que je finis par rire de mes terreurs et ne tardai pas à les oublier.

Une autre fois, dans la même semaine, mon mari ayant dîné à la *mess* de l'état major, à Delhi, s'attarda et ne rentra qu'à deux heures du matin. J'étais très-inquiète, je craignais qu'il ne rencontrât les étrangleurs (les thugs) sur le pont de bateaux de la route de Meerut, et j'allais envoyer à sa rencontre un de nos contre-maîtres et quatre domestiques anglais, quand le bruit d'une cavalcade retentit dans l'avenue ; c'était Peter qui revenait escorté d'un peloton de cavaliers commandés par un sergent indigène de la compagnie de William. Mon mari n'avait pas mis pied à terre que je me jetais dans ses bras, et l'entraînais au salon en lui reprochant sa longue absence; il me calma,

et me consola, mais il oublia de donner le *backchich* (le pour-boire) aux cavaliers. Le lendemain, notre contre-maître nous avertit que ces soldats étaient partis très-mécontents et en proférant des menaces, mais que le sergent leur avait promis que cette dette se payerait bientôt avec celles de *l'augreen rajh* (le règne anglais).

Pourtant, tout était calme autour de nous; le travail n'était interrompu nulle part dans la contrée, et le commerce, disait-on, florissait à Delhi, à Agra, et dans les principales villes du Great-trunck-road (la grande route de l'Hindoustan). Mais il y avait quelque chose de sinistre dans la physionomie des musulmans et des Hindous à notre service, dans les allures des ryots nos voisins, dans les prières des brahmines et des fakirs mendiants à notre porte, et dans les groupes de soldats oisifs qui venaient se promener le soir autour de la plantation. Des bruits de révolte et de massacre nous arrivaient du côté de Lucknow; on parlait de la réapparition des thugs et des dacoïts [1] dans le royaume d'Oude; on annonçait que les Konds étaient sortis de

[1] Étrangleurs et chauffeurs.

leurs vallées, et que les Panwas (sectateurs de Kali) enlevaient les enfants européens. On citait même les noms de telles et telles familles anglaises habitant les districts de Jeypor et d'Ajmeer, dont les enfants étaient devenus *mérias* et avaient été égorgés sur les autels de cette déesse Kali. On ajoutait encore que des prières publiques se répétaient chaque jour dans les mosquées et dans les pagodes pour la restauration de la dynastie des Tamerlides, et que la prophétie limitant la durée et l'empire anglais au centième anniversaire de la bataille de Placey (1757) était sur le point de s'accomplir.

Cependant on ne signalait encore aucuns symptômes de révolte dans la garnison de Delhi et dans les cantonnements voisins. Le mois d'avril s'écoula donc assez paisiblement, et les préparatifs du mariage d'Ellen me firent oublier mes pressentiments et mes terreurs.

Mais l'orage grondait.

Le 10-11 (je donne ce double chiffre pour corriger la différence des longitudes entre le Bengale et la France); le 10-11 mai, au matin, la veille de ce mariage qui ne devait jamais s'accomplir, hélas! nous allions nous mettre à table pour déjeuner, quand

Saïlly, un sergent de la compagnie de William, ouvrit brusquement la porte de la salle à manger et demanda à parler au lieutenant. L'inconvenance de ce soldat tombant au milieu de nous sans se faire annoncer par les domestiques, le désordre de sa tenue, la violente émotion peinte sur son visage, le tremblement de sa voix, la précipitation avec laquelle il entraîna au dehors le lieutenant, le colloque rapide qu'il entama avec lui sur la veranda[1], ses gestes passionnés que nous entrevoyions par une fenêtre de l'appartement, tout cela nous inquiéta, nous épouvanta ; nous quittâmes aussitôt la table, nous accourûmes vers eux, mais déjà Saïlly galopait ventre à terre sur la route de Delhi, et William donnait des ordres pour que les cavaliers de son escorte se tinssent prêts à partir immédiatement.

« Quelles nouvelles ? — Quelle catastrophe ? — Que disait-il, Saïlly ? — Pourquoi votre départ, William ? — Parlez, William, ne nous cachez rien. » Et mille autres interrogations précipitées se croisèrent et s'entre-croisèrent aux oreilles du lieutenant, car

[1] Vestibule au devant des maisons.

notre société était nombreuse; beaucoup d'invités à la noce, ceux surtout qui demeuraient au loin, s'étaient déjà installés à la maison.

— Calmez-vous! Ce n'est rien, répétait invariablement William; le brigadier Graves m'ordonne de me rendre auprès de lui sans retard; voilà tout!

Mais sa contenance et sa pâleur démentaient ses paroles; Ellen tenait pressées ses deux mains entre les siennes, et le suppliait de nous faire connaître le danger. Il n'eut pas la force de dire la vérité, mais il eut le courage de s'arracher à la douce étreinte de sa fiancée dès qu'il vit ses cavaliers groupés sur la pelouse. Le *saisse*[1] lui amena son cheval; d'un bond il se mit en selle, et, nous saluant de la main, il partit au galop.

Mais ce brusque départ n'était qu'une feinte; il voulait échapper à nos obsessions. Aussi, à peine eut-il parcouru la moitié de l'avenue conduisant à la grande route de Meerut, qu'il revint sur ses pas, laissa la pelouse de côté, traversa les biggahs, et, prolongeant les cases de nos domestiques hindous et les bâtiments d'exploitation, arriva sur les derrières du bengalow,

[1] Palefrenier.

pendant que nous reprenions tristement nos places à table.

Un instant après, le durwan [1], un natif cavalpally [2], entrait dans la salle et demandait humblement la permission de dire quelques mots en particulier à mon mari. Les allures pleines de calme et d'indifférence de ce personnage, habitué par la nature de ses fonctions à adresser dix fois par jour de pareilles demandes, n'éveillèrent pas mes soupçons; mon mari sortit avec lui, et nous continuâmes notre repas en échangeant entre nous mille hypothèses sur les causes du brusque départ de William. Le major Carntley, d'Agra, prétendit que l'ordre de rappel expédié par le brigadier Graves était motivé par quelque faute disciplinaire du lieutenant, faute d'ailleurs très-pardonnable à un militaire la veille d'un mariage, et il promettait à ma fille que la sévérité du brigadier n'irait pas jusqu'à consigner son mari la première nuit de ses noces. Ces petites railleries ne parvinrent pas à nous égayer.

[1] Portier, homme de confiance.

[2] Caste des gardiens; veilleurs, employés, etc.

Cinq minutes, dix minutes, un quart d'heure s'étaient écoulés, et mon mari ne revenait pas. J'aurais bien voulu sortir pour connaître la cause de son absence, mais je n'osais, de peur d'alarmer nos convives. Il parut enfin au moment où les dames se levaient de table, et revint s'asseoir à sa place. Sa pâleur était extrême ; on fit silence pour écouter ce qu'il allait dire, mais, au lieu de parler, il promena lentement ses regards autour de lui et me fit signe d'emmener les dames ; j'étais trop alarmée pour comprendre ce signal et trop curieuse pour y obéir. Je me raffermis donc sur ma chaise, les dames m'imitèrent, et un profond silence, qu'interrompaient seulement les balancements réguliers des punkhas (grands éventails suspendus au plafond), régna dans l'appartement.

— Sortez ! s'écria soudain mon mari en s'adressant aux domestiques de service (des natifs), et en leur montrant la porte d'un geste impérieux, sortez !

— Auriez-vous reçu avis de la faillite d'un de vos commettants de Calcutta ou de Londres ? demanda le vénérable pasteur de Roteck ?

— Plût au ciel que je n'eusse reçu que cet avis-là,

répliqua mon mari. Puis, s'adressant aux dames, il ajouta : Sortez, vous aussi, mesdames, je vous en conjure, sortez; nous avons de graves intérêts à débattre, de grandes déterminations à prendre; vous saurez bientôt de quoi il s'agit; mais d'abord laissez-nous seuls : chaque homme ici présent a besoin de conserver tout son sang-froid, toute sa liberté d'esprit.

Notre anxiété redoubla, mais pas une dame ne quitta son siége.

— Eh bien ! reprit mon mari, sachez que les troupes cantonnées à Meerut se sont révoltées et ont massacré tous leurs officiers anglais, ainsi que les habitants européens de la ville, et qu'elles marchent sur Delhi. Le brigadier Graves va se porter à leur rencontre. Il expédiait à William l'ordre de rejoindre immédiatement sa compagnie; William lui-même vient de me raconter tout cela. Il n'avait pas voulu parler devant ces dames, devant ces jeunes filles, devant Ellen. Il est revenu ici à travers les biggahs, et m'a fait appeler par le durwan.

Ces révélations nous foudroyèrent : hommes et femmes, nous nous levâmes précipitamment de

table, et mon mari, accablé de questions entremêlées de cris et de gémissements, fit longtemps de vains efforts pour obtenir un moment de silence. Deux dames de Meerut, dont les maris étaient officiers dans le 3e régiment de cavalerie indigène, s'évanouirent; ma fille, afin de me cacher son désespoir, se tourna vers la muraille, y colla sa face, et, les mains levées au ciel, se laissa tomber à genoux. Je voulus m'élancer vers elle, mais deux pauvres jeunes demoiselles, ses amies, les filles d'un planteurs de Secunderabad, venues aux noces sans leurs parents, me retinrent par ma robe en poussant des cris affreux. Le tumulte augmentait; les pères, les maris, les frères, tous les hommes, enfin, perdaient la tête plutôt que d'aviser aux moyens de nous garantir de la rage des cipayes; car nous étions réellement en danger, puisque notre habitation se trouvait placée sur la route que suivaient les révoltés de Meerut pour entrer à Delhi.

La parole toujours écoutée du vénérable pasteur Grant domina enfin le tumulte; il implora à haute voix la protection du Dieu tout-puissant, le seul défenseur des faibles, et il ordonna à toutes les femmes d'évacuer

la salle, afin que les hommes pussent délibérer sur la conduite à tenir.

J'obéis la première, et les dames me suivirent sur la véranda, qu'entourait déjà une multitude de natifs employés à la factorerie; ils connaissaient la fatale nouvelle, et nous accueillirent avec des protestations de dévouement, et en réclamant à grands cris des armes pour repousser les brigands qui attaqueraient la plantation. Je demandai mon fils, mon petit Will; une femme malabare, sa gouvernante, me l'apporta; je le pressai sur mon cœur, je le couvris de baisers, et, me sentant tout à coup les forces d'un homme, je l'élevai à bras tendus au-dessus de la foule, qui l'acclama longuement, en protestant toujours de son dévouement et de sa fidélité.

On l'aimait tant, mon petit Will! Les secours donnés aux malades, les aumônes répandues chaque jour, les patronages accordés aux enfants de nos serviteurs et de nos ouvriers, enfin tout le bien que nous faisions, mon mari, ma fille et moi, c'était au nom de Will; — Will était l'ange secourable de la contrée.

L'accueil de ces Hindous me rendit un peu de courage, et je pensai que si le peuple n'épousait pas la

querelle des cipayes, le gouvernement rétablirait promptement la paix et le bon ordre. Mais je tremblai de nouveau en ne voyant pas un seul ryot parmi nos serviteurs et nos employés. Les *pattels*, chefs ou maires des villages voisins, auraient dû cependant s'empresser d'accourir et d'offrir leur assistance au plus riche planteur du district, à celui qui faisait travailler le plus grand nombre de bras. Est-ce que ces ennemis nés du propriétaire européen profiteraient de la révolte des soldats hindous pour lever la tête et donner un libre cours à leur haine et à leurs féroces instincts que maîtrisait difficilement la vigilance de la police anglaise? S'il en est ainsi, nous sommes perdus; le pillage, l'incendie, le meurtre, toutes les calamités possibles sont à craindre. Oh! mon Dieu! mon Dieu! que j'étais loin pourtant de tout pressentir encore!

Quand mon mari, suivi de tous ses convives, parut sur la véranda, les Hindous poussèrent de nouvelles acclamations et demandèrent des armes en criant: — Mort aux cipayes; mort aux musulmans; mort aux chiens révoltés, aux *pandies!*

## II

Malgré la profonde sécurité dont on jouissait dans le pays depuis longues années, les Européens établis en dehors des villes avaient toujours soin d'entretenir chez eux un petit arsenal et de ne jamais manquer de munitions. Les bêtes sauvages qui pullulent dans les jungles et viennent rôder presque sur le seuil des habitations isolées, rendent ces précautions indispensables ; j'ai vu tuer des chacals et des loups à dix pas de notre porte, et souvent j'ai été réveillée la nuit par les rugissements des tigres. Notre arsenal fut donc ouvert, et l'on distribua cinquante fusils aux domestiques anglais et aux natifs les plus intrépides. Les invités à la noce se partagèrent les armes de chasse ; chacun d'eux, en outre, possédait son immanquable revolver ; le coffre aux munitions fut vidé, et, moins d'une heure après le départ du lieutenant William, la défense de la factorerie se trouva organisée sur un pied presque respectable.

Nous autres, les femmes, les peureuses inutiles, on nous relégua dans un vaste grenier ; je me souviens et je me souviendrai toujours des attitudes tantôt désespérées, tantôt résignées de mes malheureuses amies, que je vis alors pour la dernière fois. On aurait dit une réunion de victimes attendant le bourreau. — Sous cette toiture embrasée par le soleil, la chaleur était étouffante, mais la plupart d'entre elles n'étaient suffoquées que par leurs sanglots ; les unes accroupies, silencieuses et la tête cachée dans les mains, rêvaient ou pleuraient ; d'autres prêtaient l'oreille à des bruits qui n'existaient pas, et croyaient entendre déjà les hurlements des révoltés ; quelques-unes, instinctivement courageuses, telles que moi, j'ose le dire, cherchaient à consoler les inconsolables et à insuffler un peu d'espérance dans le cœur de celles qui n'espéraient plus. Il n'y avait qu'un seul enfant en bas âge avec nous, mon petit Will ; je le tenais serré contre mon sein ; je me sentais lionne avec lui ; avec lui j'étais sûre d'avoir la force d'étrangler le cipaye qui tenterait de l'arracher de mes bras, moi, si faible, si chétive !

Les lucarnes du grenier nous permettaient d'em-

brasser du regard une vaste étendue de pays : du côté de l'est, la route blanche et poudreuse de Meerut apparaissait en dehors des massifs de verdure qui entouraient la factorerie ; à l'ouest, on découvrait la tête du pont de bateaux de la Jumma, les bastions du fort Selimgurh, signalés par un mât de pavillon, les dômes du palais des anciens empereurs mogols et les minarets de Delhi; au nord et au sud, s'étendaient des champs cultivés parsemés de villages, et des jungles immenses perdues à l'horizon.

Celles d'entre nous qui conservaient encore un peu de sang-froid se placèrent en observation à la lucarne de l'est. Deux heures de tranquillité ou plutôt d'angoisses s'écoulèrent; rien au dehors n'annonçait l'orage; mais, de temps en temps, des cavaliers, des estafettes venant de Delhi ou s'y rendant, passaient ventre à terre sur la route; nous commençions déjà à croire que les insurgés avaient été vaincus et refoulés dans leurs cantonnements. Les dames de Meerut elles-mêmes nous encourageaient dans cette croyance en nous vantant l'habileté et l'énergie du général qui y commandait.

Soudain, des sonneries de clairon éclatent au loin

du côté de la Jumma, et, quoique le vent soit contraire, elles semblent approcher vivement de notre côté; en effet, leurs retentissements grandissent; puis, tout à coup, l'harmonie d'une musique militaire leur succède, et nous voyons bientôt apparaître, marchant à pas redoublés, sur la route de Meerut, l'avant-garde d'un petit corps d'armée et le corps d'armée lui-même, qui défile au bout de l'avenue, en poussant avec enthousiasme les cris de : Vive l'Angleterre ! vive la reine ! — C'était le brigadier Graves qui volait à la rencontre des insurgés.

A la vue de ces braves, nous oubliâmes nos terreurs, nous les saluâmes vainqueurs, même avant le combat, et méconnaissant la consigne qui nous retenait prisonnières au grenier, nous descendîmes, follement joyeuses, embrasser nos maris et nos frères. Évidemment, la sortie et la victoire de Graves rendaient inutiles les préparatifs de défense combinés par mon mari; nos volontaires se débandèrent donc, mais ils demeurèrent armés avec l'intention de faire bonne garde pendant la nuit pour repousser les maraudeurs.

Nous allâmes ensuite pêle-mêle nous installer au

bout de l'avenue, afin de recevoir plus tôt des nouvelles de Graves. Hélas! nous ne les attendîmes pas longtemps ces nouvelles; un nuage de poussière s'éleva du côté de Meerut, grossit rapidement et nous enveloppa.....; et à travers ce nuage nous aperçûmes des cavaliers, des officiers anglais et des artilleurs avec leurs pièces de campagne, tantôt galopant vers nous, tantôt faisant volte-face, pour repousser à coups de canons chargés à mitraille des masses de cipayes qui se précipitaient sur eux comme les vagues de la mer se précipitent sur les grèves.

Trahi par ses troupes, les 38e, 54e et 74e régiments d'infanterie indigène, le brigadier Graves, suivi d'une faible escorte, battait en retraite. Il fit halte au bout de notre avenue, devant les deux pavillons en briques qui servaient de logement à un concierge. La route, en cet endroit, s'élève sur un monticule, et, du haut de ce monticule, l'artillerie anglaise foudroya les révoltés.

Cette résistance héroïque nous devint fatale. Les cipayes, arrêtés dans leur course, et ne pouvant enlever cette position, se jetèrent en foule sur le côté droit de la route; une pièce de canon fut pointée

sur eux, mais ils passèrent outre, abandonnant dans nos biggahs leurs blessés et leurs morts.

Nous, nous étions réfugiés à la hâte dans l'intérieur du bengalow; le tumulte, les cris des femmes, les détonations de la fusillade et de l'artillerie, les hurlements des insurgés, tout nous remplissait d'horreur et nous plongeait dans le vertige du désespoir. Que faire? Aurions-nous encore le temps de fuir, ou bien fallait-il rester ici, exposés sans défense aux attaques d'une soldatesque furieuse? Ah! le lieutenant William était sans doute de service à l'arsenal de Delhi; sans cela il serait déjà venu à notre aide. William! William! criait sans cesse ma pauvre fille Ellen, William, au secours!

Cependant nos gentlemen, tous décidés à vendre chèrement leur vie, se tenaient, le revolver au poing, les uns aux portes, les autres aux embrasures des fenêtres de la grande salle. Tout à coup un Hindou saute dans le parterre qui entoure la véranda, franchit d'un bond les escaliers, pénètre dans la salle, demande à parler au sahib (au maître, mon mari), lui remet un fragment de papier portant quelques mots écrits au crayon et disparaît.

C'est une missive de William; mon mari la lit à haute voix au milieu d'un profond et lugubre silence; — la voici, je me la rappellerai toute ma vie :

« Abandonnez le bengalow et venez en ville pen-
» dant que le brigadier fait tête aux cipayes et que
» le pont de bateaux est encore libre; vous me
» ferez connaître l'endroit où vous vous serez ré-
» fugiés; je suis de garde à l'arsenal. Courage,
» Ellen!... Courage, vous tous! et au revoir,

» Signé : WILLIAM HOODS. »

Il n'y avait pas un moment à perdre.

— Que le saint nom de Dieu soit béni et que sa volonté soit faite sur la terre comme aux cieux! s'écria le vénérable Grant. Prions, mes très-chers frères et mes très-chères sœurs, prions le Seigneur pour qu'il nous conduise dans la voie du salut!

On pria, et, la prière finie, chacun se prépara à partir. Mon mari seul était d'avis de ne pas aban-

donner la factorerie; il espérait encore que l'insurrection irait s'échouer et s'anéantir sous les murailles de Delhi; il parcourait donc les groupes des natifs que nous avions armés, il leur recommandait de n'opposer aucune résistance aux cipayes qui pénétreraient dans les bâtiments, et de donner des secours à leurs blessés. Cette conduite eût été judicieuse et prudente en toute autre circonstance; mais, ainsi que je l'ai déjà dit, la résistance prolongée du brigadier Graves au bout de notre avenue attirait l'orage sur la factorerie. Les cipayes, pour éviter la mitraille du monticule, s'étaient jetés dans nos bâtiments d'exploitation, et de là menaçaient d'envahir le bengalow. Leurs clameurs, leurs hurlements, leurs cris de vengeance et de mort aux Anglais, aux Ferringers! nous avertirent qu'il serait bientôt trop tard pour fuir. J'adjurai donc de nouveau mon mari de penser à la sûreté de nos enfants, à la sienne et à la mienne, et il consentit enfin à partir. Nous partageâmes avec Ellen l'argent et les bijoux; les *saisses* nous amenèrent les trois derniers chevaux qui restaient encore dans l'écurie, car nos invités et les domestiques euro-

péens s'étaient déjà emparés des autres, et nous nous élançâmes à travers champs du côté de la Jumma.

Seuls d'entre les trois cents natifs auxquels nous donnions du travail et du pain, la femme malabare, la gouvernante de Will et le gommashad (l'intendant), un brave musulman, nous accompagnèrent; la nourrice nous suivait à pied, et le gommashad, toujours esclave de son devoir, avait mis en réquisition notre éléphant et son mahouta[1], et chargé la bête de provisions, de vêtements, de linge et d'une foule d'autres objets indispensables. Quel départ, mon Dieu! Ellen et son père couraient en avant; je trottais avec Will assis sur l'arçon de ma selle, et le pauvre enfant essayait d'embrasser ma taille avec ses petits bras.

En arrivant au pont de bateaux, je jetai les yeux derrière moi, et je vis s'élever au-dessus des arbres de notre habitation, une épaisse colonne de fumée, au milieu de laquelle se détachaient sur le crépuscule naissant de longues gerbes de flammes. Je ne

[1] Cornac.

pus retenir un cri de désespoir; mon mari et Ellen l'entendirent et se retournèrent, et nous restâmes quelques minutes à contempler en gémissant l'incendie de notre bonheur et de notre fortune!...

Le pont était déjà encombré par une populace curieuse de savoir ce qui se passait sur la route de Meerut. Les récits des premiers fuyards annonçant l'échec subi par Graves et l'arrivée prochaine des régiments insurgés l'avaient extaltée outre mesure, et elle nous acceuillit avec de sinistres clameurs. Ce n'était plus le peuple des beaux jours de la paix, ce peuple doux et timide qui s'effaçait humblement le long des murailles, des maisons et des haies pour laisser un libre passage aux Européens; il affectait aujourd'hui de reprendre possession du sol de ses ancêtres, et nos chevaux ne pénétraient qu'avec peine au milieu de ses flots pressés et tumultueux. Je devinais des sentiments de haine sur tous les visages et dans tous les regards, et je tremblais..., car le moindre accident causé par la vivacité de nos montures entraînerait notre perte. Un homme, une femme, un enfant, un misérable pourrait se plaindre d'avoir été heurté trop violemment par elles, et

soudain mille bras se lèveraient contre nous, nous jetteraient à bas de nos selles... et bientôt le courant de la Jumma emporterait nos cadavres. Pourquoi Dieu ne l'a-t-il pas permis ? Notre martyre eût été moins long.

Nous arrivâmes sans accidents devant la porte de Calcutta; mais là il fallut s'arrêter, tant la foule était compacte et impénétrable. Ceux de nos convives partis avant nous n'avaient pu passer outre, et nous en rencontrâmes quelques-uns, entre autres deux civilians (employés civils de la compagnie des Indes), qui avaient pris sous leur protection les dames de Meerut et les demoiselles de Secunderabad.

Ils étaient descendus de cheval.

— Malheur à vous si vous restez en selle, nous dit à voix basse un des civilians.

— Et pourquoi ?

— Cette populace deviendra bientôt furieuse, et les premiers Européens qu'elle apercevra tomberont victimes de sa rage. N'entendez-vous pas des cris du côté de la Présidence ?

En effet, de longues clameurs s'élevaient dans cette direction, et par intervalles les vociférations du

*Dînn, dînn* [1], auxquels se joignaient les cris de : Mort aux Anglais ! arrivaient jusqu'à nous et réveillaient dans la multitude de sinistres échos.

Le conseil que nous donnait le civilian valait la peine d'être suivi, car, à dix pas de nous, je vis un cavalier européen, un gentleman, qui fut hué, puis renversé de cheval et précipité, vivant ou mort, je ne sais, dans les vases du fossé des fortifications. Nous abandonnâmes donc aussitôt nos montures, et, grâce à l'obscurité qui commençait, nous suivîmes sans être inquiétés les pas de notre éléphant, qui traversait majestueusement la foule avec le *gommasahd* sur son dos et le *mahouta* sur sa nuque ; du haut de son *howdah* [2] le gommasahd jouissait de l'impunité que lui assignait un vénérable turban vert ; il savait que nous avions choisi la maison Craig, un négociant européen, pour lieu de refuge, et il se dirigeait de ce côté-là, sans paraître s'occuper de nous. J'eus l'idée de lui confier mon fils, que j'étais obligée de porter entre mes bras, mais ce cher Will ne voulut

[1] Cri de ralliement dans les émeutes.

[2] Siége ou fauteuil avec dais.

pas me quitter; il me fit un collier de ses petites mains, et je n'eus pas la force de rompre une chaîne si douce.

Évidemment, les dispositions de la populace devenaient de plus en plus inquiétantes à mesure que le tumulte grandissait à l'intérieur de la ville. Bientôt des torches flamboyèrent de tous côtés et éclairèrent les ondulations d'un océan de têtes brunes, océan mugissant, et du sein duquel sortit un immense cri de malédiction et de vengeance, quand, sur le bastion nord du fort de Selimgurh, tout à coup illuminé par des pots-à-feu, apparurent, mèches en mains, les artilleurs de la compagnie. Mais la révolte et la trahison étaient déjà maîtresses du fort, et au moment où la foule s'entr'ouvrait pour éviter la mitraille et se pressait effarée, d'un côté, vers l'enceinte de la ville, et de l'autre sur le rivage de la Jumma, les pots-à-feu s'éteignirent, les canonniers rejetèrent leurs mèches dans les fossés, et les embrasures du bastion rentrèrent dans l'obscurité.

*Rama! rama! rama!* cria la foule, applaudissant à la défection des artilleurs Hindous; le mouvement qu'elle venait de faire pour éviter la canonnade nous

avait rapprochés de la porte : encore deux ou trois trouées de l'éléphant, et nous entrions en ville, et, une fois entrés, nous étions sauvés; nous l'espérions du moins! Delhi, le grand arsenal de l'Inde, Delhi, la place de guerre la plus importante de tout l'Orient, la forteresse que la science des plus célèbres ingénieurs avait, dit-on, à jamais rendue imprenable, Delhi devait offrir un inviolable asile à tous ceux qui se réfugieraient derrière ses remparts.

Nous arrivions sous la première voûte de la porte quand un double mouvement de la foule nous balotta en sens contraire. Deux alertes se manifestaient à la fois de deux côtés : à l'intérieur de la ville et à l'extérieur. Au dehors grondait une canonnade dominée par des hurlements de bêtes fauves plutôt que par des milliers de voix humaines. Au dedans retentissaient des feux de peloton, des clameurs confuses et les déchirantes sonneries des longues trompettes indiennes; partout la révolte levait la tête : devant nous, derrière nous, à côté de nous, partout! Cependant la multitude, longtemps stationnaire, céda enfin aux pressions de l'extérieur, et, poussée par une force invincible, elle s'engouffra sous les voûtes de la porte ; nous sui-

vîmes le torrent, et nous fûmes rapidement transportés sur l'esplanade du Magasin, où la foule n'était pas moins compacte qu'au dehors. La cause de ce mouvement général ne tarda pas à être connue : c'étaient les débris de la petite armée de Graves, troupe héroïque composée de quelques officiers et de quelques artilleurs qui se faisaient jour à travers le peuple et rentraient à Delhi avec les insurgés à leurs trousses. En vain Graves ordonna-t-il de lever les ponts et de fermer les portes ; l'exécution de ces commandements était matériellement impossible et les premières colonnes des régiments révoltés arrivèrent presque en même temps que lui sur l'esplanade.

La vieille capitale de l'empire des Mogols appartenait désormais aux cipayes, et le massacre des Européens allait commencer.

Ce n'est pas l'histoire de la prise de Delhi par les cipayes que je raconte ici, c'est mon histoire à moi, l'histoire de mes malheurs, et dans cette catastrophe inouïe je n'ai souffert que du martyre des miens. Je ne suis pas Anglaise de naissance, je ne le suis devenue que par mariage, aussi aurais-je sacrifié volontiers tous les drapeaux et toutes les gloires de ma patrie

adoptive, toutes les provinces, toutes les armées, tous les arsenaux, tous les trésors de la compagnie des Indes, pour sauver la vie de mon mari et celle de mes enfants! Les femmes comprendront mon égoïsme d'épouse et de mère! Peter, lui, au contraire, mon mari, mon sahib, comme on l'appelait là-bas, mon brave Peter ne pensait encore qu'à sauvegarder le prestige de la puissance anglaise, et il avait hâte de nous placer en lieu sûr afin de gagner ensuite la tour du pavillon, que les émissaires du brigadier Graves assignaient pour rendez-vous à tous les Européens en état de porter les armes.

Nous nous dégageâmes peu à peu de la foule en suivant les traces de notre éléphant, et, contournant les jardins de la Résidence et le chevet de l'église Saint-James, afin d'éviter une bande de Pandies [1], qui se portaient vers la grande caserne de Kellah, nous arrivâmes devant la demeure de la famille Craig. La porte et les fenêtres étaient fermées, le silence et l'obscurité régnaient à l'intérieur, et la maison paraissait inhabitée depuis longtemps. Peter souleva le

[1] Révolte.

marteau de la grande porte et le laissa retomber discrètement : pas de réponse; il reprit le marteau et frappa en franc-maçon : pas de réponse encore.

Est-ce que les Craig, ces amis qui se disaient si dévoués, auraient peur de nous donner asile?

S'il en était ainsi, il ne faudrait plus croire à rien au monde! Le gommashad, descendu de son howdah, fit le tour du logis et revint sans avoir découvert aucune trace des habitants. A bout de patience, mon mari s'empara une troisième fois du marteau et heurta si violemment la porte que toute la maison en trembla; un des volets s'entr'ouvrit alors doucement et la nourrice de mistress Craig, la vieille Molly, une Hindoue, nous avertit que monsieur Craig et ses deux fils venaient de partir pour la tour du Pavillon, et que madame, avec sa sœur et ses nièces, s'était réfugiée, ainsi que beaucoup d'autres dames anglaises du quartier, dans le palais de la Begum-Sumroo [1].

« Rejoignez-les au plus vite, ajouta-t-elle; vous ne seriez pas en sûreté ici; la nuit ne se passera pas sans que les pandiés ne pillent le quartier. »

[1] Princesse hindoue.

Et la vieille referma aussitôt le volet.

Peter, ainsi que je l'ai dit, avait hâte de se rendre à la tour; mais il ne pouvait nous abandonner en pareille circonstance; et cependant il doutait qu'il fût prudent de nous emmener avec lui.

Combien nous regrettâmes alors la perte de nos chevaux; ils nous auraient promptement conduits auprès de Graves, par la porte de Kachemyr et la route du Caboul, tandis qu'il nous faudrait plus d'une heure pour faire ce trajet à pied. Nous risquions en outre de rencontrer à chaque instant des bandes de fanatiques, car les fusillades retentissaient de tous côtés, et le tumulte qui grandissait sans cesse annonçait le triomphe de l'insurrection.

Ellen, depuis le départ de la factorerie, n'avait pas prononcé un seul mot; absorbée dans sa douleur, elle semblait ne pas vivre, ne pas craindre, ne pas souffrir avec nous; son corps était là, son âme ailleurs.

—A l'arsenal! dit-elle brusquement et comme sortant d'un rêve, pendant que nous réfléchissions sur la conduite à tenir; allons à l'arsenal!

— Allons près de William! voulait-elle dire, la pauvre enfant!

— Ellen a raison, répliqua Peter, les Européens doivent y être en force, et si nous pouvons pénétrer à l'intérieur, vous ne courrez plus aucun danger.

Nous nous dirigeâmes donc du côté de l'arsenal; mais à peine avions-nous quitté la rue où demeuraient les Craig que nous nous trouvâmes pris entre deux obstacles : d'un côté les cipayes de Meerut arrivaient en colonnes serrées, trompettes sonnantes, torches allumées et proclamant empereur des Indes le vieux roi de Delhi, le descendant des grands mogols; de l'autre s'avançaient des flots de peuple enthousiaste saluant les vainqueurs et applaudissant avec eux à la chute de la tyrannie anglaise.

Nous aurions été renversés et foulés aux pieds sans l'éléphant qui amortit le choc de cette double rencontre et nous permit de nous placer à l'écart sous une porte cochère; la rue n'était pas très-large, et, cachés dans l'ombre que projetait le corps de l'animal, nous évitâmes les lueurs des torches pendant que la cohorte insurgée refoulait le peuple devant elle et poursuivait sa route vers le palais du roi.

C'est alors que je vis pour la première fois un échantillon des horreurs de cette levée de boucliers;

les cipayes qui défilaient devant nous appartenaient à divers régiments; ceux du 20e marchaient ensemble avec leur drapeau déployé, ceux du 74e pareillement, et chacun de ces détachements était encore commandé par un officier européen! Mais, affreuse dérision! de cet officier il ne restait que la tête, la tête portée au bout d'un long bambou avec la casquette d'uniforme pour indiquer le grade! Ellen, par bonheur, ne remarqua pas ces sanglants trophées; elle aurait cru reconnaître dans l'un d'eux la tête de son fiancé, et son émotion, sa douleur nous auraient trahis.

Le torrent écoulé, nous continuâmes notre route vers l'arsenal, à travers un dédale de rues désertes. Le gommashad qui nous guidait évitait prudemment les carrefours et les rues populeuses. Peter soutenait Ellen chancelante comme dans l'ivresse; Will dormait suspendu à mon cou; moi, je me sentais presque à bout de mes forces, et la Malabare fermait la marche, en marmottant des prières, et en invoquant Vischnou et tous les dieux protecteurs de l'Hindoustan.

## III

Nous venions de côtoyer sans accident les murailles en ruines des immenses jardins situés derrière le palais du roi, quand un obstacle insurmontable nous arrêta tout à coup en face de la rue qui conduit à la grande mosquée de la Jumma. Une fusillade des plus vives retentissait dans les profondeurs de cette rue; des masses de cipayes s'y engouffraient et en refluaient amoindries, décimées, mais non découragées, pour s'y précipiter encore; — marée humaine roulant comme des galets ses blessés et ses morts. Une compagnie de fusiliers et d'artilleurs anglais, campée devant le parvis de la mosquée, foudroyait en vain l'insurrection.

L'incendie dévorait les maisons latérales, et une hideuse populace telle que je n'en avais jamais vu encore depuis vingt ans que j'habitais l'Hindoustan, applaudissait au progrès des flammes, arrachait du foyer des débris incandescents et les semait aux environs sur les demeures européennes. Cependant elle n'oubliait pas dans son délire incendiaire que le vent

soufflait toujours de l'est et que le palais de son roi était à l'abri du sinistre.

La foule augmenta instantanément derrière nous comme devant nous, et nous nous trouvâmes emprisonnés dans un milieu de fanatiques qui maudissaient l'Augreen-rajh, et répondaient par des cris de vengeance et de mort aux fusillades de la mosquée.

Peu à peu les pressions de la foule nous rejetèrent dans le préau d'une grande maison déjà livrée au pillage; c'était un abri contre la mitraille et les balles qui enfilaient la rue, et je remerciai la Providence; mais je déplorai en même temps l'absence du gommashad, qui ne put nous suivre avec son éléphant et disparut dans l'obscurité. J'en étais d'autant plus contrariée que Will venait de se réveiller et poussait des cris d'effroi, malgré mes prières et mes baisers; je voulais le placer sur le howdah, où il aurait été bien plus en sûreté qu'entre mes bras.

La maison livrée au pillage appartenait à une riche famille anglaise dont j'ai oublié le nom. Des hommes ou plutôt des diables presque nus envahissaient les appartements, brisaient les meubles et les glaces, déchiraient les tentures, enlevaient les parquets, démo-

lissaient les cloisons et faisaient pleuvoir dans la cour des débris de toutes sortes que d'autres hommes empilaient soigneusement en forme de bûcher, pareil aux bûchers de bois de santal préparés pour les sutties[1].

Pendant cette opération, d'autres forcenés, le kultrie (couteau-sabre) à la main, fouillaient partout dans les caves et dans les combles, dans le jardin, dans les hangars et dans les dépendances. Ils quêtaient sans doute une victime connue, car, à chaque instant, ils poussaient des cris de joie ou des acclamations de dépit, selon les chances ou les déceptions de leurs recherches.

Nous pouvions tout voir sans être vus de la place obscure et encombrée de monde que nous occupions dans un angle de la cour, près d'un soupirail de cave, et derrière le tronc d'un énorme catalpa. Ellen, la Malabare et moi, nous nous étions accroupies sur le sol ; Peter se tenait debout, adossé à la muraille, un revolver à la main.

Soudain la cave, dont le soupirail s'ouvrait près de

[1] Suicides des femmes veuves par le feu.

nous, s'emplit de tumulte et de lumière; des cris déchirants de femmes et d'enfants en sortirent; le bruit d'une lutte acharnée, des cliquetis d'armes et des coups de feu durèrent pendant quelques minutes, puis tout rentra dans le silence et l'obscurité, et quelques faibles râles d'agonisants montèrent jusqu'à nous.

Bientôt après, un homme de haute taille, les vêtements en lambeaux, la face ensanglantée, apparut sur le préau, escorté par une bande de furieux qui l'entraînèrent vers le bûcher en criant: *Bonfire! bonfire! bonfire*[1]!

Une torche fut aussitôt jetée à la base du bûcher, et les flammes tourbillonnèrent dans la nuit. Je croyais que cet Anglais allait être massacré et précipité dans la fournaise; je me trompais; je ne connaissais pas encore la cruauté de nos bons et timides Hindous. Ils le laissèrent, au contraire, parfaitement libre de tous ses mouvements. Mais, armés de leurs longs coutelas, qu'ils tenaient en garde et la pointe en avant, ils formèrent un cercle autour de lui et du bû-

[1] Feu de joie.

cher; alors, une ronde infernale commença; de temps en temps, le cercle se rétrécissait, et les pointes des coutelas obligeaient le malheureux gentleman à se rapprocher du brasier. Il était condamné à être brûlé vif!

L'infortuné n'osait demander la faveur d'un coup de revolver ou d'un coup de couteau dans le cœur; il savait ses bourreaux sans miséricorde, et il se résignait à mourir en brave. Mais tomber vivant dans un bûcher, se sentir dévoré peu à peu par le feu et rongé membre par membre, des pieds au cœur, sans que la fumée adoucisse l'horreur du supplice par une prompte suffocation! mais être condamné à mourir ainsi et ne pas implorer, comme un acte de clémence, quelque coup mortel de poignard ou de massue: voilà un héroïsme que je déclarerais impossible si je n'en avais été témoin! Cependant l'intrépide martyr, tournait le dos au bûcher, et la tête haute, les bras croisés et les lèvres agitées par une dernière prière à Dieu, regardait fièrement cette horde de bêtes féroces et évitait autant que possible, et par instinct de conservation plutôt que par amour de la vie, la fournaise qui l'attendait. Mais enfin une partie du cercle qui l'empri-

sonnait se rétrécit tellement, et les bourreaux l'aiguillonnèrent si fort, qu'il tomba en arrière dans le brasier..... et sa chute fut saluée par un long cri de joie.

Pendant cet affreux supplice, j'avais enfoncé mon mouchoir dans ma bouche afin d'arrêter toute exclamation d'horreur, et je surveillais mon mari, je retenais son bras droit qu'il avait voulu lever plus d'une fois pour envoyer une balle dans la tête de notre malheureux compatriote. Ellen, toujours plongée dans sa méditation, ne paraissait pas remarquer ce qui se passait; Will, auquel j'imposais difficilement silence, ne pleurait plus et croyait assister à un feu de joie; au moment fatal, je lui avais fermé les yeux avec mes baisers; la Malabare, elle, invoquait toujours ses divinités.

Les conversations des Hindous nous apprirent que la victime de cet auto-da-fé était un magistrat civil, célèbre par l'adresse et l'activité qu'il avait déployées dans les poursuites des dacoïts de la province de Delhi et du royaume d'Oude. Les dacoïts se vengeaient! D'autres prétendirent que c'était un receveur d'impôts.

La foule évacua lentement le préau pour aller assister sans doute à d'autres scènes de pillage et de meurtre, et la fusillade cessa peu à peu, mais des clameurs incessantes retentissaient toujours du côté de la grande mosquée. Privés de notre guide, nous étions très-embarrassés pour gagner l'arsenal, en suivant une autre route que celle des rues fréquentées.

—Restons encore ici pendant quelques instants, dit Peter, le gommashad aura peut-être l'idée de venir nous y trouver.

Cette résolution était sage, d'autant plus sage qu'une maison telle que celle-ci, déjà dévastée par les pillards, n'attirerait plus l'attention ou la cupidité de la populace. Peut-être y trouverions-nous un asile tant que durerait la tourmente!

Les nuits de l'Inde sont aussi fraîches que le jour est brûlant, et nous commencions à grelotter de froid malgré les rayonnements de l'horrible fournaise qu'alimentaient encore les restes du cadavre de notre infortuné compatriote. Peter pensa qu'il trouverait un abri dans la maison qui paraissait déserte; il franchit donc les escaliers du perron, s'arrêta sur le seuil

du vestibule, prêta l'oreille et, n'entendant aucun bruit, entra. Un instant après, il revint, nous fit signe de le suivre, et, traversant des appartements délabrés qu'éclairaient de nombreuses bougies brûlant çà et là sans ordre, au risque d'allumer un incendie, il nous conduisit dans un petit cabinet où les pillards avaient laissé un lit. Je déposai Will sur ce lit, je m'agenouillai au chevet, j'adressai une fervente prière à Dieu, je fis promettre à la Malabare de veiller sur mon fils et de ne pas l'abandonner un seul instant, et me redressant pleine de force et de courage, je dis à mon mari et à ma fille : « Suivez-moi. » Ils me suivirent; nous éteignîmes en passant toutes les bougies et n'en conservâmes qu'une seule pour nous diriger vers l'escalier de la cave où avait eu lieu la lutte qui précéda le supplice du gentleman.

Depuis ce moment, je n'avais cessé d'entendre sortir de cette cave des gémissements et des râles d'agonisants, et je m'étais promis de voler au secours des malheureux qui respiraient encore, dès que les circonstances le permettraient.

Peter approuvait tellement ma conduite, qu'avant de mettre le pied sur la première marche de l'escalier,

il s'arrêta et me pressa entre ses bras en s'écriant deux fois : Noble cœur! noble cœur!

Ellen elle-même sortit de son apathie en apprenant qu'il s'agissait de secourir des victimes de l'insurrection. Peut-être, car il me semblait qu'elle devenait graduellement folle, peut-être s'imaginait-elle que William criblé de blessures l'attendait en bas.

Était-ce du sang, était-ce du vin qui mouilla mes pieds quand je touchai le sol de la cave? C'était l'un et l'autre; je glissai et voulus me retenir en m'appuyant d'une main sur la muraille; ma main glissa aussi; la muraille ruisselait de sang, et les lueurs vacillantes de notre flambeau éclairèrent dans un coin de la cave une informe pyramide de cadavres; — des têtes, des torses, des bras et des jambes en tas. C'était horrible, horrible surtout parce que la vie ne s'était pas entièrement retirée de ces corps mutilés; une jambe s'allongeait et se raidissait dans des saccades convulsives; un bras se levait pour implorer du secours et retombait inerte; une bouche poussait un faible cri, et la respiration sifflante de poitrines exhalant le dernier soupir imprimait une sorte de mouvements réguliers à ce monceau de débris humains.

Nous aidâmes aussitôt les mourants à se dégager de la pression des morts, et une fois la séparation opérée, nous reconnûmes que des quatorze victimes de cette boucherie, trois seulement donnaient encore signe de vie, — deux dames et un enfant.

Mais comment les transporter hors de cet abattoir, et avec quoi panser leurs blessures ? — Encore quelques instants d'abandon, et elles allaient expirer comme les autres ! Le bruit des agonisants, lorsque j'étais accroupie sur le préau, devant le soupirail de la cave, était bien plus considérable que maintenant. Le nombre dés morts avait dû augmenter à chaque minute.

Peter essaya de transporter une de ces femmes en haut de l'escalier, mais il y renonça bien vite ; dès qu'il la touchait, elle poussait des cris aigus, et ces cris pouvaient attirer la populace. L'autre femme se releva d'elle-même, mais aussitôt debout elle chancela, s'évanouit et retomba lourdement sur le sol; je m'aperçus alors qu'il lui manquait un bras, ce bras avait été abattu d'un coup de hache sans doute, et la perte de son sang lui enlevait toutes ses forces.

L'enfant, âgé de quatre ou cinq ans, n'avait pas la moindre égratignure; il eut peur en nous voyant, et voulut se cacher, comme il s'était caché pendant le massacre, derrière les blessés et les morts; mais aux premiers mots d'anglais que nous prononcâmes, il bondit tout sanglant vers Ellen, et lui jeta ses bras autour de la taille. Ellen ne le repoussa pas; elle n'eut même pas l'air de s'apercevoir de cette étreinte.

Nous étions donc fort embarrassés pour secourir efficacement ces malheureux, quand un ronflement sourd et prolongé se fit entendre au-dessus de nous.

— Voici l'éléphant pensâmes-nous.

En effet, la trompe de l'animal s'agitait comme un gros serpent noir entre les barreaux du soupirail de la cave, et nous inondait de ses chaudes effluves.

— Ici, Mohammed! s'écria Peter, la main sur sa bouche pour assourdir sa voix.

Mohammed répondit par une petite exclamation, et descendit aussitôt vers nous. La joie, une joie relative, celle de nous avoir retrouvés, rayonnait sur la face de ce fidèle serviteur, véritable hercule indien. Malgré notre ruine et notre abaissement, nous restions toujours ses seigneurs et maîtres; aussi eûmes-

nous beaucoup de peine à interrompre la série de salamalechs qu'il exécutait en nous abordant. Nous avions besoin de son aide et non de ses hommages; nous voulions aussi qu'il nous renseignât sur les événements. Il jura par Allah, et nous n'avions pas de peine à le croire, il jura qu'il ne nous avait quittés que malgré lui, et parce que la foule l'avait entraîné avec elle. Dès qu'il s'était senti libre, il avait visité les abords de l'arsenal, du palais du roi, du château de la Begum Sumroo et beaucoup d'autres endroits. Ce n'était qu'en désespoir de cause qu'il était revenu du côté de cette maison, et dès son entrée dans le préau, l'éléphant nous avait flairés. Nous l'interrogeâmes ensuite sur la situation de la ville. Il nous annonça que Delhi était presque entièrement au pouvoir des cipayes; qu'on parlait de proclamer empereur des Indes le roi de Delhi, le descendant des grands mogols; que la populace embrassait la cause des soldats; qu'on pillait les riches maisons européennes, et que le massacre des Anglais continuait sur tous les points. Il ajouta aussi que les troupes de la reine venaient d'évacuer l'arsenal, excepté la poudrière, et opéraient leur retraite par la porte de

Caboul, afin de prendre position sur les collines, en face du bastion du Schah. Une multitude de bourgeois, de femmes et d'enfants s'étaient réfugiés à la tour du Pavillon, où le brigadier Graves avait donné rendez-vous à tous les hommes capables de porter les armes; mais, ce vieux bâtiment en briques n'offrant aucune sécurité, Graves s'était vu obligé de prononcer le sauve-qui-peut.

Ces nouvelles étaient désastreuses; devions-nous rester ici ou chercher un autre asile plus sûr et plus confortable ? Le gommashad nous engagea à profiter de la nuit pour nous transporter ailleurs. Mais où aller ? Chez des Anglais ? Ce serait courir au devant du supplice. Rester ici ? Le jour paraîtrait bientôt, et cette maison était trop voisine d'une mosquée pour que nous puissions y demeurer en sûreté. Mohammed comprenait notre anxiété et réfléchissait aux moyens de nous sauver.

— Sahib, dit-il après un long silence, pendant lequel j'étais parvenue à réveiller la dame évanouie et à arrêter la perte de son sang en enveloppant avec un lambeau de sa robe l'extrémité de son bras mutilé, sahib, je vous conduirais bien chez un de mes amis,

un coreligionnaire, un musulman, mais il ne voudrait pas vous recevoir, car je viens d'apprendre que les musulmans sont les principaux instigateurs de cette révolte; cependant, si vous pouviez vous introduire chez lui sans qu'il s'en aperçût, j'ai la conviction que vous y seriez en sûreté comme dans le fort d'Agra; une fois ses hôtes, vous seriez inviolables pour lui, et il souffrirait la mort plutôt que de vous trahir. Nous allons tenter l'aventure; peut-être fait-il partie des combattants qui harcèlent les Anglais dans leur mouvement de retraite, et n'éprouverons-nous aucune difficulté à pénétrer sous son toit.

— L'arsenal est donc réellement tombé aux mains des révoltés? demanda Peter, qui ne pouvait croire à un tel sinistre.

— Il n'y a plus d'arsenal pour les Anglais, reprit le gommashad; mais ils occupent encore la poudrière.

— A la poudrière! allons à la poudrière! s'écria Ellen en montant brusquement les premières marches de l'escalier, sans s'inquiéter du jeune garçon qui la tenait toujours par la taille. Elle avait tout oublié, tout, sauf que William était de garde à la poudrière.

— Vous ne pourrez y pénétrer, miss... On dit que les officiers européens qui s'y sont retirés mettront le feu aux poudres plutôt que d'ouvrir les portes.

A ces paroles de Mohammed, Ellen fut prise d'un tremblement nerveux et s'affaissa sur elle-même.

— Courage, ma fille! m'écriai-je en m'élançant à son secours, courage!

— Le feu aux poudres! le feu aux poudres! répéta-t-elle deux ou trois fois; puis elle se tut et demeura assise sur l'escalier, la tête cachée entre ses mains et toujours en proie au tremblement.

L'enfant l'avait suivie et pleurait à ses pieds; aucune des femmes échappées à la mort n'était sa mère.

— Partons! dit Mohammed.

Je lui fis signe que nous ne pouvions abandonner ces deux femmes; il en parut contrarié d'abord, mais voyant que j'insistais pour les sauver, il murmura ces mots sacramentels : *Dieu le veut!* et, s'emparant de la dame qui avait poussé de si grands cris dans les bras de mon mari, il la transporta sur le howdah de l'éléphant. Cette dame ne criait plus; si la raison ne lui était pas revenue entièrement, elle comprenait du moins que nous étions ses sauveurs.

L'autre dame, sortie de son évanouissement et ne perdant presque plus de sang, eut la force de monter les escaliers en s'appuyant sur moi. Elle prit place aussi sur le howdah avec l'enfant, et pendant que cette triste caravane se préparait à partir, je courus chercher mon fils...

Mon fils, mon Will, mon enfant, il n'était plus là!

La couchette était vide! — le cabinet désert, désertes aussi les chambres voisines! la maison retentit de mes cris de désespoir, et Peter et Mohammed me croyant attaquée par les Hindous, accoururent, le revolver à la main... Perdu! perdu! leur disais-je, en me tordant les bras et en m'arrachant les cheveux; ils l'ont enlevé, ils vont le tuer!

— Et qui donc? demanda Peter.

— Mais Will! Will qui n'est plus là!

— Et la Malabare?

— Disparue, elle aussi. Oh! mon Dieu! mon Dieu! faites-moi mourir, puisque mon Will est mort!

Peter, qui n'osait croire à un tel malheur, enleva le flambeau de mes mains et s'élança dans le cabinet.

Lui aussi, il poussa un cri de désespoir, rien qu'un

seul; mais ce cri exprimait la douleur la plus poignante, la plus infinie, et il tomba à la renverse, sur le lit où tout à l'heure dormait notre cher enfant.

Le désespoir de mon mari neutralisa le mien; j'eus peur en le voyant ainsi pâle, inanimé et immobile comme une statue. J'avais entendu dire que les violentes émotions étaient quelquefois mortelles, et l'idée qu'il pouvait mourir en cet instant me donna le courage de simuler de folles espérances.

— Non, Will n'est pas perdu, m'écriai-je en saisissant les mains de mon mari, en frappant des miennes dans les siennes, en entr'ouvrant ses vêtements pour que sa poitrine pût se dilater, en projetant mon souffle sur ses yeux et en approchant ma bouche de ses oreilles afin qu'il entendît mon cri de consolation : Non, Will n'est pas perdu !!! Peter! Peter! réveille-toi. La Malabare a eu peur; elle a cru que les brigands nous attaquaient, et elle s'est enfuie avec notre trésor. Elle nous le rendra, Peter! Lève-toi, Peter, pour aller à sa rencontre.

Peter demeurait toujours immobile et pâle.

— Oh! mon Dieu! serait-il mort? murmurai-je et commençant à désespérer.

Le gommashad ne resta pas témoin oisif de cette scène; il disparut et revint quelques instants après avec un vase de cuivre plein d'eau et quelques morceaux de myrrhe ou d'encens. Je mouillai les tempes et le front de Peter; je fouettai sa poitrine et sa figure avec des gouttelettes d'eau; je fis brûler à la flamme de la bougie des particules d'encens, j'en dirigeai la fumée vers ses narines; et quelques moments après un soupir inachevé m'annonça que mon mari vivait encore.

Il ne fut pas longtemps à reprendre entièrement connaissance.

— Ellen, où est-elle? demanda-t-il.

— En bas, dans le préau; elle n'a pas quitté ces dames.

— Et Mohammed?

— Il fait des recherches dans la maison.

— Et.....

Il s'arrêta. Mais moi je continuai en criant :

— Et Will, tu ne me demandes pas où est Will?

— Ah! fit-il en me tendant les bras, je n'osais!

Je tendis aussi mes bras, et nous nous serrâmes l'un contre l'autre pour pleurer les mêmes larmes.

Nous pleurions encore quand Mohammed rentra dans le cabinet; il avait parcouru et fouillé la maison sans rencontrer aucunes traces de Will et de la Malabare.

— Ne vous désespérez pas, dit-il; vous reverrez votre enfant. Si les cipayes ou les pillards étaient rentrés dans ce logis, et s'ils avaient trouvé ce petit Anglais dormant paisiblement dans son lit, ils l'auraient assommé immédiatement ou bien saigné, ou bien coupé en morceaux, et les vestiges du crime seraient évidents. Au contraire; — nulles traces d'attentat, aucun nouveau désordre sur ce lit et dans le cabinet; il est donc probable que la Malabare a eu peur en entendant le bruit que vous faisiez dans la cave; elle vous aura cru aux prises avec de nouveaux assassins, et elle s'est enfuie emportant le précieux dépôt que vous lui aviez confié.

On aime tant à espérer, même lorsque l'espérance est entachée de folie, que les paroles de Mohammed, si elles ne nous consolèrent pas, nous rendirent le courage.

— Delhi fût-il aussi grand que le monde, je saurai bien retrouver la Malabare, ajouta-t-il en nous engageant à sortir de cette maison au plus vite.

Nous partîmes; l'éléphant portait les dames blessées et l'enfant; Mohammed suivait avec nous à pied.

---

## IV

Si l'éléphant est un être curieux, l'homme qui lui sert de cornac l'est bien plus encore. Cet homme fait partie de l'animal; il obéit à la fois au propriétaire de l'animal et à l'animal lui-même, car il en est le pilote et le maître d'hôtel; le cornac n'a donc pas de volonté à lui; il exerce toujours son métier avec le même zèle, soit qu'il faille aller en chasse, en partie de plaisir ou en guerre; il n'a aucunes relations avec le monde extérieur; il n'éprouve aucune passion, n'épouse aucune querelle, et selon que l'animal appartient à tel ou tel parti, il leur appartient aussi. Enfin, le mahouda, le cornac, n'est qu'une bride vivante, rien de plus.

Il pouvait être environ quatre heures du matin; on sait qu'entre les tropiques le soleil ne se lève qu'à six

heures ; nous comptions donc encore sur deux heures d'obscurité ; ces deux heures nous suffiraient-elles pour trouver un gîte ?

Ah ! si je n'avais passé d'autres nuits aussi terribles que celle-ci, bien plus terribles même, car à leur horreur s'ajoutait celle des souvenirs, je dirais que jamais fatalité plus implacable ne poursuivit de pauvres mortels. Mais je débutais dans la carrière de la misère et du malheur ! mille autres catastrophes m'étaient réservées, et d'après l'énumération que j'en fais aujourd'hui, je confesse que cette première nuit fut la moins épouvantable de toutes celles que je passai depuis lors dans le haut Bengale.

Nous traversions un carrefour où aboutissaient quatre rues, et l'éléphant continuait sa marche en droite ligne, quand Ellen, saisissant son père par le bras, essaya de l'entraîner à gauche.

Peter résista et lui demanda où elle voulait aller ainsi.

— A la poudrière, répliqua-t-elle, voilà le chemin de la poudrière ; William nous y attend, la poudrière va sauter !

Hélas ! elle était folle, ma pauvre fille, tout à fait

folle, j'en étais sûre maintenant. Il fallut presque employer la force pour l'obliger à nous suivre.

Le quartier que nous parcourions était assez tranquille, mais de tous côtés on entendait des bruits sinistres, des clameurs, des chocs, des coups de feu, tantôt isolés, tantôt d'ensemble, et sur le ciel noir apparaissaient çà et là les réverbérations des incendies.

— Attendez-moi et gardez un profond silence, dit le gommashad ; et il s'avança seul le long d'une haute muraille sans fenêtres, une clôture de jardins. Cette muraille étant badigeonnée à la chaux, le gommashad faisait tache sur sa blancheur, et nous le vîmes s'arrêter à vingt pas de nous, devant une grande porte; il avait sans doute des signaux de reconnaissance et un mot d'ordre, car il frappa sur cette porte d'une certaine manière, et, au bout de quelques secondes, nous entendîmes prononcer un mot bref et sonore auquel il répondit par un autre mot aussi sonore et aussi bref; puis un long dialogue s'engagea à voix basse.

Notre sort se décidait dans cet entretien, qui nous parut interminable, quoiqu'il ne durât pas cinq mi-

nutes. Enfin, Mohammed poussa une petite exclamation, et l'éléphant s'ébranla et se dirigea de son côté; nous suivîmes l'éléphant; la grande porte roula sur ses gonds; nous en franchîmes le seuil; nous traversâmes un jardin immense, et au bout de ce jardin, l'éléphant fut déchargé; puis, nous entrâmes dans une vaste salle dont Mohammed referma aussitôt les portes, en disant :

— Vous êtes sauvés !

— Et Will! m'écriai-je, désespérée, en songeant que Will ne profitait pas de nos chances de salut.

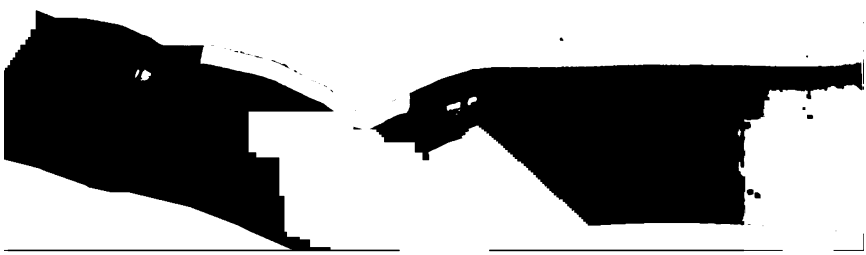
— Dieu est grand! répliqua Mohammed; et il s'éloigna pour s'occuper de notre bien-être futur : le brave homme! il était toujours intendant.

Une lampe éclairait cette salle, autour de laquelle régnait, sans interruption, un large divan; ce divan nous servit de couchettes, mais nul ne s'endormit, sauf l'enfant; un soupir, une plainte, un cri de douleur annonçaient fréquemment que chacun veillait de son côté et pensait. Moi je ne vous dirai pas à quoi je pensais; vous le devinerez : ce n'était ni à la révolte des cipayes, ni à l'incendie de notre factorerie, ni à notre ruine complète, ni à notre avenir de misère, ni

aux horreurs du pillage, ni aux meurtres du caveau, ni aux dangers que nous devions courir demain ; ce n'était rien de tout cela que je pensais ; je ne pensais qu'à Will !

Douce intuition de la mère, sainte prescience dont le ciel lui fait don ! Je sentais en moi une conviction, la conviction que Will me serait bientôt rendu, et je m'en réjouissais... Puis, tout à coup, cette espérance, cette joie avait le frisson... Je voyais rougir devant mes yeux des flaques d'un sang plus rouge que le sang ordinaire, et je me prenais à désirer de ne jamais revoir mon fils ! Il me semblait qu'il serait plus heureux s'il était à jamais perdu pour moi !

Ce cauchemar sans sommeil dura jusqu'au jour ; les rayons du soleil se glissaient à travers les fentes des volets, quand le gommashad rentra portant quelques provisions. Il nous recommanda de garder le silence, et surtout de ne pas paraître dans le jardin ; il nous dit que les Anglais qui tombaient dans les mains des cipayes étaient mis à mort sur-le-champ, mais qu'on espérait que le roi de Delhi, qui allait être proclamé empereur, ferait cesser les massacres. En attendant, nous devions nous dérober à tous les yeux et ne



pas laisser soupçonner notre présence dans cette maison. Malheur au propriétaire si les musulmans apprenaient que son logis servait de lieu d'asile à des Anglais !

Mohammed jura de nouveau qu'il retrouverait mon fils et la Malabare, et il sortit en nous promettant de revenir vers le soir, si les circonstances le permettaient.

Quand les événements se succèdent trop rapidement, heureux ou malheureux, on n'a pas le loisir de se rendre compte de ses sensations; le torrent vous emporte, et il faut que le torrent s'arrête et que l'on se retrouve immobile et au repos pour être libre et capable de jouir ou de souffrir.

Aussi je ne comprenais qu'à peine la grandeur des dangers que nous avions courus cette nuit et que nous courions encore, et je ne sentais toute l'étendue de notre misère et toute l'horreur de notre situation que depuis notre entrée dans cette salle. Nous étions là six personnes formant trois groupes : les deux dames assises l'une près de l'autre au milieu du divan; Ellen et l'enfant dans un coin, et Peter et moi tout près d'Ellen, afin de surveiller ses moindres mou-

vements ; j'adressais souvent la parole à ma fille, mais elle ne répondait pas. J'aurais voulu la faire pleurer ; peut-être ne demeurait-elle insensée que parce que ses larmes ne coulaient pas. Elle refusa aussi de prendre aucune nourriture ; nous mangeâmes du riz bouilli et quelques fruits ; le gommashad avait apporté aussi une jarre pleine d'eau, et après nous être désaltérés, nous éprouvâmes un grand soulagement en nous lavant la figure et les mains. Nos deux compagnes souillées de sang, ainsi que le jeune garçon, eurent promptement tari la jarre, et je me souviens que cela fit naître un peu d'aigreur entre nous. Je leur reprochai doucement leur prodigalité ; elles répondirent que cette eau leur appartenait aussi bien qu'à nous. Folles que nous étions ! nous nous disputions pour quelques gouttes d'eau, tandis que le sang coulait par torrents dans les environs.

J'avouerai de suite que ces deux femmes, nos associées dans le malheur, ne nous étaient guère sympathiques. Elles ne paraissaient pas se douter que nous les avions préservées d'une mort presque certaine, et avant la fin de la journée, elles affectèrent de prendre de grands airs, de très-grands airs, surtout quand

elles découvrirent que nous étions planteurs d'indigo dans la banlieue de Delhi.

Mon mari, qui avait quelques connaissances en chirurgie, entreprit de panser la vaste plaie du bras coupé au-dessus du coude. Fort heureusement pour cette femme, les caillots de sang s'étaient solidifiés, et l'hémorragie avait presque complétement cessé; il nous fit fabriquer de la charpie, et il appliqua un appareil qui pouvait permettre d'attendre jusqu'au lendemain des secours plus efficaces. L'autre femme souffrait beaucoup d'une blessure à l'œil gauche. Peter la pansa aussi, mais il n'osa pas lui dire que désormais elle serait borgne.

Pour tous remercîments, je les entendis se dire :

— L'*indigotin* (surnom de mépris aux Indes) n'est vraiment pas maladroit.

Qu'était-ce donc que ces deux femmes? A quel rang de la société appartenaient-elles? Je cajolai l'enfant pour qu'il me renseignât sur leur compte, mais il déclara ne pas les connaître. Lui, il était le fils de John Neahle, esq., ce malheureux que les Hindous avaient brûlé sous nos yeux; il ignorait encore la fin horrible de son père, et le croyait parti pour la bataille avec

d'autres gentlemen, et il s'attendait à le revoir bientôt! Sa mère était morte depuis six mois; il demeurait chez sa tante, et sa tante donnait une soirée quand les Hindous attaquèrent la maison; les dames invitées se réfugièrent dans les caves; les hommes combattirent ou prirent la fuite. Il considéra attentivement ces femmes, et m'assura de nouveau qu'il ne les reconnaissait pas et qu'il ne les avait jamais vues dans les salons.

Une dispute qui s'éleva entre ces deux créatures, je ne sais à quel sujet, trahit leur incognito.

— Tu ne pourras plus retourner à ta cuisine, dit aigrement la moins vieille à celle qui était manchote.

— Et toi, répliqua la manchote, tu ne feras plus les yeux doux au valet de chambre de monsieur.

Ces grandes dames étaient deux servantes anglaises, une femme de chambre et une cuisinière! Elles avaient suivi leurs maîtresses chez la tante du jeune Neahle, et elles résidaient à l'antichambre au début de la catastrophe. N'importe! Elles étaient maintenant nos égales! Je ne crus pas devoir les punir de leur impertinence en montrant que je connaissais leur qualité. Je m'abstins de blesser leur orgueil, puisqu'elles mettaient de l'orgueil à cacher

leur profession; je m'efforcai au contraire de leur témoigner beaucoup d'intérêt; elles n'avaient pas mauvais cœur, et avant la fin de la journée elles s'étaient humanisées au point de nous rendre quelques petits services à Ellen et à moi.

La lampe venait de s'éteindre; et les volets disjoints laissaient entrer un demi-jour dans cette immense salle, salle de festins, pavée de marbres de couleur, aux murailles nues et blanchies à la chaux, et sans autres meubles que le divan. Le silence et le calme de la maison et du jardin contrastaient avec le bruit et l'agitation du dehors; la fusillade éclatait de tous côtés dans la ville. Le canon grondait par intervalles, et tour à tour les mugissements de la foule s'éloignaient et se rapprochaient de nous. Les troupes de la reine et les officiers et sous-officiers anglais de l'armée indigène faisaient un héroïque et dernier effort pour arracher aux cipayes la possession de Delhi.

Mais, hélas, ils combattaient, un contre mille.

Je l'ai déjà dit; les événements s'étaient succédé si rapidement depuis hier, et m'avaient tellement étourdie, foudroyée, que je ne me rendais pas exactement compte de notre situation; je ne faisais qu'en entre-

voir l'horreur et je me consolais presque en supposant que j'étais en proie à des hallucinations. Peut-être, avant de quitter la factorerie, avais-je bu une tasse de bangh[1], au lieu d'une tasse de thé.

Peter, honteux de ne pas aller combattre dans les rangs de ses compatriotes, et ne voulant cependant pas nous abandonner, écoutait attentivement les bruits de la lutte, et cherchait à deviner de quel côté penchait la victoire. Je l'interrogeais comme s'il eût été à même de mieux voir et d'en savoir plus que moi, et il profitait de ma crédulité pour ranimer mon courage et m'entretenir dans l'espoir qu'avant une heure nous serions libres.

Le désordre de la nuit avait cessé, disait-il; les cipayes étaient incapables de s'emparer de Delhi, et, en admettant qu'ils y parvinssent, leur triomphe ne pourrait être qu'éphémère. Les Anglais étaient encore maîtres de la poudrière, des forts et des principales positions, et au dehors de la ville, les régiments européens de Kurnaul et d'Allyghur arrivaient à leur secours; toutes les troupes du grand cantonnement

[1] Chanvre-hachich.

de Meerut n'avaient pas pris part à la révolte, et celles qui étaient restées fidèles accourraient à la hâte avec une ou deux compagnies d'artillerie européenne; de sorte que les rebelles ne tarderaient pas à être pris entre deux feux, et qu'on châtierait rudement les instigateurs de cette échauffourée militaire.

Il me développait ensuite des plans de réforme, d'après lesquels l'armée indigène, mieux administrée, mieux commandée, se trouverait désormais dans l'impossibilité de se révolter.

Pauvre Peter! croyait-il bien à tout ce qu'il me disait? Ne voulait-il pas tromper mon épouvante et adoucir mes angoisses? Était-il donc assez crédule pour affirmer que des cartouches grasses avaient seules provoqué la révolte? assez sourd pour ne pas entendre partout, dans le peuple comme dans l'armée, les cris de liberté et de mort aux tyrans? assez aveugle pour ne pas voir que l'Inde entière se réveillait?...

Non! il n'était ni aveugle, ni sourd, ni crédule, il savait tout, entendait tout, voyait tout, mais devant moi il poussait l'optimisme jusqu'à l'imbécillité, afin de ne pas me désespérer. N'allait-il pas jusqu'à calculer approximativement le chiffre de l'indemnité que

la Compagnie aurait à nous payer pour dégâts commis par ses cipayes dans notre plantation d'indigo !

Tandis qu'il me parlait ainsi (et j'avais l'air de croire à toutes ses paroles, afin de ne pas l'affliger), la canonnade grondait, grondait de plus en plus.

— Tiens ! remarqua-t-il, on ne tire pas à boulet !

En effet, la multitude, déchirée par la mitraille, poussait de longs rugissements.

— Encore, encore de la mitraille ! ajouta-t-il ; on dirait que les décharges partent de l'esplanade du magasin ; il n'y a cependant aucune batterie installée dans cet endroit.

— Ne viennent-elles pas plutôt du fort Selimgurgh ? demandai-je.

— Non, Selimgurgh se trouve à notre droite !

— Écoute, reprit-il, voilà maintenant des feux de peloton ; oh ! c'est bien sur l'esplanade qu'ils se battent, et devant le magasin ou devant la porte de Calcutta.

Nous demeurâmes un instant sans rien dire, tandis que la canonnade et la fusillade continuaient de plus belle.

—Ah ! je devine, s'écria-t-il presque joyeux ; les ar-

— Ah! je devine, s'écria-t-il presque joyeux; les artilleurs de Meerut ont franchi le pont de la Jumma, ils arrivent et saluent par derrière messieurs les cipayes. Bravo, tout sera fini dans une heure. Nous retournerons au bengalow; Will et la Malabare s'y seront rendus avant nous.

— Plût au ciel!

— Oui, les cipayes ne brûlent que des cartouches et il me semble que leur feu est de moins en moins nourri... Certes, l'affaire ne sera pas longue...

— Mais, il me semble que la canonnade diminue aussi? répliquai-je.

En effet, elle diminuait et il y eut un intervalle de près d'une minute entre les deux dernières décharges d'artillerie... Puis, en réponse à une fusillade des plus vives, deux coups de canon seulement retentirent, puis, un seul, isolé, puis un autre encore, et nous n'entendîmes plus ni fusillade ni canonnade, mais des acclamations de triomphe, bruyantes, incessantes, infinies...

— Que signifie tout cela, dit Peters alarmé. Est-ce que nos soldats évacueraient la poudrière?

A ce mot de poudrière, Ellen qui ne paraissait

prendre aucun intérêt à notre conversation, se redressa, quitta le divan et vint à nous.

— La poudrière! dit-elle, saisissant un de mes bras et le secouant dans une étreinte convulsive, la poudrière! Qu'est-ce que vous dites de la poudrière?

— Nous disons, ma fille, que la poudrière est toujours occupée par les loyaux soldats de Sa Majesté.

— Eh bien! répliqua-t-elle, pourquoi n'allons-nous pas à la poudrière? William nous y attend...

Elle achevait à peine de prononcer ces paroles, qu'une détonation, une explosion formidable eut lieu... Non! ces mots, détonation, explosion n'expriment que faiblement ce qui se passa! Mille tonnerres tonnant ensemble et tous les volcans du globe entrant simultanément en éruption ne donneraient qu'une idée incomplète du bruit et du fracas qui remplit soudain l'atmosphère!

La terre trembla, la nuit se fit, les murailles de la chambre oscillèrent, et, frappés de vertige, nous chancelâmes et tombâmes à la renverse. La poudrière venait de sauter...

## V

Je ne sais combien de temps nous restâmes couchés sur le sol et presque ensevelis sous une pluie de gravats se détachant du plafond. Avant de nous relever, nous implorâmes la protection du Dieu tout-puissant, et il nous donna la force de transporter sur le divan notre chère fille inanimée, déjà froide et raidie comme une morte. Agenouillés à ses côtés et pressant ses mains dans les nôtres, nous pleurâmes sur elle et sur Will, et l'avenir nous parut aussi horrible que le présent... Plus de bonheur à espérer, plus de fils, plus de fortune, plus rien!...

Le nom des défenseurs de la poudrière de Delhi appartient désormais à l'histoire. Deux mois plus tard, alors que j'étais passagère sur le *Columbo*, l'un de ces héros me donna quelques détails sur ce glorieux et terrible événement.

Le *Columbo*, ainsi que tous les paquebots naviguant de Calcutta à Suez, transportait les nombreuses vic-

times de l'insurrection. J'étais du nombre : nous éprouvions quelques consolations à parler de nos infortunes. Voilà ce que j'entendis alors raconter :

Le 11 mai, Delhi appartenait aux révoltés; les débris des troupes anglaises se retiraient dans la campagne par la porte de Caboul; Nouradjah-Shah était proclamé empereur des Indes, et le pillage et le massacre commençaient...

Cependant, un faible groupe d'officiers et d'artilleurs européens osait encore défendre le *magasin* (les Anglais désignaient sous le nom de magasin l'ensemble des bâtiments où étaient renfermées les munitions de guerre avec la poudrière proprement dite). Voici les noms de ces braves : les lieutenants d'artillerie Willoughby, Raynor et Forest; les sergents Edward et Steward, et les conducteurs Schaw, Buckley, Scully et Crow. Divers officiers du génie, entre autres le lieutenant William, s'étaient joints à eux.

Willoughby, le plus ancien en grade, commandait; il savait par expérience que les cipayes, courageux au premier coup de collier, se rebutent promptement et ne s'acharnent jamais à surmonter l'obstacle qui les arrête un seul instant; il calcula donc que si les ma-

gasins pouvaient résister pendant vingt-quatre heures seulement, la poudrière et les munitions seraient sauvées, car il ne doutait pas que les généraux et les brigadiers des cantonnements voisins n'accourussent à marches forcées au secours de la ville la plus importante des provinces nord-est du Bengale.

Mais il lui fallait du temps, quelques heures au moins, pour organiser la résistance et fortifier tant bien que mal l'entrée du magasin.

Dans ce but, il pensa à établir sur le pont de la Jumma un barrage assez solide pour arrêter, ne fût-ce qu'un instant, le torrent d'insurgés qui se précipitait en ville; pendant cet instant de répit, ses compagnons, demeurés au magasin, installeraient plusieurs pièces de canon devant l'entrée principale et devant les portes du parc et de la poudrière.

Il partit donc avec une compagnie de soldats indigènes jusqu'alors restés fidèles, et voulut s'emparer de la tête du pont. Mais voyant qu'un corps de cavalerie cipaye l'occupait déjà et garantissait le passage à une épaisse colonne d'insurgés arrivant par la route de Meerut, il se replia sur la porte de la ville et ordonna de la fermer : sa compagnie alors se débanda, et la

porte demeura ouverte. Ouverte ou fermée, les insurgés n'en auraient pas moins pénétré en ville. Le roi avait fait ouvrir les poternes du palais donnant sur les remparts, et les cipayes traversaient les jardins en poussant des cris de triomphe, et arrivaient par bandes épaisses sur l'esplanade du magasin.

Willoughby rejoignit aussitôt ses compagnons; ils avaient bien employé leur temps. A la grande porte d'entrée, Steward et Crow, mèche en main, attendaient avec deux pièces de six chargées à mitraille et à double charge, le choc des insurgés; ils toisaient de l'œil les munitions entassées à côté d'eux, et chiffraient par la pensée le nombre de coups à tirer. Ils avaient ordre, toute la mitraille vomie, d'enclouer les pièces et de se retirer là où se serait posté le lieutenant Willoughby.

Deux autres pièces chargées aussi à mitraille avaient été placées à l'entrée de la poudrière même, et, afin de mieux défendre cette entrée, deux autres pièces, toujours à mitraille, la commandaient en enfilade ainsi qu'un petit bastion du voisinage dont l'ennemi aurait pu s'emparer. Le lieutenant Forest, Burckley et Scully servaient les pièces de la porte; Raynor et

Edward les deux autres..... Willoughby, entouré des officiers du génie, s'était réservé le commandement d'une batterie de trois pièces de six et d'un obusier de vingt-quatre, dressée sur le front des bureaux de l'administration, à soixante pieds environ de l'entrée de la poudrière. Le feu de cette batterie se croiserait avec celui des quatre dernières pièces et commanderait les deux routes conduisant à la porte de la poudrière ; il pourrait encore être dirigé sur tout autre point de l'établissement.

La défection des *natifs* employés dans l'établissement empêcha l'installation de plusieurs autres batteries ; on désarma ces indigènes, et on les relégua dans les cours intérieures.

Les précautions que prirent ces héros pour corriger la faiblesse de leurs moyens de défense, prouvent qu'ils avaient envisagé de sang-froid l'immensité du péril, et qu'ils étaient décidés à mourir plutôt que de livrer l'entrée du magasin aux révoltés ; et même, de gré ou de force, la poudrière ne devait jamais tomber entre les mains des cipayes... Elle sauterait plutôt, et ils sauteraient avec elle.

Ils tracèrent donc sur le sol des rigoles profondes,

partant de l'endroit où étaient emmagasinées les poudres et aboutissant aux postes occupés par les conducteurs Burckley et Scully et par le sergent Steward. Ces rigoles étaient ensemencées de poudre, et quand l'heure fatale arriverait, quand toute résistance serait impossible, quand Willoughby, agitant en l'air son chapeau et criant : Vive l'Angleterre ! donnerait le signal..... le dernier survivant des canonniers inclinerait alors sa mèche vers la traînée de poudre..... et le vieux palais du nouvel empereur et Delhi tout entière seraient remués jusque dans leurs fondements.

Tout était prêt; ils n'avaient point échangé entre eux de serment, mais chacun, à part soi, avait recommandé son âme à Dieu, et attendait...

Un capitaine des gardes du roi de Delhi se présenta alors à la porte extérieure du magasin et demanda à parler au lieutenant Willoughby.

On le conduisit près du lieutenant.

— L'empereur mon maître, dit-il, vous ordonne de remettre entre mes mains les clés de la poudrière et des autres magasins de munitions. Vous serez libres ensuite d'aller rejoindre vos compatriotes.

— Les clés de la poudrière et des magasins sont là,

répondit le lieutenant en montrant les pièces de canon braquées à la première porte.

L'envoyé ne comprenait pas ces paroles et promenait des regards étonnés autour de lui.

— Oui ! elles sont là, ajouta Willoughby ; là, dans ces canons, et je vais les lui envoyer à ton empereur, avec la mitraille dont ces canons sont chargés jusqu'à la gueule.

— Vive l'Angleterre ! vive la reine ! s'écrièrent les artilleurs anglais, applaudissant à la réponse de leur chef.

L'envoyé du roi se retira en proférant des menaces.

Un soubadhar, un de ces officiers indigènes dont la fidélité était désormais inutile, puisque les cipayes méconnaissaient leur autorité, avertit ensuite les Anglais que le roi ordonnait à ses gardes de franchir à l'aide d'échelles les murailles de l'établissement, et de se réunir aux natifs de l'intérieur pour attaquer les magasins par derrière.

On ne tint aucun compte de cet avertissement ; la défense était trop difficile en avant pour qu'on s'occupât d'un autre point avec si peu de monde ; et d'ailleurs les natifs, au lieu de prêter main-forte aux

gardes du roi, utilisaient déjà des échelles pour se sauver loin d'un endroit aussi dangereux que celui-là.

Ces pourparlers finissaient quand une masse de cipayes, masse profonde et serrée, envahit l'esplanade du côté de la porte de Calcutta et du palais du roi, et, semblable à une marée montante, s'avança en mugissant vers l'entrée du magasin.

Mais tout à coup elle s'arrêta, cette marée humaine; une falaise infranchissable ou plutôt un nuage de fumée illuminé d'éclairs surgit devant elle; un fracas épouvantable domina tous les bruits, et dix fois de suite, dix fois la mitraille pratiqua de longues et larges trouées dans ses vagues vivantes..... Alors Steward et Crow se replièrent fièrement sur le second poste de défense; ils n'avaient plus de munitions.

La marée reprit aussitôt son élan et roula de nouveau vers l'entrée de la poudrière. Forest, Burckley et Sculy la saluèrent de face; Raynor et Schaw la canonnèrent en enfilade; Willoughby la mitrailla en retour : les cipayes alors tombèrent par centaines, mais les morts disparurent sous les pas des vivants; le vide ne se fit nulle part, et les munitions des Anglais

s'épuisèrent avant que le fanatisme des Hindous ne se fatiguât.

Depuis quelques instants, les cipayes avaient pu rétablir leurs premiers rangs, et fusillaient les Anglais à moins de trente pieds de distance. Le lieutenant Forest reçut deux balles dans la main gauche, et Burckley, en tirant son dernier coup de canon, eut le bras gauche fracassé au-dessus du coude.

— Raynor et Schaw battent en retraite, dit Forest; faisons comme eux.

— Et qui donc exécutera les ordres du lieutenant ? demanda Scully. Mais vous êtes blessés, vous autres; partez, je reste ici, moi!

Et saisissant sa mèche, il la tint penchée sur la traînée de poudre, et attendit, la tête tournée vers Willoughby, que celui-ci donnât le signal convenu.

Les balles, pendant ce temps-là, pleuvaient autour de lui; mais il ne s'en inquiétait guère.

Cependant Willoughby, après avoir épuisé, lui aussi, toutes ses munitions, était monté sur l'affût d'un canon, et regardait de tous côtés s'il ne verrait pas arriver quelque secours; il ne vit que Scully immobile à son poste....

Tout était donc fini. La résistance était impossible; une minute encore, une seconde seulement, et les cipayes allaient s'emparer de la poudrière.

Alors il recommanda à ceux qui l'entouraient de fuir au plus vite, et, portant la main à son chapeau, il se découvrit et salua le drapeau anglais qui flottait encore au sommet de la tour du magasin... Et la poudrière sauta!!!

On sait que Willoughby, Raynor, Forest et Burckley échappèrent seuls au sinistre et gagnèrent la porte de Cachemire.

Depuis cette époque, Willoughby a disparu; il a sans doute péri dans une rencontre avec les révoltés.

. . . . . .

Je reprends mon récit du 14 mai.

Le gommashad ne reparut que le lendemain vers midi; la faim nous tourmentait; aussi, en le voyant entrer nous ne pûmes retenir une exlamation de joie, mais elle expira sur nos lèvres, car ses mains étaient vides; pas de provisions; en outre, la précipitation avec laquelle il marchait, son air effaré et ses grands gestes nous inquiétèrent.

— Quoi de nouveau ? demanda Peter.

— La poudrière a sauté ? dit Ellen.

Il ne répondit pas, s'approcha du divan, enleva plusieurs coussins, brisa en divers endroits le treillage de bambous qui les soutenait, et s'écria :

— Cachez-vous là, vite ! vite ! pas une minute, pas une seconde de retard...

Et, retournant sur le seuil de la porte par laquelle il était entré, il écouta attentivement pendant une ou deux minutes les bruits de l'intérieur de la maison, et s'écria de nouveau :

— Les voilà, les voilà, cachez-vous, ou vous êtes morts !

Nous lui obéîmes à la hâte. Ellen seule ne s'inquiétait pas de cette alerte; elle répétait machinalement : La poudrière a sauté ! la poudrière a sauté ! Il fallut presque employer la force pour l'entraîner avec nous dans l'intérieur du divan. Cette cachette n'avait pas plus d'un pied de hauteur sur deux de largeur; mais comme le divan régnait tout autour de la salle, nous nous y couchâmes ventre à terre et à la suite les uns des autres, pendant que le gommashad remettait les coussins en ordre et faisait disparaître les moindres traces de notre présence.

Bientôt après, nous entendîmes des bruits de pas, des cliquetis d'armes, des cris de : Mort aux Ferringhees ! et une bande de forcenés envahit la salle.

Ils se sentirent grandement désappointés sans doute, car il y eut un temps d'arrêt dans leurs vociférations, dans leurs accès de rage, et le gommashad, dominant le tumulte, leur reprocha avec indignation leur manque de confiance envers lui.

— Suis-je encore ou ne suis-je plus musulman ? disait-il. Est-ce que je ne travaille pas comme vous à la chute de l'*augreen-rajh ?* J'avais juré qu'il n'y avait ici aucun Anglais *visible*. Pourquoi m'avez-vous traité comme un menteur?

Les vrais musulmans ne mentent jamais; Mohammed était de ce nombre; il n'avait pas dit à ses coreligionnaires qu'il n'y avait pas d'Anglais dans cette salle; il avait dit que ces Anglais n'étaient pas *visibles;* et en effet il ne se parjurait pas, puisqu'il avait eu le temps de nous soustraire aux regards des assassins.

Cependant, tous les bandits ne paraissaient pas disposés à le croire sur parole, et quelques-uns plongèrent çà et là dans les coussins de longues épées d'officiers anglais; ces épées, qui traversaient les lo-

sanges des treillis de bambous, auraient pu nous atteindre; la pointe de l'une d'elles passa entre mon bras droit et ma hanche et s'émoussa sur le pavé; affreuse perquisition! Les Hindous travaillaient comme des douaniers qui sondent des ballots de marchandises!

La Providence nous sauva, et l'un de ces Hindous musulmans, un ami de Mohammed (il nous l'a dit plus tard), détourna le danger, en s'écriant comme par inspiration ;

— Au jardin! au jardin! les chiens se sont cachés dans les bosquets du jardin!

La meute, altérée de sang, se répandit aussitôt dans le jardin; longtemps encore ses hurlements arrivèrent jusqu'à nous, puis ils s'affaiblirent peu à peu, cessèrent tout à fait, et Mohammed, soulevant les coussins du divan, nous rendit la liberté! La liberté! Comment puis-je profaner ce mot en l'employant ainsi ?

— Du riz! du riz! demandâmes-nous en criant la faim.

— Ce soir vous aurez du riz si Allah le permet, répondit Mohammed. On se méfie de moi, on me sur-

veille, on épie toutes mes démarches, on sait que j'étais intendant de votre factorerie. Le *Darrogah* (chef de police) m'a déjà interrogé deux fois; il veut savoir où vous vous êtes réfugiés. Je lui réponds que je ne sais si vous êtes *assis ou couchés*, morts ou vivants, et il me menace du pal si je ne déclare la vérité. Il ordonne partout des visites domiciliaires à la recherche des Anglais qui se tiennent cachés dans la ville, et il a fait annoncer à son de trompe la mise à prix des têtes européennes; trois cents roupies la tête d'un homme, deux cent cinquante celle d'une femme, deux cents celle d'un enfant.

Nous frémissions d'horreur; il s'en aperçut, et se repentant de nous avoir dit tout cela, il ajouta :

— Ne perdez pas courage, cependant; la victoire des cipayes n'est pas complète encore, et vos soldats prendront bientôt leur revanche; en attendant, comptez sur moi; je ne vous abandonnerai que si l'on me tue. Hali, le propriétaire de cette maison, sait que vous êtes ici, et il est censé l'ignorer. Les lois de l'hospitalité sont toujours inviolables pour lui; mais il prétend qu'en temps de guerre cette inviolabilité doit avoir un terme, surtout quand l'hospitalité n'a

pas été offerte... Il m'a donc accordé quarante-huit heures pour vous trouver une autre retraite; je la trouverai d'ici là, et ne vous alarmez pas si ce soir je tarde trop à venir... Je vous le répète, les espions sont à mes trousses.

Il partit, et la journée s'écoula dans des angoisses incessantes, et ces angoisses redoublèrent avec la nuit.

Voici quelle était alors notre situation : Ellen, depuis l'explosion du matin, n'avait pas prononcé d'autres paroles que celles-ci : « La poudrière a sauté! » ni fait un seul mouvement, excepté quand il avait fallu se cacher dans le divan; l'enfant dormait. Les deux femmes gisaient sur le divan en proie à une fièvre ardente provoquée par leurs blessures; mais elles n'éprouvaient pas comme nous les tiraillements de la faim. Peter se promenait à grands pas dans la salle; moi, tantôt je me couchais tantôt je me relevais et je me sentais la tête vide, si vide que mes pensées s'y perdaient, et que je ne retrouvais plus dans ma mémoire l'image chérie de mon pauvre Will. Tout à coup, je poussai un cri aigu et retombai inanimée sur le divan; j'avais voulu me lever pour marcher au-

près de Peter, et les forces me manquaient; il vint à moi; il s'agenouilla devant moi; il m'adressa de douces paroles que je n'entendis pas; il pleura enfin penché vers ma tête, et ses larmes, qui tombèrent et ruisselèrent sur mon visage, me firent sortir de cet évanouissement.

La faim m'avait terrassée; l'amour de mon mari me rendait des forces.

— Mohammed! Mohammed! viendras-tu? s'écriait Peter.

Puis, tournant autour de cette prison comme un lion autour de sa cage, il ajoutait :

— Une poignée de riz, rien qu'une poignée de riz, pour une poignée d'or!

Soudain, comme s'il obéissait à une inspiration, il ouvrit la porte du jardin et disparut.

— Où vas-tu? m'écriai-je, avec de vains efforts pour le suivre.

Pendant cinq minutes, cinq longues minutes, des minutes séculaires, si on peut les nommer ainsi, j'attendis son retour; d'abord mon cœur avait cessé de battre et j'étais comme morte; puis la frayeur me faisait revivre; je voyais les dangers qu'il courait, je me

levais pour aller à son secours, et je retombais à ma place, immobile et désespérée.

Il rentra enfin.

— Tiens, dit-il, en jetant sur mes genoux des bananes vertes, des oranges et je ne sais plus quels autres fruits, mange !

Mes regards seuls lui répondirent : Merci !

Les femmes furent invitées au festin, et ces fruits calmèrent leur soif. Ellen repoussa tout ce que son père lui offrit; la part de l'enfant endormi fut réservée.

Cependant Mohammed ne revint pas de la nuit. Le lendemain encore nous l'attendîmes vainement. Oh ! quelle journée ! comme elle s'écoula lentement; mais aussi avec quelle rapidité s'usaient nos quarante-huit heures d'hospitalité ! Mohammed était-il prisonnier ? Mohammed était-il mort ?

Notre inquiétude allait jusqu'au délire.

Dès que la nuit fut assez noire, Peter retourna marauder dans le jardin et rapporta des pastèques. Ces pastèques apaisèrent notre faim et notre soif : en les mangeant, j'eus l'égoïsme de calculer que mon mari, l'enfant et moi, nous étions plus à plaindre que ma fille et nos deux compagnes de misères; la folie et la

fièvre ne nous affranchissaient pas comme elles de la faim. Ellen céda cependant à mes prières : elle mangea une tranche de pastèque. Le jeune garçon, qui nous avait tourmentés pendant toute la journée en demandant à manger, ne se contenta pas de ce frugal souper; il demanda du pudding, et il fallut lui en promettre pour le lendemain avant qu'il se rendormît; je n'ai jamais vu d'enfant aussi dormeur que celui-là.

C'était la troisième nuit que nous passions dans cette retraite. Tout semblait calme au dehors, et le silence n'était troublé que par ces bruits multiples et indéfinissables qui planent toujours la nuit au-dessus des grandes villes.

Mon mari, accablé de lassitude, dormait ainsi que l'enfant et les blessées; je ne dormais pas, moi, je ne pouvais dormir, et les bruissements fréquents de la robe d'Ellen m'annonçaient qu'elle veillait comme moi dans l'obscurité. Ma chère fille bien aimée, elle rêvait au présent; je rêvais à l'avenir. Je rebâtissais la factorerie; William, devenu capitaine après de beaux faits d'armes, épousait Ellen; Peter, Will et moi (car j'avais retrouvé Will), nous nous embar-

quions sur un steamer et nous arrivions en Angleterre. Will commençait son éducation...

J'en étais là de mes rêves quand j'entendis résonner au dehors, sur la porte du jardin, un petit coup sec; je pensai d'abord qu'une phalène venait de heurter la porte en volant au hasard dans la nuit, mais un second coup, puis un troisième se succédèrent à intervalles égaux, et le sable de l'allée crépita au bas de la porte comme sous les pas de quelqu'un.

---

## VI

Le même bruit recommença, les mêmes coups furent frappés, et, nous étant rapprochés de la porte, nous entendîmes les murmures étouffés de plusieurs voix humaines.

— Si l'on venait en ennemis, me dit Péter, on ne prendrait pas tant de précautions; ouvrons.

La porte fut ouverte, et deux femmes inconnues, deux Hindoues, ou plutôt deux fantômes blancs, entrèrent.

Je dis fantômes, car alors tout me faisait peur, tout incident nouveau me semblait annoncer une catastrophe nouvelle.

L'une de ces femmes s'accroupit sur le pavé et déplia plusieurs grandes pièces de cotonnade blanche ; l'autre nous adressa une profonde révérence, et montrant du doigt les cotonnades, elle dit :

— Enveloppez-vous dans ces manteaux et suivez-nous.

— Où donc vous suivre? demanda Peter.

— Où Mohammed vous attend.

A ce nom de Mohammed, notre défiance cessa; et, travestis en indigènes, nous quittâmes aussitôt la salle et le jardin, et parcourûmes sans être reconnus une grande partie de la rue d'Argent, la plus belle et la plus riche rue de Delhi, la *Chandnie Chauk* enfin. Était-ce bien elle que je revoyais ce matin, bordée de ruines, obstruée de débris et parsemée de cadavres? Le typhon aurait pu souffler sans enlever du sol un seul grain de poussière, tant le sol était imprégné de sang !

Des nuées de corbeaux s'envolaient au bruit de nos pas, planaient dans le crépuscule et s'abattaient plus

loin sur d'autres tas de chairs humaines ; les chacals et les chiens vaguaient de tous côtés en rongeant des bras, des jambes et des têtes, et les *butcher's birds*, ces grands vautours insatiables qu'on appelle au Bengale des *philosophes*, continuaient leur horrible festin sans s'inquiéter de notre approche ; courbés isolément sur un cadavre, ils en dévoraient les entrailles ; on les aurait pris de loin pour des rôdeurs de nuit dépouillant les morts après la bataille.

Le jour naissait à peine, et déjà la population native, aussi calme et aussi recueillie qu'en temps de paix, circulait par les rues. Les Hindous allaient faire leurs ablutions aux fontaines ou dans les eaux sacrées de la Jumma ; les Musulmans se rendaient aux mosquées pour y remercier Dieu des succès de la veille ; mais l'heure des dévotions passée, ce calme et ce recueillement feraient place au fanatisme, et la chasse aux *hommes blonds*, et les scènes de meurtre recommenceraient de plus belle ! Nous le savions ; aussi nous hâtions-nous de gagner notre nouvel asile. — Vite, vite ! murmurait la femme qui nous guidait, marchons vite !

Un obstacle imprévu nous arrêta au pied de cet

arbre immense, de ce *Deodara* dont le feuillage ombrage toute la largeur de la rue. Un régiment de cipayes stationnait, les fusils en faisceaux, devant la mosquée de Boschim-Ud-Dowlah. Les soldats avaient rompu leurs rangs, et nous ne pouvions sans imprudence nous engager au milieu d'eux; il fallait donc attendre qu'ils eussent évacué la place. J'entendis des Hindous raconter que ce régiment s'était battu durant tout le jour précédent et pendant une grande partie de cette nuit, afin de déloger de la mosquée une vingtaine d'Européens qui s'y étaient réfugiés. Les cipayes n'avaient pu pénétrer dans le temple qu'après la mort du dernier de ces Européens, et ils se disposaient maintenant à marcher contre les Anglais campés en dehors de la porte de Caboul.

Malheur à nous si le soleil eût été levé! notre déguisement devenait inutile, et nos pagnes de cotonnade ne descendant pas plus bas que les genoux, nos pieds chaussés à l'européenne nous trahissaient!

Adossés au tronc de cet arbre comme un groupe de véritables natifs, nous attendions donc que la rue fût débarrassée de cette affreuse soldatesque, quand tout à coup je remarquai que l'étoffe blanche de cette

espèce de tunique que j'entrecroisais sur ma poitrine, se mouchetait de sang le long de mes bras, que ces mouchetures augmentaient de nombre et se réunissaient pour former des taches, et qu'insensiblement ces taches s'agrandissaient. D'où venait-il, ce sang?.. De mes bras? de ma poitrine? de mes épaules?... Mais non, je n'étais pas blessée; je ne me sentais aucun mal... J'examinai alors attentivement ces taches, j'étudiai leur développement, et je reconnus... qu'il pleuvait du sang!... Oui! il pleuvait du sang!... Je levai la tête et ne distinguai d'abord au-dessus de moi rien que le dais de feuillage du Déodara... Mais, en jetant obliquement mes regards vers le pourtour de ce dais, je vis se balancer les silhouettes mutilées de plusieurs pendus; elles se détachaient en noir sur le bleu du ciel; aux unes manquaient un ou plusieurs membres; aux autres, la tête; et c'était du cou de ces dernières victimes pendues par les pieds que tombait cette pluie de sang! Il y avait un cadavre accroché à presque toutes les grosses branches, et je changeai plusieurs fois inutilement de place... la pluie de sang tombait toujours!...

Cet arbre de la *Chandnie-Chank* servit de potence,

m'a-t-on dit, voilà cent dix-neuf ans, à de nobles Émirs, alors que, du haut d'une terrasse de la mosquée voisine, Nadir-Schah ordonna le massacre de cent mille habitants de Delhi.

Je me sentais défaillir sous cet arbre, et j'y serais morte comme on meurt sous un mancenillier, car l'odeur du sang m'empoisonnait. Enfin, les trompettes sonnèrent la marche, le régiment défila au pas de course dans la direction de la porte Caboul, et la rue se trouva libre.

Cinq minutes après, nous traversions les ruines encore fumantes de plusieurs vastes bâtiments, et la femme qui nous guidait nous faisait entrer dans un hangar encombré de planches et de pièces de bois, et dont le fond était comme tapissé de paquets de joncs et de bambous.

— Est-ce que nous allons rester là? demanda Peter.

La femme ne répondit pas, mais enleva et rejeta de côté plusieurs de ces paquets, et aussitôt une vive lumière brilla comme une étoile au fond d'un passage obscur.

— Entrez, dit la femme.

Elle nous poussa en quelque sorte l'un après l'autre

dans ce passage étroit, glissant et très en pente, et disparut après l'avoir refermé sur nous avec les mêmes paquets de joncs et de bambous.

La conduite mystérieuse de cette femme ne nous étonna point; messagère du gommashad, elle avait beaucoup de précautions à prendre.

Mon mari, qui était entré le dernier dans ce couloir, eut beaucoup de peine à se glisser en tête de notre escouade; ce passage n'avait pas deux pieds de large, et aboutissait à une vaste salle voûtée; notre entrée dans cette salle fut saluée par un long murmure équivoque et plein d'hésitation; on nous prenait pour des Hindous, et nous-mêmes nous ne savions quels étaient nos nouveaux hôtes; la fumée de deux ou trois torches de bois résineux obscurcissait tellement l'espace, qu'il fallait que l'œil s'y habituât avant de pouvoir reconnaître les objets et les personnes.

Deux ou trois mots d'anglais échangés de part et d'autre établirent bientôt la confiance. Il y avait là des femmes, des jeunes filles, des enfants, victimes comme nous de l'insurrection; un riche et brave Parsis n'avait pas craint de les soustraire à la fureur des cipayes, et de les cacher dans une crypte de ses jardins plantés

sur les ruines d'un des merveilleux palais d'Indrapasta, de Delhi la vieille.

Ces femmes, ces filles, à moitié nues, veuves ou orphelines, les unes, isolées ou anéanties par le désespoir, les autres réunies par groupes, se consolant entre elles, et retrouvant du courage et des espérances en baisant leurs enfants et en les endormant sur leurs genoux, se tenaient couchées ou assises le long de la muraille, sur une épaisse litière de joncs. Je comptai dans la fumée une vingtaine de personnes, et j'allai m'asseoir auprès d'une femme, d'une mère moins infortunée que moi, puisqu'elle berçait entre ses bras un jeune enfant.

— Oh! Will! mon cher Will! dis-je en me laissant tomber sur la litière et en jetant un regard d'envie sur cette femme.

— Vous l'avez donc perdu? répliqua cette femme, qui devinait le sens de mon exclamation.

Je ne lui répondis pas; je pleurais trop.

Ellen et le jeune garçon s'étaient placés à mes côtés, les deux servantes un peu plus loin, et Peter, comme s'il eût été honteux de se trouver caché au milieu des femmes, tandis que ses compatriotes se battaient à la

porte de Caboul, arpentait avec agitation le côté obscur de la crypte..

Je supposai qu'il rêvait à quelque entreprise, et je ne me trompais pas, ainsi qu'on le verra plus loin.

L'idée, la folle idée que Will était peut-être au nombre des enfants qui dormaient çà et là dans l'ombre me tourmentait; je pris donc par la main le jeune Neahle, afin de me donner une contenance, et je passai une revue générale de tous les groupes et de toutes les personnes réfugiées dans cette salle, en m'écriant à chaque pas :

— Will! es-tu là ? Will! Will!

Nul enfant ne répondit à ce nom chéri ; nulle femme ne me restitua mon trésor.

Mais cette battue, si je puis m'exprimer ainsi, ne fut pas inutile. Une vieille dame reconnut mon jeune compagnon et déclara qu'elle le prenait sous sa tutelle; j'y consentis, car j'avais besoin de tout mon temps pour veiller sur ma fille. Cette dame, pleine d'énergie, malgré son grand âge, ne cessait de répéter que les Anglais reprendraient promptement possession de Delhi. — Dieu exauce ses vœux et la récompense de son dévouement!

Les deux servantes rencontrèrent aussi des personnes de connaissance, et se séparèrent de nous sans nous remercier de nos bons soins. Le malheur ainsi que le bonheur rend égoïste.

J'éprouvai un certain contentement en me trouvant isolée dans mon coin avec ma fille et mon mari, et cette litière de jonc et d'herbes sèches me parut plus douce que le divan des jours précédents. — Mais pourquoi le gommashad ne revenait-il pas? Pourquoi les deux femmes qui nous avaient conduits ici s'étaient-elles esquivées sans rien dire? Peter chercha à calmer mes inquiétudes en prétendant que ces femmes étaient allées prévenir le gommashad de notre arrivée.

Non content de nous offrir un abri, le bon Parsis pensait encore à ne pas nous laisser mourir de faim, et deux fois par jour des *Bilhs*[1], ses domestiques, nous apportaient de grandes jarres d'eau et deux chaudières remplies de riz bouilli et de viande de mouton.

Alertes et affamées, presque toutes nos malheureuses compagnes, sauf deux ou trois, trop fières ou

[1] Hommes de la caste des portefaix.

trop faibles, se précipitaient vers ces chaudières et y puisaient à pleines mains. C'était honteux ! Peter intervint et déclara que chacune recevrait à son tour la part qui lui revenait ; quelques-unes d'entre elles l'injurièrent, mais la majorité lui donna raison. Il me semble encore le voir, mon pauvre mari, armé de deux morceaux de bois, l'un pointu, l'autre taillé en spatule, puiser dans la chaudière et déposer dans les mains jointes de chaque malheureuse un lopin de viande et une pelletée de mortier de riz. Ce manége dura trois jours.

Une espèce d'intimité s'était établie peu à peu entre nos divers groupes ; on causait, on échangeait des espérances, on évaluait ses pertes, on parlait des absents, on pleurait les morts, on racontait des épisodes terribles des journées du 11 et du 12.

Je compris alors pourquoi il n'y avait ici que des femmes. Deux heures avant notre arrivée, des estafiers du *darogha* ou préfet de police indigène avaient visité la crypte et enlevé les quatre ou cinq hommes blessés qui s'y trouvaient. Peter serait perdu s'ils faisaient une nouvelle visite !

Ce n'était pas sans raison que le *darogha* ména-

geait pour le moment la vie des femmes ; il en tirerait plus tard quelques bonnes rançons, ou bien il calmerait quelque révolte de cipayes en ordonnant à propos de les massacrer.

La fureur des assassins s'étant un peu calmée le 13, quelques-unes de ces femmes trouvées dans les greniers ou dans les caves de leurs maisons avaient été emprisonnées, puis relâchées aussitôt, et elles s'étaient réfugiées ici faute d'autre asile, et de peur de rencontrer dans les rues des fanatiques encore altérés de sang. Les Européens capturés dans les mêmes circonstances (le 13) avaient tous été mis à mort après un jugement sommaire, rendu par une espèce de cour martiale siégeant dans la Dewan-I-Kass, la plus belle salle en marbre du palais des empereurs mogols. Le Darogha disait dans une proclamation : « Du moment » où le roi invincible, après avoir chassé les Anglais, » remonte comme empereur sur le trône du Paon, les » massacres doivent cesser et la justice reprendre son » cours. »

J'ai donc entendu dire, pendant mon séjour dans cette cave, que les Européens (hommes) qui s'étaient réfugiés le 11 et le 12 au matin dans le palais n'a-

vaient été livrés aux soldats, pour être passés par les armes, qu'après un interrogatoire devant des juges et en vertu d'une sentence de ces juges.

L'autorité du roi, un vieillard de quatre-vingt-douze ans, n'était que chimérique; Mirza-Moghul, un de ses fils, régnait et commandait, et, d'après ses ordres, le darogha, ce magistrat institué par le gouvernement anglais, devait, aidé de plusieurs assesseurs, interroger tous les prisonniers européens, condamner à mort quiconque, dans la journée du 11, aurait résisté à la volonté du peuple hindou, et n'épargner la vie que de ceux qui abjureraient le christianisme!

Hélas! il faut l'avouer, quelques-uns de nos compatriotes ont eu la lâcheté de se faire mahométans. Que Dieu leur pardonne!

Nous restâmes jusqu'au 18 mai dans cette cave. La malpropreté me rendait encore plus malade que les privations; nos vêtements sordides tombaient en lambeaux; nous étions toujours mouillés de sueur sous cette température plus que tropicale, et notre linge pourrissait sur notre corps; nous n'osions proposer aux bilhs de nous apporter quelques pièces d'étoffes : ils auraient flairé notre or et nous auraient assassinés

pour s'en emparer; nous ne pouvions jouir d'un peu de sécurité qu'en exagérant notre pauvreté.

Par bonheur, une crise s'opéra dans l'état de ma fille; la raison lui revint avec les larmes. Le lendemain de notre entrée dans le souterrain, au matin, je m'éveillai en l'entendant sangloter; elle se tenait assise et le front appuyé sur ses genoux; je lui demandai doucement pourquoi elle pleurait. « Oh! ma mère, répondit-elle en se jetant à mon cou, que nous sommes malheureuses! »

Voilà tout ce qu'elle me dit, et elle sanglota pendant toute la matinée. Je remerciai Dieu qui m'envoyait un tel adoucissement dans mon affliction; désormais nous serions trois pour penser et pour espérer.

Ellen était une fille vraiment courageuse, très-active, très-prompte en conceptions et en décisions. Aussi, dès qu'elle eut fini de pleurer, discuta-t-elle avec son père une foule de projets tendant à nous faire sortir de Delhi et à nous conduire aux avant-postes de l'armée anglaise. Nous ne pouvions pas rester indéfiniment ici. La visite des estafiers du *darogha* était trop à craindre.

— J'ai presque envie de vous laisser ici, dit Peter, et d'aller cette nuit au bengalow ; ils n'ont peut-être pas pillé ou détruit tout ce qui nous appartient ; je trouverai moyen d'organiser quelque mode de transport qui nous permettra d'aller par terre ou par eau du côté d'Agra, et je reviendrai vous chercher. Je pense à cela depuis hier.

— J'approuve l'idée de mon père, répliqua Ellen ; mais pourquoi nous séparer ?

— Ellen a raison, dis-je ; ne nous séparons pas.

— Je gagerais que Mohammed est au bengalow, reprit Peter.

— William aussi, ajouta Ellen. J'ai rêvé qu'il n'était pas à la poudrière quand la poudrière a sauté.

— Pourquoi la Malabare n'aurait-elle pas conduit Will à la factorerie ? pensai-je de mon côté.

Nous nous prêtions mutuellement ces espérances.

Cette conversation n'eut pas de suite pour le moment, et chacun de nous demeura silencieux et plongé dans ses réflexions. Mais le projet d'aller au bengalow devait s'accomplir bien plus tôt que nous ne l'espérions.

Vers le milieu de la nuit, la femme hindoue qui

nous avait servi de guide apparut tout à coup à l'entrée du couloir, et nous nous précipitâmes vers elle en lui demandant des nouvelles de Mohammed.

— Mohammed, dit-elle, il a été...

Et, ne trouvant pas le mot en anglais, elle nous montra d'un geste expressif qu'il avait été pendu...

Oui, le malheur rend égoïste, et, je l'avoue sans honte, ce ne fut pas tant la mort du gommashad qui nous affligea, que les conséquences de cette mort.

Le pauvre diable périssait victime de sa fidélité et de son dévouement pour nous. Si encore ce dévouement et cette fidélité nous servaient à quelque chose! Mais non! nous ne pouvions rien sans lui. Tout ce que Peter projetait, il l'avait exécuté peut-être; peut-être s'était-il rendu à la factorerie, avait-il opéré le sauvetage de ce qu'on pouvait sauver, et préparé notre évasion de Delhi; et, trahi, dénoncé par quelques fanatiques, il avait été pendu comme partisan des *Feringhees!*

Je m'apitoyai sur son sort, mais je ne pus pleurer; Will avait pris toutes mes larmes.

Pendant que nous nous abandonnions à ces tristes

pensées, la femme hindoue promenait autour d'elle des regards inquiets et s'approchait à reculons de l'orifice du couloir en nous faisant signe de la suivre et de marcher sans bruit : nous la suivîmes lentement et en nous arrêtant dès que la litière se cassait trop bruyamment sous nos pieds ; une fois dans le passage, nous hâtâmes le pas.

C'est ainsi que nous abandonnâmes nos compagnes d'infortune, et j'en éprouvai un certain remords; mais pouvions-nous agir autrement? Ne devions-nous pas leur cacher notre fuite? Quand un navire est en détresse et qu'une seule embarcation travaille au sauvetage des passagers en les emportant groupes par groupes, ne faut-il pas souvent user de violence ou de ruse pour empêcher ces malheureux de se précipiter en foule dans le canot? Ainsi de même pour nous; la plupart de ces femmes, nous voyant partir, auraient voulu nous suivre, et nos chances d'évasion eussent été compromises.

Quelle sensation délicieuse j'éprouvai en quittant le hangar et en respirant l'air frais du dehors ! il me sembla que j'entrais dans un nouveau monde. La femme que nous suivions eut à peine fait quelques

pas au milieu des ruines dont j'ai parlé, qu'elle s'arrêta et poussa un petit cri étouffé assez semblable à celui de l'engoulevent; un cri pareil retentit, et quatre personnages vêtus de blanc comme des Hindous sortirent tout à coup de derrière un pan de muraille et s'avancèrent au-devant de nous.

## VII

Y a-t-il des pressentiments qui nous avertissent du voisinage de tel ou tel objet? de la présence de telle ou telle personne, quand même nos yeux ne peuvent voir ni cette personne ni cet objet? Oui, ces pressentiments existent; je les ai maintes fois éprouvés dans ma vie, mais jamais aussi vivement que dans cette circonstance.

Le premier de ces quatre hommes qui s'avançaient l'un après l'autre au-devant de nous était vêtu d'une longue robe comme nos Indiens mahométans, et une

écharpe jetée par-dessus son turban encadrait, ou plutôt enveloppait sa figure de telle sorte que les yeux seuls restaient à découvert. Il fallait être averti pour dépister un Européen sous un déguisement si complet, et cependant Peter, Ellen et moi, soudainement éclairés par une même inspiration, nous reconnûmes ce personnage avant qu'il eût prononcé un seul mot.

— William ! nous écriâmes-nous tous les trois à la fois.

— William ! William ! répéta Ellen, oubliant toute retenue et se précipitant dans les bras de son fiancé.

Oui, c'était bien William, que nous avions cru mort et enseveli sous les débris de la poudrière, c'était lui qui venait à notre secours.

Le lieu n'était guère propre aux épanchements, aussi, sans répondre à nos mille questions, nous entraîna-t-il hors du hangar et jusqu'au coin d'une rue où stationnaient plusieurs *saisses* avec des chevaux de main sellés et bridés, et, quelques minutes après, nous arrivions à la porte de Calcutta.

Un des compagnons de William entretenait sans doute des intelligences avec les gardiens de cette porte, car William répondit sans hésister au qui-vive de la

sentinelle, et nous devança pour échanger les mots de passe avec l'*halvidar*[1] du poste. La même formalité dut être remplie devant le pont de bateaux de la Jumma, où campait un bataillon de cipayes; mais nous avions à peine traversé la moitié de ce pont, qu'une vive fusillade nous saluait par derrière.

— Les coquins, murmura William, ils m'ont vendu l'entrée du pont, mais non le passage...

Heureusement, les balles sifflèrent à nos oreilles, sans nous atteindre.

La conversation ne s'engagea que sur la route de Meerut; le lieutenant nous raconta en quelques mots comment il avait miraculeusement échappé à la mort lors de l'explosion de la poudrière, et comment il avait pu gagner les retranchements où le brigadier Graves attendait l'arrivée du général Barnard pour chasser les insurgés de Delhi.

Dès le lendemain, il s'était mis à notre recherche. Chaque nuit, il pénétrait dans la ville, et, accompagné de trois soldats d'une fidélité à toute épreuve, il fouillait les ruines et les maisons désertes. Un sous-

[1] Sergent.

officier indigène de son régiment lui avait garanti moyennant une forte somme en or, la discrétion et la complaisance de quelques-uns de ses camarades, gardiens des portes de Caboul et de Calcutta et du pont de la Jumma. — Désespéré de ne pas nous retrouver dans Delhi, il avait résolu de pousser une reconnaissance vers la factorerie. C'était une inspiration du ciel : il y rencontra notre gommashad organisant des moyens de transport afin de nous conduire soit à Agra, soit à Kurnaul, et, dès que tout avait été préparé pour le voyage, il était venu nous chercher lui-même, guidé par la femme hindoue, qui connaissait le lieu de notre retraite.

— Cette femme nous a parlé de la mort du gommashad, dit Peter.

— Hélas! oui, répliqua William ; son supplice a eu lieu hier soir ; le *platell*[1] du village n'a pas su résister aux exigences des ryots vos voisins, qui prétendaient que Mohammed était un traître, et le pauvre diable a été pendu à l'une des branches du déodara qui ombrage l'entrée de votre bengalow.

[1] Espèce de maire.

Nous n'avions pas le temps de nous apitoyer sur le sort de ce fidèle serviteur ; à peine lui donnâmes-nous un soupir pour toute oraison funèbre ; nous ne pensions qu'à fuir... Un des cavaliers indigènes galopait cent pas en avant pour éclairer la route ; un autre demeurait de temps en temps en arrière, écoutait, nous rejoignait et s'arrêtait encore ; nous avions peur d'être suivis.

Pardonnez-moi, mon Dieu ! Je me sentis jalouse alors ; oui, jalouse de ma fille ! Elle me précédait à côté de William ; elle aspirait chacune de ses paroles ; elle l'interrogeait sans cesse et il lui répondait ; et à moi, il ne me répondait pas quand je lui demandais si la femme Malabare, la gouvernante de mon cher Will, s'était réfugiée au bengalow.

Enfin, il m'entendit et me jeta un mot, rien qu'un mot, rien qu'une syllabe ; mais cette syllabe, ce mot, ce oui retentit dans mon cœur ! Oui ! la Malabare avait emporté mon fils au bengalow.

Oh ! alors les chevaux qui dévoraient l'espace ne volèrent pas assez vite selon mon gré. Je devins une intrépide, une habile écuyère ; sans cravache, sans éperons et par la seule influence de ma volonté, je

centuplai la vitesse de mon cheval, je pris la tête de la cavalcade, et j'arrivai la première au but...

Là où s'élevait naguère l'élégant cottage qui, pendant vingt années, abrita mon bonheur, il n'y avait plus que des ruines. Les sabots de mon cheval se heurtèrent contre les décombres des bâtiments d'exploitation, et je n'osai passer outre; je ne reconnaissais plus ces lieux, je ne savais plus quel chemin suivre afin de pénétrer jusqu'à Will. Rien pour me guider dans la nuit; ni lumière furtive scintillant à travers les lézardes des murailles, ni lueurs indécises flottant au-dessus des toitures effondrées. Agitée d'un tremblement nerveux, impatiente et peureuse, sondant du regard les nuances de l'obscurité et prêtant l'oreille aux moindres bruits, j'attendis donc sans changer de place l'arrivée de mes compagnons.

— Halte! commanda William descendant de cheval et remettant la bride aux mains d'un saisse.

Nous exécutâmes la même manœuvre.

— Orientons-nous, ajouta-t-il.

Et il regarda partout, autour de lui, devant lui, derrière lui, pour trouver un point de repère; mais la dévastation du bengalow et de ses jardins était si

complète, que pas un arbre ne restait debout, que pas un lambeau de muraille ne s'élevait encore à plus de dix pieds au-dessus du sol. Je me trompe, le *deodara*, le vieil arbre qui ombrageait notre veranda, possédait toujours son dôme de verdure, puisque le pauvre Mohammed était pendu à l'une de ses branches. Ce dôme faisant tache dans l'obscurité nous indiqua la route à suivre, et nous nous dirigeâmes de son côté en marchant aussi légèrement que possible, de peur d'éveiller l'attention des Hindous habitant les huttes voisines. Nous trébuchions à chaque pas, tant le sol était encombré de débris, et ce ne fut qu'en nous soutenant les uns les autres que nous atteignîmes sans accident la place jadis occupée par la veranda.

Jusqu'alors, les reptiles glissant entre les pierres, les oiseaux de nuit s'envolant à notre approche, et les chacals hurlant en quêtant leur proie, troublaient seuls le silence de cette affreuse solitude, quand tout à coup de sourds mugissements, accompagnés d'un bruit semblable à celui d'une massue frappant le sol, retentirent près du deodara. Nous nous arrêtâmes, moi tremblant encore plus que tout à l'heure quand j'étais seule; Ellen se pressant éperdue contre Wil-

liam; William, Peter et les soldats apprêtant leurs armes... Les mugissements et les coups redoublèrent d'intensité; puis ils s'affaiblirent peu à peu, et une énorme masse noire gravita vers nous.

— Eh ! dit Peter, c'est le *Rosier-Fleuri !*

J'ai oublié de vous prévenir que notre éléphant, vous le connaissez déjà, s'appelait le Rosier-Fleuri; tous les éléphants apprivoisés ont leur nom.

En effet, c'était bien le Rosier-Fleuri; il nous reconnaissait, il nous saluait, il nous encensait avec sa trompe, et son haleine tiède et mélangée de gouttelettes d'eau nous arrivait en plein visage.

— Que fais-tu là, mon beau Rosier-Fleuri? demanda Peter.

L'animal, comme pour répondre à cette question, se rapprocha de l'arbre, appuya son flanc contre le tronc, frappa la terre du pied, et, levant sa trompe en l'air, exhala un long et plaintif mugissement; puis, du bout de cette trompe, il essaya de caresser un objet placé au-dessus de lui.

— Il flaire le corps du gommashad, dit William; tenez, on distingue les jambes de ce côté-là.

William avait raison; les membres inférieurs du

gommashad se dessinaient en noir sur le ciel, comme ceux des pendus de la *Chandnie-Chauk*.

L'éléphant, le premier des animaux terrestres par ses proportions, l'est aussi par son intelligence. Il a plus que de l'instinct, il a du bon sens, il a surtout du cœur, il se souvient, il sait haïr, il sait aimer. Le *Rosier-Fleuri*, entré tout jeune à la factorerie, avait pris le gommashad en amitié; il lui obéissait mieux que l'enfant le plus docile n'obéit à son père. Fidèle jusqu'après la mort, il témoignait à sa manière sa douleur et son deuil, et si nous le trouvions encore là, c'est qu'il avait dû apporter une vive résistance aux assassins de son ami, qui avaient cherché sans doute à s'emparer d'un animal comme lui, valant au moins 1,500 roupies.

Nous avions donc retrouvé l'entrée de l'habitation; William recommanda à ses trois soldats de faire bonne garde, et lança un coup de sifflet aigu et bref. Un instant après, une faible lumière sortit de dessous terre à l'endroit où s'ouvrait jadis le cellier voûté de notre office, et, guidés par cette étoile, nous traversâmes le salon et la salle à manger, dont les parquets seuls étaient encore en place.

Vous devinez sans peine que je ne pensai qu'à une seule chose, que je ne cherchai des yeux qu'un seul objet en entrant dans le cellier; je m'élançai donc vers une couchette sur laquelle dormait un enfant, et, retenant à peine mes cris de joie, je tendis les bras, j'ouvris les mains pour saisir cet enfant, pour l'enlever, pour le presser sur mon cœur... Mais la Malabare, accroupie au pied de la couchette, m'arrêta d'un geste suppliant.

— Laissez-le dormir, disait ce geste.

J'obéis, je m'agenouillai, et m'emparant d'une des petites mains de mon fils, j'y collai mes lèvres, et je rendis à Dieu de ferventes actions de grâces.

Cette douce contemplation ne dura pas longtemps; il me fallut, à l'exemple de Peter et d'Ellen, revêtir un costume complet d'Hindou; Will ressemblait déjà à un jeune Parsis, et ce n'était qu'à l'aide de ce déguisement que sa nourrice avait pu l'emporter hors de Delhi, après que, troublée par la peur, elle avait quitté, ainsi qu'elle nous le raconta, la maison où nous nous étions réfugiés pour la première fois.

Une couche d'ocre donna à notre figure, à nos jambes et à nos mains la teinte jaune sale des épidermes

de l'Hindoustan ; des paquets de linge et de vêtements préparés à l'avance furent placés sur deux chevaux bâtés, ainsi que des provisions de bouche, et William nous traça notre itinéraire.

Nous devions monter immédiatement à cheval et gagner au plus vite les bords de la Jumma, à quatre ou cinq mille au-dessous de Delhi. Arrivés à un endroit où le sentier qui longe la rivière s'engage dans un petit bois de mangliers, nous ferions halte, et Peter brûlerait une amorce; un homme, dans lequel nous pouvions avoir toute confiance, paraîtrait alors, nous ferait entrer dans une lanche [1] et nous piloterait jusqu'à la citadelle d'Agra.

— Que Dieu vous garde et nous réunisse bientôt, ajouta William ; moi, je retourne aux retranchements.

Il se passa alors une scène d'adieux et de désespoir où ce noble jeune homme hésita longtemps entre ses devoirs de soldat et son dévouement de fiancé. Le cœur le retenait près de nous et l'enchaînait à notre destinée; l'honneur le rappelait près de ses compagnons d'armes. Il avait, en quelque sorte, déserté son

[1] Grand bateau plat.

poste pour venir à notre secours, et maintenant qu'il nous avait mis à même de fuir loin de Delhi, ne devait-il pas racheter sa faute en rejoignant aussitôt le guidon de sa compagnie? Ellen ne voulait pas consentir à cela. Elle ne voulait pas comprendre que William appartenait à l'Angleterre avant de lui appartenir. William était son sauveur, son ange gardien; elle le retrouvait après l'avoir perdu; elle le possédait corps et âme maintenant, et elle mourrait plutôt que de se séparer de lui.

Peter et moi nous n'intervînmes pas dans ce débat plein de larmes et de récriminations à la fois violentes et douces; enfin William, par un effort surhumain, se dégagea des étreintes d'Ellen et voulut s'élancer hors du cellier pour reprendre aussitôt la route de Delhi; mais il n'était plus temps... Il se heurta sur le seuil de la porte contre un des soldats qui faisaient sentinelle au dehors.

— Alerte! s'écria le soldat.

— Pourquoi? demanda William.

— Des cavaliers arrivent du côté du pont.

— Sont-ils nombreux?

— Un escadron.

— Sont-ils encore éloignés?

— Non, répondit un second soldat qui venait aussi crier alerte.

— Alerte! alerte! vint dire encore la troisième sentinelle.

— L'escadron est partagé en plusieurs bandes, reprit le second soldat...

. — La factorerie est investie, reprit son camarade; j'entends résonner de tous côtés les pas des chevaux.

— Je croyais que cet escadron allait à Meerut, et c'est pourquoi je ne l'ai pas signalé plus tôt, reprit le premier.

— Oh! William! William! s'écria Ellen, le pont de la Jumma n'est plus libre...

William fut donc forcé de fuir avec nous. Il congédia ses soldats et leur recommanda de dire, si on les interrogeait sur notre compte, que nous nous étions enfuis du côté de Meerut.

Grâce à l'obscurité, grâce aussi au bruit que faisaient les pelotons de cavaliers en s'approchant par différents côtés des ruines de la factorerie, nous parvînmes à couper la grande route de Meerut sans être vus, et à joindre le sentier qui longe la Jumma, ce

sentier où, quelques semaines auparavant, un fakir mendiant avait prophétisé les catastrophes actuelles.

Peter soutenait Will sur le devant de sa selle; je n'étais pas assez bonne écuyère pour me charger d'un si précieux fardeau, pendant la nuit surtout.

Longtemps nous entendîmes derrière nous les mugissements du Rosier-Fleuri, qui s'apercevait de notre départ et se plaignait de notre abandon. Les cipayes, prévenus de notre visite à la factorerie par ceux-là même qui nous avaient vendu le passage de la porte de Calcutta et du pont, s'emparèrent sans doute de ce noble animal; mais je gagerais qu'il a assommé quelques-uns de ces brigands avant de quitter le corps de son vieil ami. Si nous n'avions pas été obligés de fuir de toute la vitesse de nos chevaux, il ne serait pas resté à la merci des insurgés. Je pense que son mahouta a été pendu en même temps que Mohammed.

Tout se passa comme l'avait annoncé William.

On brûla une amorce sur la lisière du petit bois désigné; une autre amorce flamboya au milieu des broussailles, et un homme nous fit monter sur une grande lanche. Là, nous nous réfugiâmes tous dans une

espèce de roufle[1] construit en bambous sur l'arrière du bateau, et le courant de la Jumma nous emporta.

De Delhi à Agra, on compte environ cinquante lieues par eau. Nous employâmes six jours à faire ce trajet. Chaque soir la lanche abordait tantôt la rive droite, tantôt la rive gauche, mais toujours loin des villages, et nous descendions à terre pour prendre un peu d'exercice et respirer au grand air. La chaleur, la soif et la gêne nous incommodaient tellement pendant le jour, que les heures de nuit étaient pour nous des heures de bonheur.

Le pays paraissait de plus en plus agité à mesure que nous avancions au sud; des bandes de cavaliers et de piétons, cipayes déserteurs, parcouraient les campagnes, pillant et assassinant les voyageurs européens. Souvent ils hélaient notre bateau et le sommaient d'aborder. Mais notre conducteur n'avait garde d'obéir et ne quittait jamais le milieu du courant; il n'a échappé que par miracle aux coups de fusil de ces bandits. Plusieurs fois aussi, des barques parties des villages que nous dépassions sans y toucher nous

[1] Demi-dunette.

donnèrent la chasse. La nuit, nous apercevions de tous côtés des réverbérations d'incendies. En somme, il ne se passa rien d'extraordinaire pendant ces six jours.

Le soir du sixième jour, nous débarquâmes sur la rive gauche; à trois milles de nous environ, et par delà des massifs de mangliers et de tamarins séculaires, apparaissaient, illuminés par le soleil couchant, les minarets de grès rouge de la Moti-Mosjed, la perle des mosquées, et les élégants pavillons de marbre de l'ancien palais d'Akbar, aujourd'hui la citadelle d'Agra. La calangue où fut amarré le bateau était déjà occupée par plusieurs embarcations venues d'Agra et du bas de la rivière, et leurs patrons interrogèrent le nôtre sur les événements de la province de Delhi. Ces braves gens reconnurent que nous étions Anglais, mais ils respectèrent notre déguisement et nous traitèrent comme des compatriotes d'une caste plus élevée que la leur.

William, qui parlait couramment le bengali, lia conversation avec eux. Agra, nous dirent-ils, était en révolution, et les Anglais, réfugiés dans la citadelle, attendaient impatiemment l'arrivée d'un corps d'armée envoyé d'Allahabad pour reprendre possession de

la ville. Des bandes de cipayes parcouraient le pays, massacrant les Européens, pillant, dévastant, incendiant leurs villas et leurs établissements.

Que faire maintenant? Nous ne devions plus penser à entrer dans Agra ou dans la citadelle. Que devenir? Camper sous les arbres? Mais dès demain matin, dès cette nuit même, les cipayes nous surprendraient. Fuir encore? Eh! de quel côté ? Aller sur le *great-trunck-road*[1] à la rencontre du corps d'armée anglais d'Allahabad? Les insurgés entretenaient sans doute plus d'un avant-poste sur cette route, et nous tomberions entre leurs mains. Fallait-il gagner par l'ancienne route les petites villes de Ghehohabad et d'Etawah? Hélas! nous n'avions plus de chevaux.

Tout bien considéré, la prudence nous ordonnait de continuer à descendre le cours de la Jumma et de profiter de cette nuit pour éviter les vedettes ennemies des environs d'Agra; si elles nous fusillaient, il y avait lieu d'espérer que ce serait à balles perdues, mais si les sentinelles anglaises du fort qui commande la rivière nous arrêtaient, tant mieux!

[1] La grande route de poste.

Il fut donc décidé que nous reprendrions nos places dans le roufle de la lanche, et que l'embarcation descendrait la rivière jusqu'à Hameerpore. Une fois rendus à Hameerpore, il nous serait facile de gagner Cawnpore, où, d'après les dernières nouvelles, commandait le général Wheeler.

Mais le batelier refusa d'aller plus loin; nous n'avions fait marché que pour venir jusqu'à Agra. En vain lui offrit-on autant de roupies par mille que nous étions de personnes, il refusa encore, et déclara que sa barque n'avait jamais dépassé les eaux d'Agra, et ne les dépasserait jamais, avec lui du moins.

— Eh bien! vends-nous ta barque, dit Peter.

---

## VIII

C'était tout ce qu'il voulait, le rusé batelier; malgré nos précautions pour cacher notre argent et nos bijoux, malgré nos doléances sur le prétendu vide de notre bourse, il avait flairé nos roupies; on lui en

compta cinq cents, tandis que son bateau, très-vieux et très-mal construit, en valait deux cents à peine, et le voyage par eau recommença immédiatement, car la prudence nous défendait d'attendre le jour dans le voisinage d'Agra.

Deux des mariniers appartenant aux équipages des bateaux mouillés près du nôtre s'offrirent à nous servir de pilotes. Peter et William s'y refusèrent d'abord; ils avaient une très-mauvaise opinion de la moralité de ces deux personnages; mais comme je craignais que la fraîcheur de la nuit et la chaleur du jour ne rendissent malades mon mari et mon gendre, alors qu'ils seraient obligés de tenir le gouvernail à tour de rôle, j'insistai pour qu'on acceptât les services de ces Hindous; ils me paraissaient, d'ailleurs, honnêtes gens, et s'ils avaient voulu nous trahir, nous aurions été déjà capturés par les cipayes qui surveillaient, nous disaient-ils, le bac établi sur la rivière, à un mille plus bas que la calangue. Peter et William abdiquèrent donc, mais non sans peine, leurs fonctions de pilotes, et les deux Kareyars[1], jurèrent

[1] Hindous de la caste des bateliers.

par le nom de Mahaveda, de nous conduire sains et saufs au confluent de la Betwa et de la Jumma, près de Hameerpore, ou, si nous le préférions, à Calpée, puisque Calpée se trouvait plus rapproché de Cawnpore que Hameerpore.

Mahaveda est le dieu particulier au plutôt l'idole des Brahmines, et cette idole de pierre inspire leurs actions; le serment de ces Kareyars sur le saint nom de Mahaveda n'avait donc aucune valeur; mais nous étions trop ignorants sur la théologie de l'Hindoustan pour apercevoir l'escobarderie de ces ravageurs de la Jumma, car ces deux bateliers étaient de vrais pirates d'eau douce, ainsi qu'on le verra plus loin, et j'avais eu grand tort de ne pas adopter l'opinion de mon mari et de mon gendre.

Nous partîmes donc. On nous héla devant le bac, mais notre bateau passa rapide et silencieux comme un train de bois abandonné au courant : nous nous arrêtâmes en travers d'Agra pendant quelques minutes, avec l'espoir qu'une sentinelle du fort nous indiquerait un endroit favorable pour débarquer... Hélas! pas un qui-vive anglais ne retentit, et de peur d'accoster dans l'obscurité quelque poste de cipayes,

il fallut se résigner à voir s'éteindre une à une derrière nous toutes les lumières du fort, que nous avions contemplées d'abord comme autant d'étoiles de salut.

Tout alla bien au début de cette seconde navigation. Notre vie sur l'eau était comparativement moins misérable que dans le réduit du bon Parsis; nous ne croupissions plus dans la malpropreté; nous avions du linge et des vêtements hindous de rechange; nous respirions au grand air la nuit, et, grâce à l'adresse de mon mari et du lieutenant, on pouvait faire rôtir chaque soir, en campant à terre, des oiseaux aquatiques, des paons, des perroquets et même des râbles de jeunes singes. Nos nouveaux bateliers paraissaient aussi habiles que dévoués, et nous pensions arriver à Calpée ou à Cawnpore en soixante ou soixante-dix heures.

Mais, ainsi que je l'ai déjà dit, les deux Kareyars étaient de véritables *ravageurs*.

Le soir du second jour qui suivit le départ de la calangue, une demi-heure avant le coucher du soleil, et lorsque nous nous occupions déjà à chercher un lieu de campement sur la rive droite ou sur la rive

gauche, une voie d'eau se déclara brusquement dans notre embarcation ; nous eûmes à peine le temps d'accoster le rivage, de débarquer et de sauver nos provisions et nos bagages ; la lanche coula bas et disparut.

Pour surcroît de malheur, le rivage était à pic, et on ne pouvait renflouer la lanche et la haler à sec afin d'aveugler cette voie d'eau ; vingt mètres plus haut ou plus bas cela eût été possible, car la rive sablonneuse y descendait en pente douce jusqu'au niveau de la rivière.

Ce sinistre fut mis sur le compte de la fatalité, puisque nous avions toujours pleine confiance en nos pilotes ; ils prétendirent que le bateau avait été troué par la rencontre de quelque tronc d'arbre mort voyageant en dérive, ou bien que de longues herbes flottantes s'étaient accrochées à un des bordages de fond et l'avaient détaché de la quille. Nous ne nous étions cependant aperçus d'aucun choc, d'aucune résistance en descendant le courant.

Le rivage en cet endroit était donc taillé à pic et formait comme une levée entre la rivière et la jungle ; au bas de cette levée, du côté de la jungle, une haie

naturelle de mimosées, de lentisques et de divers autres arbustes, clôturait un petit espace de terrain tapissé d'une herbe épaisse; ce fut là, sur la rive gauche, que nous installâmes notre bivouac. Deux de nos grands manteaux de cotonnade jetés sur une charpente de branches d'arbres plantées en terre formèrent une petite tente; on alluma du feu pour éloigner les moustiques et les bêtes féroces, et après un maigre et triste souper sans thé (la théière reposait au fond de la Jumma), on récita la prière du soir, et chacun de nous, sauf celui qui devait fournir la première veille, essaya de dormir. Dormir! mais était-ce possible, avec nos souvenirs des jours passés et nos appréhensions du lendemain?

Comment voyagerions-nous désormais? Trouverions-nous un bateau à acheter dans quelque village riverain, et, à défaut de bateau, pourrions-nous nous procurer des chevaux? Je feignis de dormir, afin que mon mari et Ellen s'endormissent par imitation; eux aussi peut-être se conduisirent de même à mon égard; mon fils dormait comme on dort à cet âge. Le lieutenant faisait bonne garde hors de la tente; sa faction devait durer jusqu'à dix heures. Peter le remplacerait

alors, et à deux heures de l'après-minuit je remplacerais Peter ; nos deux Hindous roulés dans leurs manteaux, sommeillaient étendus sur le sol à quelques pas du foyer ; ils avaient glané des joncs desséchés et des branches mortes afin d'alimenter le feu, et l'un d'eux nous avait promis qu'au point du jour il visiterait les villages voisins pour nous procurer une barque ou des montures.

Oh ! qu'elle me parut longue, cette longue nuit tropicale ! J'occupais le fond de la tente, et ma poitrine servait d'oreiller à mon cher Will ; je ne fermai pas les yeux un seul instant, et je voulus d'abord récapituler par la pensée toutes nos infortunes et calculer les chances de l'avenir ; je n'en eus pas le loisir ; j'étais trop occupée à reconnaître si mon mari et mes enfants dormaient et comment ils dormaient ; j'écoutais le bruit de leur respiration ; je jouissais tant que ce bruit était doux et régulier ; je souffrais dès qu'il cessait de l'être ; j'étais oppressée de leur oppression ; je ressentais le contre-coup de leurs rêves pénibles, mais aussi leur sommeil me dédommageait de mon insomnie, et je me reposais en les voyant se reposer. Celles qui aiment comme moi me comprendront.

Vers dix heures, Peter quitta la tente et William y rentra. Je leur laissai croire que je ne voyais rien, que je n'entendais rien ; mais quand je supposai qu'il pouvait être deux heures, je n'attendis pas que mon mari vînt me prévenir que mon tour de faction commençait; je connaissais son dévouement, et je savais qu'il me laisserait dormir jusqu'au jour, plutôt que de me réveiller ainsi que nous en étions convenus. J'eus donc beaucoup de peine à le faire rentrer sous la tente.

Bizarreries de notre chétive nature humaine! Moi qui depuis le commencement de la nuit n'avais pas ressenti la moindre velléité de dormir, je tombai de sommeil après dix minutes de faction. En vain je marchai vivement, je piétinai pour me tenir éveillée; mes paupières se doublaient de plomb dès que je m'arrêtais, et je chancelais... Le grand air, le mouvement, la conscience de mes devoirs, la responsabilité qui pesait sur moi, tout cela aurait dû me stimuler, me surexciter... Non ! je n'étais plus la même que sous la tente ; j'étais prise d'une lassitude extrême, je me sentais tomber en léthargie, et malgré ma volonté je voulais me coucher, je voulais dormir... Et cepen-

dant, je le jure, je n'avais pas peur; j'écoutais sans trembler les hurlements des chacals et les rugissements des jaguars et des tigres, et j'analysais les autres bruits répandus dans l'espace : le vol des oiseaux de nuit et des chauves-souris géantes; le frôlement des reptiles dans les herbes, et, par delà le talus de la levée, le murmure du courant de la Jumma, le clapotement du flot sur le rivage, les craquements de mâchoires des crocodiles et la chute instantanée de quelque gros poisson bondissant hors de l'eau. La lune disparaissait lentement à l'horizon, les étoiles commençaient à scintiller, et la nuit devenait plus sombre.

Je marchais toujours en tournant autour de notre campement, mais toujours mes paupières s'alourdissaient de plus en plus; ma vue se troublait, et je croyais voir surgir de tous côtés des fantômes qui s'approchaient lentement et semblaient vouloir enfermer le bivouac dans une ronde pareille à la ronde du bûcher de Delhi. Je jetai une poignée de joncs dans le feu; les flammes tourbillonnèrent; l'obscurité s'illumina, les fantômes s'évanouirent, et je reconnus que la tente était encore debout, et que les deux Hindous

dormaient toujours, enveloppés dans leurs manteaux. Alors je m'agenouillai auprès de notre réduit; j'élevai mon âme à Dieu et lui adressai une fervente prière. Mais pendant que je priais, les flammes s'éteignirent, et les horribles visions m'assaillirent de nouveau.

Folle! folle! pensais-je en de courts instants de lucidité : si des cipayes nous attaquaient, ils ne marcheraient pas comme marchent des fantômes, sans bruit; ils accourraient en tumulte, et Peter et William se réveilleraient pour combattre.

Puis les hallucinations reprenaient le dessus, et je demeurais agenouillée, incapable de me relever et attendant pour ainsi dire le coup de la mort.

Mais non, je ne suis pas folle! je pense, j'entends, je vois; je pense aux dangers qui nous menacent; j'entends un bruit, le bruit que ferait un nageur en sortant de l'eau, de l'autre côté de la levée, et en mettant pied à terre; j'entends un autre bruit semblable; un second nageur rejoint le premier; ils cherchent à escalader la levée; les pierres roulent sous leurs pieds; ah! je les vois, ces deux hommes; leurs têtes surgissent au sommet du talus, et, après leurs têtes, voilà leurs corps; ils descendent le talus à plat-ventre et

les bras étendus en avant, ils rampent comme des serpents, et la prunelle de leurs yeux reflète les lueurs du foyer et brille dans l'ombre... Ce sont des thugs, des étrangleurs... Alors je voulus crier: Debout! Peter! debout William!

Mais la voix me manqua. Je voulus secouer ou renverser la tente, mais mon bras se trouva paralysé.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je sans pouvoir ouvrir la bouche, mais par une exclamation du cœur, sauvez-nous, mon Dieu! les voilà!...

Ils étaient là, en effet, à moins de deux mètres de moi; j'entendais les brins d'herbe se casser sous leurs corps, et je sentais leur approche; encore une minute, une seconde, et je devenais leur première victime. Oh! ils avaient bien raison de me croire endormie, car je ressemblais à une statue tombée de son socle et gisant à terre, les jambes brisées; et pourtant je pensais, je voyais, j'entendais!...

Soudain, et par la permission de la divine Providence, mon cher petit enfant, en proie à un mauvais rêve sans doute, se réveille et pousse des cris de terreur. Ces cris me galvanisent, ma poitrine se dilate, mon gosier s'ouvre, ma langue se délie, mon bras se

meut, et j'arrache la tente de dessus ses supports, et je crie :

— A moi, Peter ! à moi William !

Non, certes, je n'avais pas été le jouet d'une hallucination : lestes et rapides, comme s'ils eussent été doués de l'élasticité des ressorts les mieux trempés, les deux thugs se rejetèrent en arrière, et d'un seul bond disparurent derrière le talus ; je les vis comme je pourrais voir un vautour qui passerait les ailes déployées devant ma fenêtre ; j'entendis des pierres crouler en même temps qu'eux dans la rivière, et cependant mon mari et le lieutenant, ne trouvant plus rien de suspect autour de nous, osèrent presque me taxer de folie et se moquer de mes terreurs.

J'avais une certitude, elle leur manquait; mais elle ne devait pas leur manquer longtemps.

— Et les Hindous, demandai-je, obéissant à une inspiration, où sont-ils donc?

— Les voilà qui dorment tranquilles et impassibles, répondit Peter en me les montrant toujours hermétiquement enveloppés dans leurs manteaux, et couchés, ainsi que je l'ai dit, à quelques pas du foyer. Aussitôt William s'approcha de ces intrépides dormeurs pour

les réveiller d'un coup de pied, mais ce coup de pied ne réveilla personne. Le premier manteau qui fut enlevé par lui, laissa voir, à la place du dormeur, une botte de joncs... Ainsi de même sous le second manteau.

La disparition mystérieuse de ces prétendus pilotes prouva que je ne sortais pas d'un cauchemar : elle rappela aussi notre attention sur plusieurs faits antérieurs et nous en donna l'explication.

Ces hommes faisaient sans doute partie de la grande association des thugs, que la police anglaise n'a pu dissoudre encore. Ces adeptes de Bouhanee ou de Kali, la déesse du mal, sont répandus dans toutes les classes de la société hindoustane. Notre premier batelier, celui qui nous vendit la lanche, était sans doute lui-même un thug ; il savait que nous possédions des bijoux et d'assez fortes sommes en or, et il nous avait vendus à ses confrères, les deux pilotes. Si nous pouvions tirer la lanche hors de l'eau, nous verrions qu'elle a été perforée tout exprès. L'endroit où nous campions était en même temps merveilleusement bien choisi pour servir de théâtre à une scène de strangulation.

## IX

Nous ne pouvions plus guère avoir envie de dormir après une telle alerte ; cependant, comme la nuit devait durer encore trois heures et demie au moins et que l'atmosphère était très-froide, la tente fut relevée et nos enfants s'y blottirent ; moi, je demeurai devant le feu avec mon mari et le lieutenant, et nous délibérâmes sur le choix de la route qu'on suivrait au point du jour.

William, qui connaissait le pays, affirma que nous étions déjà rendus à moitié chemin de Calpée. Fallait-il, maintenant que le voyage par eau était impossible, nous diriger sur Etawah, la ville la plus rapprochée de nous, afin de gagner Cawnpore par le sentier de Béla ? Mais, avant d'arriver à Etawah, nous rencontrerions le *Great-Trunck-Road*, et la prudence nous ordonnait d'éviter cette grande route ; les insurgés devaient en être maîtres et intercepter les communications entre Agra et Allahabad.

Nous regrettâmes alors de ne pas avoir campé sur

la rive droite de la Jumma, beaucoup moins peuplée et fréquentée que la rive gauche. Mais les thugs s'y seraient opposés. Cette voie d'eau qui se déclare au coucher du soleil et devant une grève trop escarpée pour que le bateau puisse être renfloué; le choix de ce lieu de campement, étroit espace de terrain, enfermé entre une levée et d'épais fourrés d'arbustes, tout indiquait de la part de ces prétendus bateliers une série de combinaisons antérieures; et d'autres bandits, leurs affidés, arrivant par la grande route, devaient sans doute les rejoindre ici au moment de la fatale opération.

Les étrangleurs ne travaillent jamais isolément. Une troupe de thugs se compose presque toujours de sept personnes. Le *gooro*, le chef; le *sootha*, chargé de recruter les victimes, de les séduire par ses paroles ou par ses actions et de les *rabattre* sur les *bouthotes*, les véritables étrangleurs, ceux qui opèrent avec le mouchoir. L'Hindou qui nous avait vendu la lanche était un sootha et les deux bateliers des bouthotes. Vient ensuite le *cham*, le prêtre qui récite des oraisons et célèbre les mystères de la déesse Kali, pendant que les bouthotes sont à l'œuvre et que deux *lughas* creu-

sent, en quelques minutes, une fosse profonde où les victimes sont empilées les unes au-dessus des autres; la première, couchée sur le dos, la seconde, sur le ventre, mais la tête aux pieds de la première, et ainsi de suite, quand il y a plusieurs couples.. Qui sait? nous étions peut-être campés sur une de ces fosses !

— Ne risquons-nous pas d'être attaqués par la bande tout entière des étrangleurs? demandai-je.

— Il n'y a pas de danger, répondit William; ces gens-là n'emploient jamais la violence; ils ont manqué leur coup, et ce n'est plus eux que nous devons craindre.

En ce moment, le feuillage des fourrés environnants fut violemment agité; Peter et William se levèrent, et, le fusil à la main, se tinrent prêts à repousser une nouvelle attaque des thugs; mais, comme le disait le lieutenant, les thugs n'étaient plus à craindre... et nous aperçûmes, — le col allongé à travers une haie de mimosées, les cornes penchées en arrière, les yeux brillants et fixes et le museau reniflant des senteurs inconnues, — nous aperçûmes un de ces grands cerfs du Bengale, un *morh*, dont la curiosité avait été ré-

veillée par les lueurs de notre foyer ; il détala aussitôt, et longtemps nous l'entendîmes réer dans le jungle à la recherche de sa femelle. Pauvre animal ! il allait peut-être tomber sous la dent des carnassiers ! Et, cependant, il était bien moins à plaindre que nous ! — A lui les tigres, à nous les cipayes !

Les naturalistes ne nous ont pas encore dit pourquoi le feu, pendant la nuit, attirait les animaux inoffensifs et éloignait les bêtes féroces.

Le jour vint, et notre indécision durait encore. William était d'avis de rejoindre le *Great-Trunck-road*. Nous aurions peut-être la chance d'y rencontrer des régiments ou des détachements anglais envoyés au secours de la garnison du fort d'Agra ; et d'ailleurs, nous disait-il, les révoltés ne peuvent pas être partout vainqueurs comme à Meerut et à Delhi ; le district de la présidence d'Allahabad est peut-être tranquille, et les premiers ryots que nous verrons nous donneront, en échange de quelques roupies, tout ce qui nous sera nécessaire : des vivres, des vêtements, des chariots, des chevaux. Peter, sans calculer de quel côté les chances de salut seraient plus nombreuses, n'écoutait que ses pressentiments et voulait fuir le voisinage de

la grande route. Il proposait donc de marcher vers Gwalior, dans le Sindhia, en suivant les chemins de Bhind ou de Gohad. Les bateliers de la calangue, lui avaient dit que le Sindhia était tranquille; en outre, il y connaissait plusieurs riches planteurs d'indigo qui nous recevraient à bras ouverts.

En tout temps et en toutes circonstances, j'ai exercé une grande influence sur les actions de mon mari; vous autres Français, vous vous servez, je crois, d'une phrase très-peu décente quand vous voulez dire qu'une femme est maîtresse absolue dans son ménage. Je ne mérite pas qu'on emploie cette phrase à mon égard. Mon pouvoir était vraiment absolu, mais je ne l'avais pas usurpé, je ne l'établissais pas sur la faiblesse du caractère de mon mari; il était né de notre mutuelle confiance et se manifestait instinctivement; Peter avait foi en mon bon sens, de même que j'avais foi en son énergie. On m'engagea donc à donner mon avis sur la route à prendre, et cet avis, quel qu'il fût, serait suivi..... J'adressai aussitôt une oraison mentale au Dieu des affligés, je le conjurai de m'envoyer une bonne inspiration, et je déclarai après quelques instants de silence, que nous devions continuer notre voyage

en côtoyant la Jumma, si toutefois les bords en étaient praticables.

La main de Dieu s'appesantissait sur nous; mon inspiration devait nous être fatale, celle de Peter nous eût sauvés peut-être. Que de fois depuis lors, en me voyant seule au monde, veuve et mère à jamais en deuil, me suis-je demandé pourquoi nous n'avions pas écouté mon mari qui voulait pénétrer dans le Shindia? Une barque nous manquait, il est vrai, pour traverser la Jumma, mais on aurait pu fabriquer un radeau de bambous, de branches d'arbres et de joncs. Je me serais placée sur ce radeau avec mes enfants, et Peter et William, habiles et intrépides nageurs, nous auraient remorqués sur la rive gauche, malgré le courant et les crocodiles.

28-29 *mai*. — Jours de sang et de larmes, dates funèbres qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire, dussé-je vivre éternellement!

Nous partîmes au point du jour en implorant la miséricorde divine. Après deux longues heures de marche au bord de la rivière, sur un sentier à peine frayé, tantôt dans les sables, tantôt dans les hautes herbes des marécages; escortés par des nuées de mous-

tiques, effrayés par les sifflements des reptiles, privés de l'ombre des *chatti-wallah* (porteurs d'ombrelles) et des grands arbres, et brûlés par ce soleil des tropiques dont les rayons embrasent l'espace, nous atteignîmes un bois épais devant lequel le sentier se bifurquait. A droite, il s'enfonçait dans les profondeurs du bois, à gauche il remontait le long de la lisière qui s'étendait à perte de vue. La fatigue nous accablait. Peter et William pliaient sous le poids de notre mince bagage et de nos provisions. Ellen et moi nous portions Will à tour de rôle, Will, qui demandait sans cesse à boire et pleurait en nous montrant de ses petites mains les eaux étincelantes de la Jumma. Je redoutais les accès d'une fièvre mortelle si je lui laissais boire une seule goutte d'eau de cette rivière empoisonnée par des détritus de toutes sortes, et je me désespérais de ne pouvoir étancher sa soif; je blasphémais presque en voyant se balancer au sommet des grands cocotiers, ces fruits qui auraient donné leur lait à mon pauvre enfant, et que mes mains ne pouvaient cueillir! Pas de bananiers, pas d'orangers sur cette route de malheur! ni sources, ni ruisseaux; ici des marécages infects; plus loin, des sables en

feu; et le sentier que nous suivions ne paraissait pas avoir été tracé par des hommes, mais par des bêtes fauves. Je crois que Will serait mort entre mes bras si nous avions été forcés de marcher ainsi pendant toute la journée.

Je me souviens qu'une gravure française richement encadrée ornait notre grand salon du bengalow; cette gravure représentait une pauvre famille de cultivateurs, ruinée, expulsée de son domicile par des créanciers et errant dans la campagne. Le père marchait seul en avant, triste et le hoyau sous le bras: la femme venait après avec un enfant à la mamelle et un gros garçon qui ne lâchait pas le bas de son jupon; une jeune fille suivait en pleurant, et un robuste adolescent poussait devant lui un chariot ou plutôt une brouette sur laquelle étaient entassés un chétif mobilier et quelques ustensiles de travail. Qui m'eût dit, alors que je contemplais ces malheureux et que je m'apitoyais sur leur sort, qui m'eût dit qu'avant peu notre famille, si heureuse et si riche, pourrait fournir aux crayons d'un artiste un pendant à ce tableau de misère?

Nous nous installâmes à quelques pas de la lisière du bois, sous un de ces arbres que les Hindous regar-

dent comme sacrés; le *figuier multipliant* qui ressemble à un vaste édifice de verdure, et dont les branches ne descendent à terre que pour y prendre racine et former une multitude de nouveaux troncs autour du tronc principal. Ce figuier appartenait heureusement à l'espèce connue sous le nom de *ficus indica*, figuier indien, et ses fruits rouges et douceâtres, très-estimés des oiseaux, servirent à nous désaltérer un peu. Les *ficus bengalensis* et *laurifolia* (figuier du Bengale et figuier à feuilles de laurier) répandent aussi autour d'eux une ombre très-fraîche, mais on doit s'abstenir de toucher à leurs fruits; ils contiennent un poison âcre et violent.

William, toujours actif et de plus amoureux, tel qu'un fiancé doit l'être, s'empressa de nettoyer l'endroit choisi pour faire halte. Il mit le feu aux herbes jaunies par la sécheresse afin de chasser les insectes et les reptiles, balaya les cendres et parqueta le sol avec les larges feuilles du talipot et du latanier. Peter, pendant ce temps-là, explorait les premières zones du bois, découvrait une source, abattait quelques oiseaux et cueillait des bananes et des oranges.

Nous nous reposâmes donc assez tranquillement jus-

que vers trois heures de l'après-midi. Alors revinrent les anxiétés et les incertitudes. Étions-nous à l'entrée d'une forêt, et cette forêt était-elle d'une si grande étendue que la nuit nous surprendrait avant de l'avoir traversée? Valait-il mieux suivre le sentier entre le bois et la jungle? Nous quitterions alors les bords de la Jumma, sans savoir où ce sentier nous conduirait; mais il fallait à tout prix éviter de passer la nuit dans la forêt, car, ainsi que le dit le vieux Valmiki (Ramayanâ de Walmiki) dont j'ai si souvent entendu chanter les poésies par les travailleurs hindous de notre factorerie : *Dangereux est le séjour des forêts*, etc., etc...

Nous hésitâmes longtemps et ne suivîmes le sentier du dehors qu'après avoir calculé combien d'êtres malfaisants, de la *naja*[1] au python, de la chauve-souris au tigre, du maringouin à l'éléphant sauvage, du singe-nain au rhinocéros, nous attendaient la nuit dans les fourrés. Les précipices masqués par les lianes, les flaques d'eau stagnantes et empoisonnées, et les vapeurs pestilentielles condensées dans l'obscurité, n'étaient pas moins à craindre. Si nous ne rencon-

[1] Serpent gros comme un fil de soie.

trions pas avant le coucher du soleil quelques huttes de ryots, quelque village hindou ou musulman, ou quelque château isolé de rajah, nous bivouaquerions en plein air.

Les niveaux changeants de la jungle et les chatoiements des couches inférieures de l'air, échauffées à la fois par le soleil et par le calorique rayonnant du sol, nous trompaient sur la véritable étendue de la lisière de cette forêt. Nous avions marché pendant une heure à peine que déjà le paysage se modifiait, se transformait, et que nous passions insensiblement du désert aux campagnes cultivées. Du haut d'un tertre empanaché d'un bouquet de cocotiers, dont les ombres s'en allaient flotter jusqu'aux confins de l'horizon, à mesure que le soleil descendait à l'occident, nous découvrîmes une vaste étendue de pays couvert de plantations et parsemé de villages. Une ligne blanche traversait la contrée en diagonale et par delà cette ligne, bien loin devant nous, les dômes et les minarets d'une ville surgissaient dans le bleu du ciel.

— Cette ligne blanche est formée par le *Great-Trunck-road*, dit William, et cette ville ne peut être qu'Etawah; voilà qui est étonnant; je ne m'explique

notre position ici qu'en supposant que la Jumma qui coule à partir d'Agra, du nord-ouest au sud-est fait un très-grand détour au nord.

La supposition de William était juste ; j'ai vu plus tard sur une carte du Bengale que la Jumma, depuis Agra jusqu'à sa réunion avec le Chumbul, se détournait souvent vers le nord, et nous ne nous en étions pas aperçus en naviguant enfermés dans un roufle. La tentative des thugs avait eu lieu à l'extrémité supérieure de l'un de ces détours et assez près de la grande route, afin sans doute que les autres affidés de la bande pussent arriver promptement en scène et remplir leurs rôles.

— A la garde de Dieu ! s'écria Peter, dirigeons-nous vers l'habitation la plus rapprochée. Tous les Hindous ne sont pas des cipayes, et nous rencontrerons peut-être de braves et honnêtes gens ; il en existe encore dans le Bengale. Regardez ! tout paraît tranquille autour de nous et aussi loin que la vue peut s'étendre ; cette longue file de chameaux qui passent sur la grande route, chargés de ballots de marchandises ; ces majestueux éléphants qui voyagent pas à pas, le howdah, le fauteuil, la guérite ou le pavillon sur le

dos ; ces chariots qui roulent lentement, traînés chacun par deux paires de bœufs ; ces cavaliers qui se croisent en trottant ou en galopant ; ces palanquins escortés de porteurs d'ombrelles ; ces piétons fakirs ou brahmanes mendiants ; ces ryots labourant le sol ou récoltant les moissons ; ces femmes revenant des fontaines, la jarre sur l'épaule ou le brillant pot de cuivre à la main ; ces groupes d'enfants et de filles assis ou courant, couchés ou dansant à l'ombre des pandanus odorants, des thecs au feuillage sombre, ou parmi les haies fleuries des daphnés, des gardenias et des rhododendrons, tous ces êtres vivant de leur vie ordinaire, ne nous prouvent-ils pas que ce district jouit d'une paix profonde, et que la révolte ne s'est pas encore étendue au delà de la citadelle d'Agra ?

Pauvre Peter ! depuis bien longtemps, depuis notre captivité dans la maison du musulman de Delhi, je ne l'avais pas entendu prononcer une aussi longue phrase ; il voulait, comme là-bas, ranimer notre courage et nous faire croire à la fin prochaine de nos infortunes. Mais William, Ellen et moi, nous avions des yeux aussi clairvoyants que les siens ; nous distinguions des ombres sur le riant tableau qu'il esquissait si com-

plaisamment, et nous nous sentions toujours menacés de quelques calamités nouvelles, encore plus affreuses que les calamités passées.

A cent pas de nous, et au point d'intersection du sentier et d'un chemin conduisant à un village fortifié, il nous sembla voir plusieurs groupes d'êtres vivants s'agiter au milieu des cactus. Était-ce un troupeau de moutons, de chevaux ou de bêtes à cornes? Était-ce un campement de bohémiens ou de voyageurs hindous? Cette rencontre serait-elle heureuse, ou bien allions-nous retomber entre les mains des fanatiques? Amis ou ennemis, ils nous avaient sans doute aperçus déjà, et nous ne pouvions plus reculer. Nous nous avançâmes donc, remplis d'inquiétude et très-surpris d'entendre partir du milieu de ces groupes un bruit étrange, inappréciable et ne se rapportant à rien de connu, ni à des cris d'animaux ni à des voix humaines.

Une odeur infecte, une puanteur asphyxiante nous révéla bientôt la cause de tout ce bruit. Horreur! je revoyais dans le désert ce que j'avais déjà vu dans les rues de Delhi; un combat avait eu lieu ici la veille ou l'avant-veille, et les cadavres d'une vingtaine de soldats anglais pourrissaient au soleil et servaient de

pâture aux oiseaux de proie et aux animaux carnassiers; les corps des cipayes tués dans cette escarmouche avaient été enlevés et jetés dans la Jumma.

Nous ne pouvions continuer notre route sans passer par-dessus ce charnier, car les fourrés de cactus étaient impénétrables à droite à gauche. Peter et William tirèrent plusieurs coups de fusil sur les vautours, sur les chiens sauvages et sur les milliers de corbeaux qui se gorgeaient du sang et de la chair de nos infortunés compatriotes. Les vautours-philosophes, les *Butcher's Birds,* ne s'en inquiétèrent pas; les chiens s'éloignèrent un peu en hésitant; plus impressionnables, les corbeaux quittèrent le festin et s'envolèrent, mais pour se réunir aussitôt en masse, se condenser en une nuée épaisse et noire, et planer en croassant au-dessus de nos têtes.

Nous hésitions à nous engager au milieu de ces cadavres sur chacun desquels s'acharnaient deux ou trois vautours presque aussi grands que de petits hommes, et cependant il fallait nous éloigner au plus vite d'un tel foyer d'infection; l'air ambiant n'était pas respirable. Mon mari et le lieutenant se résolurent donc à attaquer directement les vautours; je me plaçai

derrière eux, portant Will sur mon dos et donnant une main à Ellen, et nous avançâmes à mesure qu'ils assommaient à coups de crosse de fusil, et de droite et de gauche ces affreux animaux qui avaient déjà le ventre trop lourdement chargé pour pouvoir s'envoler sans tâtonnements.

Les émanations de cette voirie nous poursuivirent au loin. Je me souviens qu'un de ces *philosophes*, distrait de ses occupations par un coup de crosse de fusil, essaya d'ouvrir les ailes et de s'enfuir; mais son long col se trouva engagé sous le ceinturon d'un soldat, dont il dévorait les entrailles, et il demeura prisonnier sur place; William, qui s'en apercut, le décapita d'un coup de sabre...

---

## X

L'optimisme de mon mari recevait un démenti formel; la révolte triomphait encore dans ce district, et nous n'échappions aux fanatiques de Delhi que pour

tomber aux mains de ceux d'Allahabad ou du royaume d'Aoude.

Un village fortifié, comme il y en a tant dans le Bengale, c'est-à-dire une agglomération de huttes qu'entouraient une muraille de terre et de fascines, et un large fossé rempli d'eau croupissante, se voyait sur notre droite. Le chemin dans lequel se perdait le sentier que nous venions de quitter nous y conduisait forcément, et nous ne pouvions l'éviter qu'en remontant vers le nord. Le sol, très-bien cultivé, annonçait la présence d'une population nombreuse et active; partout des rizières et des champs de maïs et de millet, des plantations de cannes à sucre, et cependant les alentours du village et le village lui-même paraissaient déserts.

Un bouquet de palmiers se balançait au-dessus des huttes.

— J'aperçois quelque chose au sommet d'un de ces arbres, dit Peter; cela ressemble à un drapeau qui s'est enroulé autour d'un spathe et ne peut plus flotter.

J'allais répliquer que ce drapeau était anglais, tant j'en avais envie, quand un être vivant, un homme, ou plutôt un singe, car il était aussi agile qu'un singe

peut l'être, se laissa glisser de haut en bas, le long du tronc de palmier et disparut...

— Mauvais augure! murmura William; les habitants se tiennent sur le qui-vive, puisqu'ils placent des sentinelles dans les arbres...

— Nous sommes signalés, reprit mon mari; je vois des hommes courir sur le rempart.

— Je vois mieux que cela, m'écriai-je, je vois des habits rouges; tenez, les voilà qui sortent du village et qui s'avancent de notre côté... Dieu soit béni! ce sont des cavaliers anglais!

— Les cipayes ont aussi des habits rouges, riposta Peter.

Depuis deux ou trois jours, le caractère de mon mari s'aigrissait; il nous contredisait sans cesse, moi spécialement, comme s'il me gardait rancune de ce que je n'avais pas consenti à passer dans la province de Sindhia.

Je me demande aujourd'hui si mon pauvre Peter avait conscience de son injustice à mon égard. Je ne le crois pas, je ne le croirai jamais. Il était mécontent de lui-même, et ce mécontentement réagissait sur ses paroles et sur ses actions. Il se reprochait de ne pou-

voir soustraire sa femme et ses enfants aux dangers de chaque jour, et il avait honte de son impuissance; il se laissait aller au désespoir; il souffrait pour nous bien plus que pour lui. Souvent il demeurait plongé pendant des heures entières dans un morne silence, sans répondre à mes questions, ou n'y répondant que par monosyllabes et brusquement. Bref, ce n'était plus l'ami de vingt ans, ce n'était plus l'époux dévoué et courageux de Delhi! Peut-être, si nous avions vécu ensemble pendant quelques jours encore, serais-je devenue plus injuste et plus acariâtre que lui; on prétend que la misère affaiblit le cœur comme la maladie affaiblit le corps.

— Mais oui! ce sont des cavaliers anglais, reprit William : ma mère avait raison.

Et, développant l'étoffe de son turban, il l'arbora comme un pavillon au bout de la baguette de son fusil, et s'écria de toute la force de ses poumons :

— Hourra! hourra! vive l'Angleterre! hourra!...

Les cavaliers, au nombre de huit ou dix, s'avancèrent au galop, s'arrêtèrent à vingt pas de nous et apprêtèrent leurs mousquetons. Il nous prenaient

pour des Hindous ou pour des musulmans *garriès* (fanatiques).

Alors un de ces cavaliers, un vieil officier, se détachant du groupe, se rapprocha de nous et dit en bengali :

— Qui êtes-vous? Que voulez-vous? D'où venez-vous?

— Eh! depuis quand le capitaine Martins ne reconnaît-il plus son élève, son ami, son fils, répondit William en rejetant de dessus ses épaules son manteau de cotonnade et en bondissant vers le vieux capitaine qui sautait à bas de son cheval, et, les bras ouverts, s'élançait lui aussi au-devant du lieutenant.

Je passe sur la scène d'attendrissement qui eut lieu entre ces deux hommes; cela ne se raconte pas, on le devine, on le sent. Le capitaine Martins, un des plus vieux et des plus braves serviteurs de la Compagnie des Indes, était le père adoptif de William Hoods, orphelin dès sa naissance. Nous le connaissions de réputation, et il devait honorer de sa présence les noces de notre fille; mais le gouverneur général avait, dès les premiers symptômes de révolte, supprimé tous les congés dans l'armée du Bengale. Ce digne homme at-

tendait impatiemment l'heure de sa retraite pour venir se reposer et vivre en paix dans la nouvelle famille de son pupille.

Les présentations eurent lieu, et nous nous dirigeâmes aussitôt vers le village.

Le capitaine Martins, échappé aux massacres de Farrukabad, avait rallié sous son commandement quelques officiers et sous-officiers anglais des régiments indigènes, et entrepris, à la tête de cette faible troupe (quinze cavaliers et dix fantassins), de gagner Allahabad ou Benarès; mais l'humanité lui imposa d'autres devoirs. Des veuves, des mères avec leurs enfants, des femmes européennes dont le nombre s'augmentait à chaque étape en traversant le royaume d'Aoude, s'étaient placées sous sa protection, et il venait de se retrancher dans cette bourgade, afin de leur donner quelques jours de repos. Sa petite armée, réduite à dix-huit hommes, veillait et combattait sans cesse pour repousser les attaques d'un corps nombreux de cipayes campés non loin de là, sur le bord d'un cours d'eau et près d'une grande route. Il ne possédait plus que très-peu de vivres et souffrait beaucoup du manque d'eau. Les cadavres que nous avions

vus tout à l'heure sur notre chemin étaient ceux d'un peloton de soldats tombés la veille dans une embuscade en allant remplir des outres à la fontaine de la forêt. Le capitaine regrettait beaucoup de ne pouvoir leur rendre les derniers devoirs; les vivants étaient trop peu nombreux pour essayer d'enterrer les morts.

Plus on souffre, plus on est prompt à espérer la fin de ses souffrances; cette rencontre de gens aussi malheureux que nous réveillait donc nos espérances et ranimait notre courage. Peter se montrait affectueux. Ellen contemplait en rougissant le père de son fiancé. William ne doutait plus de rien; la révolte, selon lui, allait être promptement anéantie, et il serait marié avant quinze jours; Will lui-même rayonnait de joie depuis qu'un cavalier le tenait assis sur le devant de sa selle. Moi seule j'envisageais notre position de sang-froid, et je comprenais que nous ne faisions qu'augmenter le nombre des infortunés réfugiés dans ce village. Je remarquai qu'une nouvelle sentinelle était déjà remontée à la cime d'un de ces palmiers. Je remarquai aussi que, dès notre entrée dans le village, on enleva les madriers qui nous avaient servi de pont pour traverser le fossé. Le capitaine Mar-

tins redoutait donc une attaque? D'affreux pressentiments m'assaillirent alors.

Je frissonnai à l'idée que cette misérable forteresse de boue pouvait être prise d'assaut par les cipayes, mais j'étouffai mes craintes en calculant que le *Great-Trunck-road* passait à moins de deux milles de nous, et que nous avions la chance de recevoir par là des secours d'Allahabad. Ce factionnaire aérien ne surveillait pas uniquement les mouvements des cipayes; nos braves s'en inquiétaient peu, puisqu'ils se tenaient continuellement sur leurs gardes; mais leurs dernières espérances reposaient sur cette vigie, car ils devaient tous périr si elle ne signalait pas bientôt l'arrivée d'un régiment anglais.

Les ryots, les Hindous du village avaient quitté leurs huttes et stationnaient près du camp des cipayes avec leurs provisions et leurs bestiaux.

La nuit venue, on nous installa dans une cabane voisine de celle du commandant. Neuf hommes montaient la garde pendant que les neuf autres dormaient, et Peter et William, qui avaient réclamé l'honneur de servir comme soldats, ne devaient commencer leur faction qu'à minuit. Il était convenu qu'en cas d'a-

lerte les femmes, logées en divers endroits, se rallieraient en toute hâte devant le poste du commandant.

A minuit, on vint réveiller mon mari et le lieutenant. Je voulus absolument connaître le point où ils montaient la garde et je les y suivis malgré leurs récriminations; je revins ensuite auprès de mes enfants; il me sembla que j'étais plus tranquille et moins inquiète, et je m'endormis aussitôt sur mon cadre de rotin.

Il faut croire que mon sommeil était bien lourd et bien profond, car je fus réveillée par Ellen et par Will plutôt que par les coups de feu qui retentissaient de toutes parts. Les cipayes attaquaient le village; une vive fusillade s'engageait sur le pourtour du fossé, et les cris des enfants et des femmes se mêlaient aux clameurs des assaillants. J'entraînai mes enfants vers la cabane du commandant; la nuit n'était plus obscure, car les flammes dévoraient déjà un grand nombre de huttes; les révoltés lançaient des fusées, et ces fusées, tombant sur des toitures en feuilles de latanier, allumaient partout un nouvel incendie. Pour comble de malheur, un vent violent soufflait depuis le lever

de la lune, et en quelques minutes la bourgade entière présenta l'aspect d'une vaste fournaise.

Nous étions là cinquante femmes au moins amoncelées devant le poste du commandant, et une vingtaine d'entre nous tenaient de jeunes enfants pressés contre leur sein, quand nos héroïques soldats, après avoir résisté pendant plus d'une heure sur différents points de l'enceinte, se replièrent un à un vers nous et se préparèrent à nous défendre encore.

Mais Peter et William, où étaient-ils? Je les cherchais dans la fumée de la poudre et de l'incendie, et je ne les voyais nulle part... Une balle les avait-elle frappés au début de l'attaque? J'allais m'élancer à leur recherche quand ils parurent battant en retraite, les derniers de tous, et sur leurs traces parurent aussitôt les cipayes arrivant au pas de course et la baïonnette en avant.

Il n'y avait plus que dix hommes devant nous, nous faisant un rempart de leur corps et ne se battant qu'à l'arme blanche, à la baïonnette et au sabre, depuis que l'espace et le temps leur manquaient pour charger les fusils et les revolvers. Le commandant tomba, deux autres officiers tombèrent après lui ; et les sept

hommes restés debout ne protégèrent plus qu'imparfaitement l'espace occupé par cinquante femmes entassées les unes sur les autres. Déjà les cipayes, se ruant sur nous, mutilaient à coups de sabre les premiers rangs des femmes et enlevaient du bout de leurs baïonnettes de jeunes enfants qu'ils rejetaient dans la fournaise d'une cabane voisine....

Le commandant, qu'on croyait mort, se releva tout sanglant sur ses genoux, et dit à William qui voulait le soutenir :

— Sauve-toi ! sauve ta femme !

Il ne put dire que ces mots, je les entendis, et le sabre d'un Hindou s'enfonça dans sa gorge.

— A moi, Peter ! s'écria William, saisissant Ellen par la taille et l'emportant derrière la cabane; à moi, Peter !

Peter, de même que Willam n'avait pas encore reçu la moindre blessure, et il voulut m'emporter entre ses bras, mais j'étais aussi forte que lui : je refusai; je collai Will le long de ma poitrine, je m'envolai sur les pas de William et Peter me suivit...

Le hasard... pardon ! je blasphème !... la Providence, qui toujours semblait ne nous offrir une chance

de salut que pour nous frapper plus cruellement ensuite, la Providence nous conduisit juste à l'endroit où les Hindous avaient comblé le fossé pour monter à l'assaut. Nous sortîmes donc du village, et nous nous élançâmes en courant à travers champs. Mais les démons qui nous avaient vus fuir nous poursuivaient; j'entendais leurs cris, je sentais le sol remuer sous leurs pas ; ils arrivaient, ils allaient nous atteindre...

— Courage ! s'écriait William, en avant !

— Courage ! répétait Peter en me poussant par derrière.

— Din ! din ! din ! hurlait la meute des cipayes.

C'en était fait, nous étions perdus ! nous ne pouvions plus éviter la mort ! la mort courait plus vite que nous.

Oh ! mon Dieu ! pourquoi n'ai-je pas été frappée mortellement d'une balle comme Peter et William le furent alors? Puisque mes enfants devaient bientôt succomber à leur tour, pourquoi as-tu préservé ma vie en permettant que ces tigres renonçassent tout à coup à poursuivre leur proie? Pourquoi m'as-tu retenue au monde, veuve et mère sans enfants ? Suis-je donc destinée à accomplir quelques-unes de tes volontés dans

l'avenir, puisque tu me laisses survivre à ceux que j'aimais et qui m'aimaient !

Il y avait devant nous une plantation de cannes à sucre assez haute déjà ; elle chatoyait sous les rayons de la lune ; encore quelques pas, et nous pourrions nous enfoncer dans ses profondeurs, et peut-être échapperions-nous à la mort.

Tout à coup une sonnerie de trompettes éclate dans le village, et William s'écrie :

— Courage ! les cipayes sonnent la retraite, nous sommes sauvés !

J'écoute ; il me semble, en effet, qu'on ne nous poursuit plus ; mon mari écoute, lui aussi, et pense comme moi ; les démons retournent sur leurs pas. Ah ! il était temps que cette course au clocher ou plutôt cette course à la mort cessât !

Mais ces démons, qui renonçaient à nous atteindre, non pas par soumission à leurs chefs, ni pour obéir aux signaux de retraite, mais parce que les trompettes sonnaient en même temps l'hallali sur les héroïques soldats anglais et annonçaient la *curée* des femmes vivantes, curée à laquelle ils voulaient prendre part ; ces démons, avant de rebrousser chemin, déchargè-

rent au hasard leurs fusils de notre côté. Aussitôt deux cris d'angoisse s'élevèrent simultanément, l'un devant moi, l'autre derrière moi, et je vis tomber William au moment où il posait le pied sur le bord de la plantation : Peter tomba aussi, et avant de tomber il s'appuya de sa main sur mon épaule. J'abandonnai Will, et me précipitai sur le corps de mon mari en poussant des cris de désespoir.

— Tais-toi, me dit-il tout bas, mais d'une voix ferme et à peine haletante, tais-toi, ils nous entendraient et ils reviendraient!

Il ne disait pas cela pour lui, car il se sentait blessé à mort; il le disait pour moi et pour ses enfants! L'histoire a conservé les noms de plusieurs héros qui ont fait preuve de sang-froid et de stoïcisme en des circonstances moins terribles peut-être..... Celui du pauvre *indigotier* restera inconnu.

— Où es-tu blessé? demandai-je, pouvant à peine parler à travers mes larmes.

— Là, dans la poitrine, répondit-il en portant la main sur son cœur; la balle est entrée par le dos...

Il essaya ensuite de se relever; mais ses forces l'abandonnèrent, et les soubresauts involontaires de

tout son corps me prouvèrent combien il souffrait. Il s'empara alors de mon bras droit et l'étreignit convulsivement. Chaque doigt avait sa pression particulière, et par chacune de ces pressions se traduisait un cri de souffrance silencieuse et concentrée.

— Ellen ! Will ! William ! où êtes-vous? demanda-t-il en respirant avec effort.

— Là, devant nous, répondis-je.

— Père, me voilà, répondit aussi Will, qui pleurait sans comprendre l'étendue de notre malheur. Peter allongea le bras vers l'enfant et l'attira à lui pour l'embrasser.

Pendant qu'il l'embrassait, je m'avançai vers l'endroit où j'avais vu tomber William; j'espérais encore qu'il n'aurait pas été blessé et qu'il se tenait caché avec Ellen dans la plantation; mais il n'avait même pas eu la force d'y entrer.

Oh ! mon Dieu, je ne devrais jamais parler de cette affreuse nuit; je ne devrais même jamais y penser, car j'ai honte de ne pas mourir de douleur quand j'y pense et quand j'en parle !

A dix pas de mon mari, mon gendre, mon second fils, gisait inanimé, couché sur le dos, les jambes

allongées et raidies, et la tête posée sur les genoux d'Ellen comme sur un oreiller; Ellen, penchée vers lui, le contemplait avidement aux dernières clartés de la lune, et étanchait avec son mouchoir le sang qui suintait entre ses lèvres. L'infortuné! une balle perdue, tirée au hasard, dans la nuit, l'avait frappé, lui aussi, par derrière! Un médecin m'a expliqué plus tard l'instantanéité de sa mort en supposant que cette balle avait atteint la moelle épinière. N'importe la cause scientifique de la mort! il était tombé foudroyé sans pouvoir dire un dernier mot d'adieu à sa fiancée, et sa fiancée attendait encore ce dernier mot d'adieu!

— Ellen! dis-je, ma chère fille Ellen, parle-moi!

Ellen ne répondit pas, et je crus qu'elle était folle comme à Delhi.

Je revins désespérée auprès de mon mari; il respirait encore.

— Où sont-ils? demanda-t-il de nouveau. Pourquoi ne viennent-ils pas me dire adieu?

— Ils ont pris les devants, et sont déjà loin.

— J'aurais pourtant voulu les voir, les embrasser encore une fois et les bénir...

— Ils vont revenir.

— Trop tard ! trop tard ! Je meurs...

— Non, tu ne mourras pas.

— Je meurs... je sens le froid qui entre dans ma poitrine..... je ne puis plus respirer..... je meurs..... Adieu... femme... adieu... vous...

Il chercha à tâtons ma main et celle de Will, les réunit dans une commune étreinte, et rendit le dernier soupir en murmurant d'une voix qui faiblissait de plus en plus ces derniers mots que j'entends encore : — Adieu... adieu... veille sur eux... Adieu !....

Pleurais-je, sanglotais-je, poussais-je des cris, me tordais-je de désespoir pendant cette cruelle agonie et après la mort du seul homme que j'avais aimé au monde, de mon époux, du père de mes enfants ?

Je ne me le rappelle plus !

---

## XI

Les premiers rayons du soleil illuminaient le ciel quand je jetai les yeux sur ma fille. Elle n'avait pas changé de place ; assise par terre, elle tenait toujours

sur ses genoux la tête de son fiancé et ne cessait de le contempler, comme si elle eût attendu qu'il se réveillât d'un long sommeil. Je l'imitai, je soulevai la tête de mon mari, je la posai sur mes genoux et j'attendis...

Qu'attendais-je? Que devais-je attendre? Hélas! rien que la mort pour mes enfants et pour moi, car les cipayes et les ryots se répandraient bientôt dans la campagne et nous découvriraient.

Grâce à sa petite taille, Will pouvait marcher sans être vu le long de la plantation. A chaque instant, il me quittait pour aller caresser Ellen et quittait Ellen pour revenir à moi, et il nous faisait échanger des messages de consolation qu'il improvisait avec une naïve et poignante sensibilité. J'avais cru d'abord qu'il comprenait toute l'étendue de notre malheur; je me trompais : aussi me trouvai-je fort embarrassée quand il me demanda si son père et William dormiraient longtemps encore.

— Toujours! répondis-je, et les larmes m'empêchèrent de lui expliquer ce que c'était que la mort.

Alors il se tint devant moi, immobile, étonné et les mains croisées comme pour faire sa prière.

— Prie le bon Dieu, lui dis-je, prie-le pour qu'il vienne à notre secours.

Il s'agenouilla et récita sa prière de tous les jours, et sa voix douce me rendit un peu de calme.

— Retourne près de ta sœur, lui dis-je, et tu m'avertiras si elle pleure.

Il obéit, et revint aussitôt en disant à voix basse :

— Elle pleure.

— Dieu soit béni! pensai-je, la folie n'est plus à craindre.

En ce moment, de grandes clameurs retentirent dans le camp des cipayes, et les trompettes sonnèrent. Je regardai du côté du village : les ruines fumaient encore, et des bandes d'Hindous allaient et venaient aux alentours; ils attendaient sans doute la fin de l'incendie pour dépouiller les victimes du massacre de la nuit.

Will, fatigué de parcourir sans cesse l'étroit espace qui me séparait d'Ellen, se coucha près de moi en disant : Mère, j'ai faim! mère, j'ai soif!

Cette croix me manquait. Les cris de mon enfant me déchirèrent le cœur. J'eus le vertige; je fermai les yeux devant cet abîme de misères, et je ressentis une

douleur inconnue à moi, qui en connaissais tant d'autres! Où trouverai-je une goutte d'eau ? où cueillerai-je un fruit ? dans la forêt voisine ? mais elle était trop éloignée de nous, et je ne pouvais me résoudre à abandonner le corps de mon mari. Irais-je mendier auprès des Hindous qui rôdaient dans les environs ? Je l'oserais, dussé-je être massacrée par eux; mais ma mort ne donnerait pas un morceau de pain à mes enfants. Ah! s'il faisait nuit, je me glisserais au milieu des ruines du village, et je glanerais...

— Mère, j'ai soif! mère, j'ai faim! disait toujours le pauvre Will.

Je ne pus y tenir plus longtemps; j'oubliai celui qui était mort pour sauver celui qui vivait encore, et, au risque d'être découverte, je résolus d'atteindre en rampant le sentier que nous avions parcouru hier. Une fois dans ce sentier, je m'élancerais à toutes jambes vers la forêt, et je reviendrais avec une provision de fruits. Il fallait être folle pour oser entreprendre une telle course. N'importe, je laissai retomber doucement sur le sol la tête de Peter, je le couvris de son manteau, je recommandai à Will de demeurer tranquille auprès de son père, et de ne faire aucun

bruit de peur de l'éveiller, et je m'approchai d'Ellen en marchant sur les genoux et sur les mains.

— Veille bien sur ton frère, lui dis-je, pendant que je vais à la forêt.

Elle me regarda fixement, comme si elle me croyait folle; sa figure était inondée de larmes et sa poitrine se soulevait avec violence.

— Je ne serai pas longtemps absente, ajoutai-je.

Elle ne comprenait pas pourquoi je voulais aller dans la forêt, et tour à tour elle abaissait ses regards sur William et les reportait vers le corps de son père, comme pour me faire comprendre que je ne devais pas partir. J'allais lui expliquer le motif de mon absence, quand Will revint près de moi criant toujours : j'ai faim, j'ai soif !

— Ah ! fit-elle, avec un signe d'intelligence; puis se détournant, elle allongea le bras vers le premier rang des cannes à sucres, en arracha une, la brisa et l'offrit à son frère. Will mordit avidement la tige sucrée et parut soulagé; moi je retournai près de mon mari, honteuse de n'avoir pas pensé plus tôt à cette ressource, et je me mis à ronger aussi, en pleurant, un morceau de canne. Will, pensais-je, se contente de

cela maintenant; mais ce soir, tantôt, avant une heure peut-être, il recommencera à crier la faim.

Jamais mère n'a souffert ce que je souffris en ce jour; jamais veuve n'a été plus cruellement frappée, plus complétement délaissée; situation terrible! Que faire? Que devenir? A qui demander aide et secours? Aux ryots? aux cipayes? Mais ils se rueraient sur nous et nous traiteraient comme ils ont traité les femmes et les enfants de cette nuit! Devions-nous rester ici? Mais nous serions découverts avant la fin de la journée! Et, même en supposant que l'on ne nous découvrirait pas, est-ce que, dès ce soir, il ne faudrait pas nous séparer de nos chers morts? Je tressaillais d'horreur en pressentant la nécessité de cette séparation; les corps se décomposent si vite sous les latitudes tropicales!... Il faudra donc les abandonner comme les soldats du capitaine Martins le furent, à ciel ouvert et sans sépulture? et ces corbeaux, ces vautours, ces chiens et ces chacals dont nous avons troublé hier le festin, viendront se disputer leur sang, leur chair, leurs entrailles!... Non! dussé-je user mes doigts jusqu'à la paume de ma main et ma main entière jusqu'au poignet, je creu-

serai une fosse pour mon mari. Je me mis aussitôt à l'œuvre; le sol était sablonneux et léger; mais, après une heure de travail opiniâtre, je remarquai que de cette fosse, les proportions en longueur et en largeur étaient seulement indiquées et qu'elle n'avait encore que quelques lignes de profondeur : je ne pouvais continuer; mes doigts saignaient.

En ce moment, des corbeaux passèrent au-dessus de moi et me jetèrent leurs croassements sinistres; mon énergie se réveilla et je repris mon travail, mais je l'interrompis de nouveau; les grains de sable pénétraient sous mes ongles et s'incrustaient dans la chair au bout de mes doigts et au revers de mes mains dont l'épiderme était usé! Alors je me couchai désespérée le long de cette fosse et je blasphémai Dieu!... Les corbeaux, comme pour insulter à mon malheur, revinrent planer et croasser au-dessus de moi, et les plaintes de Will recommencèrent.

— Viennent donc les cipayes, et que mon martyre s'achève! m'écriai-je éperdue.

— Maman, j'ai faim! répétait Will en carressant mon visage de ses petites mains; lève-toi, j'ai grand'faim.

L'accent de cette voix chérie me rendit encore de nouvelles forces, et je sentis qu'il y avait deux femmes en moi, la veuve et la mère. Si des obstacles insurmontables empêchaient la veuve d'accomplir ses devoirs, la mère devait au moins tout essayer, tout oser, pour remplir les siens ; je me relevai donc fermement décidée à partir pour la forêt.

Ellen, toujours absorbée par sa douleur, n'avait pas remarqué mes efforts pour creuser une fosse ; elle rêvait cependant à une pareille tentative, car elle se souvenait aussi bien que moi des cadavres rencontrés la veille ; aussi quand je revins lui proposer d'aller dans la forêt, où nous trouverions de l'eau et des fruits, et où nous pourrions nous cacher, répondit-elle lentement.

— Je ne partirai pas d'ici avant de l'avoir enterré.

Cette réponse contenait un reproche à mon adresse ; pour toute justification, je lui montrai mes mains ensanglantées ; elle poussa un cri de surprise, et je découvris à travers ses larmes le rayonnement d'un sourire d'admiration et de remercîment.

— Nous les déposerons dans la même fosse, ajouta-t-elle, croyant que j'avais déjà accompli ma tâche.

— Je n'ai fait qu'entamer le sol, répliquai-je, et je ne puis continuer.

Elle garda le silence et parut réfléchir. Pendant ce temps-là, les corbeaux arrivèrent nombreux et bruyants; ils ne passaient plus rapidement dans l'atmosphère; ils planaient, ils se condensaient en nuée, et la nuée s'abaissait peu à peu vers nous, et Will répétait toujours : J'ai faim!... Mais Ellen ne l'entendait pas : elle avait cessé d'être sœur ; elle était veuve.

— Ah! fit-elle, obéissant à une inspiration soudaine, la fosse sera bientôt prête!

Et, prenant à deux mains la tête de William, elle l'enleva de dessus ses genoux, la déposa doucement sur le sol, entr'ouvrit le pagne du défunt, tira hors du fourreau un sabre court, une espèce de *kultrie* indien, dont la large lame était encore enduite de sang de la pointe à la poignée, et se redressa fière et forte, ce kultrie à la main, comme si elle voulait provoquer les meurtriers de son fiancé.

— Courbe-toi, m'écriai-je, ou nous sommes perdues.

L'imprudente! elle dépassait de toute la tête les panicules des cannes à sucre.

Elle se courba, et nous atteignîmes en rampant l'endroit où j'avais commencé à creuser la terre.

Le sol, ainsi que je l'ai dit, était sablonneux et friable; le kultrie l'entama donc aussi facilement qu'une bêche entame le terroir d'un jardin. Mes deux mains, gantées avec un morceau d'étoffe enlevé au bas de ma tunique, remplirent l'office d'une pelle et rejetèrent le sable hors du trou. Will lui-même se fit un jéu de m'aider, et je lui promis un fruit ou gâteau dès que le trou serait assez profond pour qu'il pût s'y tenir debout sans que sa tête en dépassât les bords.

Pendant que ma fille et moi nous travaillions ainsi avec une énergie fiévreuse, un bruit étrange se fit derrière nous : on aurait dit que William venait de se relever et de retomber... Saisies à la fois d'espérance et de terreur, nous nous retournâmes; William demeurait toujours immobile à la même place, sa tête reposait là où l'avait déposée Ellen, rien n'était changé dans la position de ses membres, rien... mais nous aperçûmes un *butcher'bird*, un *philosophe*, un de ces grands oiseaux insatiables qui fuyait à travers champs après avoir heurté du bout de son aile le cadavre de William.

— Courage ! ma mère ! s'écria Ellen en recommençant à creuser la terre.

Enfin, après trois longues heures d'un travail opiniâtre sous les rayons d'un soleil ardent, moins ardent cependant que la fièvre qui nous donnait une vigueur inouïe, la fosse nous parut assez profonde, et nous nous reposâmes assises sur le bord et les jambes pendantes au dedans. Ma fille avait cessé de pleurer ; ses larmes comme les miennes étaient taries ; l'enfant ne demandait plus si les dormeurs se réveilleraient bientôt ; il commençait à comprendre ce que c'était que la mort. En ce moment, nous ne pensions plus aux dangers qui nous menaçaient ; les ryots et les cipayes, dont les clameurs arrivaient jusqu'à nous, ne nous épouvantaient guère ; nous nous abîmions dans un mutuel recueillement ; avant de nous séparer pour jamais de ceux que nous avions tant aimés, et avant de déposer leurs corps dans la fosse, nous y jetions nos souvenirs de bonheur passé et nos espérances de bonheur à venir.

Maintenant, laquelle de nous deux se lèverait la première, et indiquerait le premier corps à enterrer ? Nous aurions voulu pouvoir les ensevelir en même

temps, mais nous étions trop faibles, et, au lieu de prendre chacune notre bien-aimé entre nos bras, il fallait associer les forces qui nous restaient encore et répéter deux fois cette affreuse cérémonie.

Par lequel commencerions-nous? l'amour maternel m'inspira; je voulus laisser à ma fille la triste jouissance de contempler pendant quelques minutes encore les traits de son fiancé, et j'entrepris de traîner toute seule le corps de mon mari au bord de la fosse; je me courbai vers sa tête, je le soulevai par les épaules; Will, saisissant le pagne à pleines mains, s'imagina pouvoir m'aider, et je marchai... Arrivée près du trou, je m'arrêtai : une double idée, si je puis m'exprimer ainsi, me dominait.

— Me séparerais-je du corps de Peter sans en emporter un souvenir? Ensevelirais-je mon mari avec la somme en or qu'il portait sur lui?

Je ne demeurai pas longtemps indécise; je déboucla sa ceinture qui était remplie de souverains, et la rebouclai par dessous ma robe; cette petite fortune, débris d'une bien plus grande, était désormais l'unique patrimoine de mes enfants, et j'en devenais comptable. Mais la relique, le souvenir, l'objet, le quelque

chose enfin, provenant de lui, ayant tenu à lui, faisant partie de lui, comment me le procurerais-je?

Je contemplai une dernière fois cette tête immobile, cette face pâle qui ne me souriait plus, ces cheveux noirs dont les mèches mouillées de sueur s'étaient séchées et raidies au froid de la mort, je les contemplai avec désespoir et je plaçai un long baiser d'adieu sur chacune des tempes de Peter; mes lèvres alors rencontrèrent au dernier baiser une mèche de cheveux; je la saisis entre mes dents et je la rongeai dans ses racines, et je me redressai plus forte et plus courageuse! Sainte relique! elle ne m'a pas quittée depuis, elle ne me quittera jamais, et je la porte sur mon cœur comme vous portez dans votre religion le sachet béni du scapulaire. Je passai ensuite au petit doigt de sa main gauche la bague qu'il m'avait donnée le jour de notre mariage; en lui restituant cet anneau, je croyais faire serment de rester veuve toute ma vie.

Alors j'appelai Ellen à mon aide; elle vint : nous plaçâmes le corps assis au bord de la fosse; nous lui imprimâmes un dernier mouvement; il glissa en avant, ses pieds touchèrent le fond, et il s'affaissa peu à peu à mesure que nous le laissâmes descendre, en

le soutenant par les épaules, puis par les bras, puis par les mains, que nous baisâmes avant de les abandonner tout à fait.

Je ressentis une affreuse commotion dans tout mon être quand j'entendis le corps tomber sourdement au fond du trou, et j'eus à peine assez de présence d'esprit pour retenir Will, qui, n'ayant pas encore abandonné le pagne, faillit être entraîné dans la fosse.

Je recouvrai bientôt mon sang-froid et mes forces, afin de terminer au plus vite le second enterrement; déjà les pieds de William se plaçaient auprès de ceux de Peter, et le corps entier allait suivre, quand Ellen me montra le gros anneau d'or massif que William portait à l'un de ses doigts, et sembla me demander du regard s'il était convenable qu'elle s'en emparât. Je répondis affirmativement; de même que j'avais engagé mon avenir en rendant à Peter la bague qu'il m'avait donnée, ne pouvait-elle pas, elle aussi, engager le sien, et se déclarer la veuve de William en s'emparant de cet anneau?

William rejoignit donc Peter, et après avoir récité la prière des morts et murmuré quelques paroles d'adieux, nous déposâmes leurs armes à côté d'eux, ex-

cepté le kultrie, qu'Ellen voulut conserver, et nous commençâmes à faire pleuvoir le sable sur le lambeau d'étoffe qui leur servait de suaire. Horrible travail! horrible surtout par sa lenteur! J'aurais pu cependant le terminer promptement en rejetant le sable avec mes pieds et en me servant du kultrie comme d'un râteau; mais, folle que j'étais, je craignais de leur faire mal, à mes chers morts, et je préférais que chaque poignée de sable tombant lentement sur eux me causât des douleurs inouïes, infinies!

Ellen tenait ses regards fixés sur les reliefs du suaire indiquant la place occupée par la figure de William, et les reliefs devenaient de plus en plus accusés à mesure que l'étoffe se tendait sous le poids du sable, qui s'accumulait graduellement sur les jambes, sur le ventre, sur la poitrine... Will, qui jusqu'alors n'avait éprouvé que des étonnements, commençait à s'alarmer, et nous demandait pourquoi nous renfermions dans la terre son père et son oncle; il fallut lui dire qu'ils étaient morts, et lui expliquer ce que c'était que la mort. Il comprit, le pauvre enfant, et ses larmes provoquèrent les nôtres.

Pendant que nous pleurions tous les trois en com-

blant la fosse, un coup de canon retentit, et les clameurs cessèrent dans le camp des cipayes; un instant après, des trompettes sonnèrent une marche en s'éloignant dans la direction de la grande route. Dieu soit béni, pensai-je, nous allons être délivrés d'un dangereux voisinage; mais d'autres trompettes sonnèrent aussitôt une nouvelle marche, et un grand bruit de pas d'hommes et de chevaux s'avança rapidement de notre côté. L'armée des Hindous s'était divisée en deux parties, et l'une d'elles manœuvrait pour gagner les bords de la Jumma; or, pour atteindre ce but, il fallait qu'elle suivît le sentier que nous avions suivi hier, et ce sentier, côtoyant la plantation de cannes à sucre, passait tout près de nous. — Nous allions être découverts; un miracle seul pouvait nous sauver; j'eus l'idée de nous cacher dans la plantation; mais Ellen, plus prompte que moi, ou craignant peut-être que l'agitation insolite des panicules des cannes à sucre ne trahît notre présence, saisit son frère entre ses bras, sauta dans la fosse encore à moitié vide et s'y coucha tout de son long. Je me blottis près d'elle, et les piétons, les cavaliers, les chariots, les éléphants défilèrent pendant un long quart d'heure, et

pas un de ces Hindous, tigres altérés de sang anglais, qui passaient à vingt mètres d'une proie si facile à dévorer, n'eut la curiosité de s'enquérir pourquoi la terre était fraîchement remuée en cet endroit. Oh ! combien Dieu eût été miséricordieux alors en permettant que cette fosse se refermât sur nous !

Dès que le silence régna aux environs, nous reprîmes notre travail, et, la fosse comblée, nous piétinâmes par-dessus et cachâmes sous les herbes et les fleurs, que Will nous apportait par brassées, les traces de l'enterrement.

Qu'on se figure maintenant la position de deux faibles femmes et d'une pauvre petite créature perdues au milieu des plaines de l'Hindoustan, privées de leurs défenseurs naturels, abandonnées de tous, et ne sachant où diriger leurs pas pour mendier un morceau de pain, pour trouver un abri, pour fuir la mort, non pas cette mort qui frappe à l'improviste ou qui emporte le malade après de longues souffrances, mais une mort précédée de supplices affreux, une mort comme les bêtes féroces et les Hindous peuvent seuls la donner.

Adieu Peter, adieu William, adieu père, adieu

fiancé, nous écriâmes-nous en recommençant notre pèlerinage de désolation, adieu ! Que la Providence nous conduise, et que les volontés du Tout-Puissant s'accomplissent! Il tient notre destinée entre ses mains, les routes lui appartiennent, et il enverra au-devant de nous qui bon lui semblera : l'ami ou l'ennemi, le salut ou la mort!

Nous passâmes à une faible distance du village incendié ; notre costume de mendiantes hindoues n'éveilla pas l'attention des ryots qui circulaient au milieu des ruines, et nous atteignîmes sans accident le ruisseau près duquel les cipayes avaient campé. Les bords et le lit de ce ruisseau étaient remplis d'immondices, et l'on voyait çà et là, attachés à des troncs d'arbres noircis par le feu, les cadavres calcinés de quelques malheureuses femmes anglaises, échappées cette nuit à la mort pour être brûlées vivantes aujourd'hui. Nous traversâmes à la hâte cette bauge de bêtes féroces, et nous nous arrêtâmes un mille plus haut, toujours au bord de l'eau et sur la lisière d'un petit bois, en face du Great-Trunck-Road, dont la ligne blanche et poudreuse traversait en diagonale, du nord-ouest au sud-est, les immenses solitudes des

jungles. Là nous trouverions de l'ombre et des fruits sauvages, et nous pourrions nous cacher et nous reposer en attendant le passage de quelques compatriotes, civilians ou militaires. L'élévation du soleil indiquait à peu près midi, et, certes, une impérieuse nécessité avait obligé les cipayes à se mettre en marche à une pareille heure, tant la chaleur était insupportable. Peut-être avaient-ils reçu avis du passage d'une flottille de bateaux sur la Jumma ou de l'approche d'un corps d'armée anglais arrivant du côté d'Agra ou d'Allahabad.

J'étais tellement harassée de fatigue, que je m'endormis presque subitement au pied d'un nagakesar (*pandanus odorans*), et, quand je me réveillai le soir, je me trouvai couchée dans une petite cabane qu'Ellen avait construite par-dessus moi avec des feuilles de talipot et de latanier. Will m'offrit un gros bouquet de gardenias, de rhododendrons et d'autres fleurs, et nous soupâmes avec des musas, ces énormes bananes dont une seule est assez grosse pour rassasier un homme.

Il fallut penser ensuite au moyen d'allumer et d'entretenir un grand feu pendant la nuit, afin d'éloi-

gner les tigres; nous nous décidâmes donc à aller fouiller les cendres des mille petits foyers du camp des cipayes; elles devaient recéler quelque tison encore incandescent, et, chemin faisant, nous glanerions du bois mort. Notre entreprise réussit; le soleil disparaissait à peine derrière les hautes collines du Sindhia, que déjà Will gambadait joyeusement autour des flammes de notre feu de bivouac.

---

## XII

Mes enfants ne tardèrent pas à s'endormir dans la cabane; moi je veillai, afin d'entretenir le feu. Ellen devait me remplacer de minuit à trois heures, et elle se recoucherait ensuite jusqu'au jour.

Dieu eut pitié de moi pendant cette seconde veille de mon veuvage; il me préserva des terreurs qui m'avaient assaillie la nuit où les thugs tentèrent de nous surprendre, et il me délivra de ces irrésistibles envies de sommeil auxquelles l'homme le plus énergique ne peut s'empêcher d'obéir. Mais si je me sentais courageuse et forte, je n'étais que plus vivement tor-

turée par les souvenirs du passé et les appréhensions du lendemain.

Puisque nos protecteurs naturels, nos bien-aimés, ces hommes intrépides et courageux, véritablement héros, avaient succombé en nous défendant, ne devions-nous pas, nous aussi, promptement succomber, nous débiles et peureuses femmes abandonnées dans le désert, et consumant leurs forces à transporter entre leurs bras un pauvre enfant à peine sorti du berceau? Un miracle seul pouvait nous sauver et nous permettre d'atteindre Cawnpore ou Allahabad.

J'employai tout le temps de ma faction à calculer sur quelle route nous aurions les plus grandes chances de salut, car nous pouvions suivre différentes routes: la route d'Étawa, celle de Kora, celle de Cawnpore, et enfin celle d'Allahabad. Cette dernière, quoique plus longue, nous paraissait plus avantageuse que les autres; on pouvait y rencontrer autant de partis d'insurgés que de partis d'Anglais; mais la ville d'Allahabad appartenait-elle toujours aux Anglais? Je l'ignorais, tandis que les bateliers de la Calangue, au-dessous d'Agra, nous avaient affirmé que le général Wehler commandait à Cawnpore.

Or, Cawnpore n'était éloigné de nous que de dix-huit à vingt lieues, et il y en avait soixante ou soixante-cinq au moins d'ici à Allahabad; nous pouvions entrer dans Cawnpore après trois jours de marche, et il faudrait une éternité pour parvenir jusqu'à Allahabad; je me décidai donc à marcher du côté de l'est, vers le royaume d'Aoude, dès que le soleil se lèverait.

Voici à quoi tiennent les destinées :

Je ne me trouverais pas aujourd'hui seule, étrangère et mourante de chagrins et de maladie, dans votre Paris tumultueux, où le bruit des rues me rappelle sans cesse le bruit de Dehli en révolte! Mes enfants vivraient encore, et leur amour me consolerait dans mon veuvage, si j'avais suivi une autre route, ou plutôt si je n'avais pas eu l'orgueil d'être plus habile que la Providence; si, au lieu de calculer les chances de salut, je m'étais abandonnée à la merci du bon Dieu!!! Puisque j'admettais qu'un miracle seul pouvait nous sauver, je devais donc croire à la manifestation prochaine de ce miracle, et ne pas quitter un endroit où nous ne manquions ni de bois, ni d'eau, ni de fruits!

Ellen se réveilla d'elle-même vers minuit, et je m'endormis jusqu'au jour. Ellen prétendit le matin

que les bêtes féroces n'avaient cessé de rôder aux alentours de notre campement, et qu'elle avait vu briller les yeux de plusieurs tigres sur la lisière du bois voisin. Cela est possible; j'étais tellement préoccupée pendant ma faction que je n'avais pas eu le loisir d'écouter les mille bruits étranges et mystérieux qui troublent le silence des nuits tropicales, et que mes yeux s'étaient accoutumés à ne voir que des lucioles dans tout ce qui brillait parmi les herbes et les feuilles.

Le chemin que nous suivîmes dès le point du jour coupait la grande route à angle droit et se dirigeait à l'est, c'est-à-dire vers le royaume d'Aoude, et, comme je le pensais, vers Cawnpore. Nous marchions lentement, car il fallait porter Will à tour de rôle, et nos pieds commençaient déjà à s'endolorir. Nous projetâmes, en conséquence, de nous arrêter et de nous cacher jusqu'au soir dans les environs de la première fontaine ou du premier cours d'eau que nous rencontrerions; nous éviterions ainsi les grandes chaleurs du milieu de la journée, et nous risquerions beaucoup moins d'être reconnues en ne voyageant désormais que pendant la nuit.

Nous aperçûmes, après deux heures de marche, les clochetons et les hautes murailles d'un bengalow public, d'un de ces anciens caravansérails que la charité musulmane construisit, et que la politique anglaise maintient et entretient sur toutes les routes, sur tous les sentiers qui sillonnent l'immense empire de l'Hindoustân. Des accidents de terrain et des massifs d'arbres nous avaient empêchées de le découvrir plus tôt; maintenant nous n'en étions plus éloignées que d'une portée de fusil, et il fallait continuer à nous en rapprocher sans hésitation, de peur d'éveiller la méfiance des voyageurs qui se reposaient dans l'ombre projetée par l'édifice; ils étaient nombreux et divisés par groupes, les uns dormant couchés sur des nattes en plein air ou sous des tentes de voyage; les autres assis en cercle, les jambes entre-croisées et fumant le houkha en prêtant l'oreille au récit des épisodes de la glorieuse insurrection, tandis que les bœufs ruminaient, que les chevaux piaffaient malgré leurs entraves, que les éléphants dormaient appuyés contre les murailles, et que les chameaux, le ventre à plat sur le sol, allongeaient leur long cou et lui imprimaient des ondulations de serpent pour mieux aspirer à pleins naseaux

les humides et fraîches effluves que répandait dans l'atmosphère une fontaine jaillissante. Il y avait aussi des groupes de cipayes, fantassins et cavaliers. De nombreux palanquins rangés en ordre devant la grande porte de l'hôtellerie y révélaient la présence de quelque riche et puissant personnage voyageant avec son harem, sa maison et ses gardes.

Il fallait donc, bon gré mal gré, marcher droit devant nous; nous ne pouvions plus retourner sur nos pas, ni nous cacher aux yeux de tant de monde, car la campagne, à droite et à gauche du sentier, était aussi nue qu'un champ de blé après la moisson.

On avait déjà salué d'un long cri notre apparition au sommet de la petite colline qui dominait l'assiette du bengalow; on nous regardait comme des compatriotes, et on espérait recevoir de notre bouche des nouvelles des insurgés de l'Ouest, puisque nous arrivions de ce côté-là.

Nous n'étions plus qu'à une dizaine de pas du premier groupe qui nous avait souhaité la bienvenue, quand un soubadhar[1] sortit du bâtiment, s'avança

[1] Officier indigène.

vivement à notre rencontre, et nous demanda en bengali qui nous étions, d'où nous venions, et où nous allions. Je parlais assez facilement le bengali, et je lui repondis que nous venions d'Agra, que nous avions fait naufrage en descendant la Jumma en bateau, et que les deux hommes qui nous accompagnaient s'étaient noyés. Cette réponse, toute plausible qu'elle était, ne parut pas satisfaire l'Hindou; il nous considéra attentivement, et nos pieds encore chaussés à l'européenne éveillèrent sans doute ses soupçons, car il quitta le dialecte bengali et récommença son interrogatoire dans une langue tout à fait incompréhensible pour nous.

Ce soubadhar était un de ces natifs que la Compagnie des Indes croyait civiliser en leur donnant un habit rouge d'officier, un sabre à dragonne d'or, un hausse-col armorié et un képi numéroté. Il pouvait avoir une trentaine d'années; jamais, depuis que j'habitais le Bengale, je n'avais vu une physionomie aussi doucereusement féroce que la sienne; il nous regardait avec une sorte de morgue bénigne, le sourire fixé au coin des lèvres et les paupières à moitié closes; mais dans ce sourire il y avait quelque chose

de la joie du tigre qui a longtemps guetté sa proie et la tient enfin sous ses griffes, et son regard, quoique voilé et simulant l'indifférence et l'inertie, parcourait rapidement tous les détails de notre costume. Il avait aussi la prétention de passer pour un gentleman de bon ton, et l'impatience, la colère que pouvait provoquer en lui notre silence ne se manifestaient que par le balancement continu de sa jambe droite, qu'il tenait gracieusement tendue, la pointe du pied en avant, et qu'il fouettait avec un jonc flexible à poignée d'or. Je le vois encore, ce muscadin des jungles, le torse rejeté en arrière et le bras gauche arrondi et arcbouté sur la hanche, je le vois qui dévore ma fille du regard, et semble deviner, sous l'épaisseur du pagne, combien sa taille est svelte, combien ses formes sont élégantes..... Ellen ne supportait qu'en rougissant cette inconvenante curiosité et son émotion nous aurait trahies, si d'autres indices n'avaient déjà prouvé à notre interlocuteur que nous étions anglaises; mais lui seul le savait jusqu'alors, et peut-être rêvait-il au moyen d'exploiter notre déguisement à son profit. J'ai eu ce soupçon, je l'ai encore; tous les officiers indigènes des régiments de la Compagnie ont fait entrer dans

le programme des vengeances à exercer dès les premiers instants de l'insurrection, le déshonneur des femmes européennes. Ellen était jeune et belle, et le misérable voulait la posséder, il voulait la garder pour lui seul, et il espérait y parvenir en affirmant publiquement qu'il nous connaissait, que nous étions de sa caste et que nous habitions une province éloignée dans l'Ouest; les brigands du même grade que que lui ou d'un grade supérieur ne lui disputeraient la possession d'Ellen que s'ils apprenaient qu'elle était anglaise.

Je m'attendais donc à ce qu'il me proposât à voix basse un ignoble marché. . . . . .

. . . . . .

— Mais la vivacité de Will ne lui en laissa pas le temps. Ce fut un coup de théâtre.

Ce cher enfant terrible s'étonnait de nous voir si humbles et si timides en face d'un Hindou, quand, selon l'habitude, c'était l'Hindou qui devait être timide et humble; il n'avait pas non plus oublié avec quel sans-façon le lieutenant William traitait les officiers indigènes qui venaient prendre ses ordres à la factorerie; il ne put donc souffrir que cet arrogant

personnage lui tapotât familièrement les joues du revers de deux de ses doigts, et, d'une voix qu'il chercha vainement à grossir, il s'écria en anglais : Arrière !

Une bombe tombant au milieu des fumeurs indigènes, nos voisins, ne les eût pas étonnés, remués, secoués plus violemment que ne le fit ce seul mot anglais. Ils se relevèrent éperdus comme si l'armée entière de la Compagnie les attaquait, puisèrent à deux mains dans l'arsenal de leur ceinture, et nous entourèrent en poussant des cris d'alarme et de fureur.

Le soubadhar, lui aussi, poussa un cri, une espèce de hurlement sauvage, et les cipayes accoururent... Je crus d'abord qu'ils venaient à notre secours, tant ils repoussaient brusquement les Hindous qui nous menaçaient; mais je ne tardai pas à comprendre que l'officier, voyant qu'Ellen était perdue pour lui, se vengeait en la livrant à la brutalité de ses soldats..... Je fus tout à coup séparée d'elle, je la perdis de vue un instant, puis je la revis fuyant sur l'esplanade; deux soldats la poursuivaient, et allaient s'emparer de l'extrémité flottante de son pagne, quand elle se précipita sous une tente occupée par plusieurs femmes hin-

doues paraissant appartenir à la haute caste : l'une de ces femmes, déjà âgée et dont l'air majestueux commandait le respect, posa sa main en signe de protection sur la tête d'Ellen, qui était tombée agenouillée devant elle... Les soldats s'arrêtèrent aussitôt, et ma fille fut sauvée.

L'émotion produite par la découverte de notre nationalité était loin de se calmer; cependant j'avais pu rejoindre ma fille et déposer Will auprès d'elle et je me tenais tremblante à l'entrée de cette tente hospitalière, épiant les dispositions de la foule et servant de point de mire à ses gestes menaçants et à ses imprécations. Parmi toutes les rumeurs qui s'entre-croisaient, je distinguais les mots bengalis de traîtresses et de femmes-espions, et ceux de potence et de bûcher, et notre mort devenait inévitable sans la protection de cette noble dame hindoue, une *begum* (princesse) sans doute, que la jeunesse et les larmes de ma fille avaient séduite.

Le rajah dont la garde campait sur l'esplanade de ce bengalow était l'un des plus riches et des plus puissants pensionnaires de la Compagnie des Indes. Il se nommait Mummo-Pungy, et résidait habituelle-

ment dans la vice-présidence d'Allahabad, sur les frontières du royaume d'Aoude. Il venait de lever l'étendard de la révolte et se dirigeait vers je ne sais plus quelle ville située aux environs d'Agra, et où il avait donné rendez-vous aux cipayes licenciés et aux mécontents de la province. La vieille femme était la begum sa mère.

Je pensai d'abord que cette noble dame obéissait à des sentiments d'humanité en nous prenant sous sa protection, mais je ne tardai pas à m'apercevoir du contraire. La superstition chez elle, la superstition étroite et égoïste, revêtait les apparences de la bonté et de la magnanimité, et nous ne demeurions inviolables en sa présence que parce qu'Ellen s'était réfugiée à ses pieds pendant qu'elle récitait ses prières. Oui, son Wischnou, son Krichna, son Rama, son Mahaveda, etc., etc., se seraient grandement courroucés si elle avait interrompu ses oraisons pour ordonner qu'on nous expulsât du voisinage de sa tente. Notre inviolabilité cessa donc dès que ses prières cessèrent, et la begum, retirant sa main de dessus la tête de ma fille, lui commanda impérieusement de s'éloigner.

L'orage, qui s'était calmé un instant, éclata alors dans toute sa fureur, et des groupes de forcenés, ryots, cipayes et domestiques, se précipitèrent vers nous, nous entourèrent, nous séparèrent, nous réunirent et nous entraînèrent en tous sens, tantôt ici, tantôt là, selon que les amateurs de tel ou tel supplice l'emportaient sur tel ou tel autre. La mort par le feu, par la pendaison, par la fusillade, par la dent des tigres encagés, par la trompe et par les pieds des éléphants en fureur, tous ces genres de morts, je les entendais vanter et définir autour de moi par leurs barbares partisans, et je serais mille fois tombée évanouie, si je n'avais été soutenue, portée et ballottée de mains en mains au milieu de cette tourbe de bandits. Bientôt mes vêtements s'en allèrent en lambeaux, et je me trouvai presque nue; mais je n'eus pas le temps d'en être honteuse : la ceinture que j'avais enlevée à Peter et celle que je portais depuis notre départ de la factorerie se débouclèrent et tombèrent, et le bruit de l'or qu'elles contenaient opéra une telle diversion que je pus rejoindre mes enfants, tandis que les pillards se disputaient les guinées éparses et roulant sur le sol. Ellen, aussi nue que moi, conserva cependant sa

ceinture. Les brigands se précipitèrent de nouveau sur nous; mais nous nous tenions si étroitement, si énergiquement serrées corps à corps, avec Will entre nous deux, qu'ils ne purent nous séparer, et nous poussèrent ensemble vers une pile de morceaux de bois d'où s'élevait une épaisse colonne de fumée... le bûcher.

Nous allions donc mourir par le feu! Je jetai autour de moi des regards désespérés; je regrettai de n'avoir pas mieux accueilli le soubadhar, et je le cherchai des yeux dans la foule. Je m'étais peut-être trompée sur le prix qu'il mettait à sa protection. Je le reconnus au milieu de ses collègues qui entouraient le rajah, ce noble rajah qui avait interrompu sa sieste et trônait sur le péristyle du bengalow, afin d'honorer notre supplice de sa présence. En vain envoyai-je à cet officier indigène plusieurs signaux de détresse en agitant les bras, il ne les vit pas ou ne voulut pas les voir; et d'ailleurs il n'avait plus le pouvoir de sauver Ellen; tous les Hindous ici présents savaient qu'elle était anglaise, et comme telle elle devait mourir.

Oui! tout espoir était perdu! Nous allions mourir, Ellen, Will et moi! mourir en nous tordant dans un

brasier!... L'idée de ce supplice m'exaspéra, et je projetai soudain une chose impie et criminelle, et dont j'ai demandé plus tard pardon à Dieu; je m'exaltai, je perdis la raison en calculant que le feu dévorerait progressivement les membres de mon enfant pendant que mon enfant vivrait encore, et je résolus de l'étrangler avant qu'il ne tombât dans la fournaise... Oui, je projetai ce crime inspiré par le désespoir... et je fis mieux encore que de le projeter, je commençai à le mettre à exécution!...

Encore deux pas, encore un seul, et nous tombions au milieu des flammes... Ellen, affaissée sur elle-même, se soutenait en passant ses bras autour de ma taille, et Will, serré contre ma poitrine, cachait sa tête sur mon épaule et entre-croisait ses pieds sur mon dos. Plus de salut à espérer! Plus de secours à attendre des hommes!

— Adieu donc, mon cher Will, disais-je en lui faisant un collier de mes mains, et posant ma bouche sur la sienne pour aspirer son dernier soupir. Adieu! tu souffriras moins que moi; c'est tout ce que je puis faire pour toi...

Et déjà mes doigts se crispaient autour de son cou

et mes pouces comprimaient peu à peu son gosier, et lui il se prenait à sourire à travers ses larmes, comme pour me pardonner à moi, sa mère, d'être son bourreau; j'allais faiblir devant ce sourire, j'allais ouvrir les mains, je n'osais plus commettre un attentat sur cet ange adoré... quand une nouvelle impulsion de la foule nous rapprocha encore du bûcher, et si près que je marchai sur des charbons ardents; la douleur que je ressentis alors me rendit toute mon énergie :

— Non! il n'éprouvera pas de pareilles tortures, m'écriai-je éperdue : pardon, mon Dieu!

Et, fermant les yeux, je pressai fortement le cou de mon fils, qui poussa un cri étouffé et s'agita convulsivement... mais je sentis tout à coup qu'on l'arrachait violemment d'entre mes bras. Était-ce pour le précipiter dans le brasier? Était-ce pour lui sauver la vie? J'espérai, je doutai, je cherchai à voir... et je ne vis plus rien devant moi, autour de moi, derrière moi; la fumée m'aveuglait et me suffoquait; je perdis alors connaissance, mais je conservai le sens de l'ouïe, et j'entendis les cris de ma fille, qui me tenait toujours embrassée par la taille; ces cris m'annon-

çaient le commencement de son supplice et du mien, car les flammes venaient déjà lécher mes jambes.....

Cependant, un atome d'espérance pénétra dans mon cœur au moment suprême; je frappai la terre du pied et ne rencontrai plus de charbons ardents, et je compris instinctivement que les dispositions de la foule à notre égard venaient de se modifier, car les sinistres applaudissements que cette foule prodiguait à nos bourreaux avaient cessé, et un silence presque respectueux et seulement interrompu par quelques murmures d'étonnement régnait sur l'esplanade. Je sentis ensuite qu'on m'éloignait du feu, qu'on me déposait dans un endroit frais, et qu'on répandait sur mon visage et sur mon corps une grande quantité d'eau froide. Je repris bientôt connaissance, je respirai de nouveau, j'ouvris les yeux, je les ouvris comme un mort les ouvrirait s'il pouvait sortir du tombeau, et d'un regard je demandai compte de mes enfants aux hommes qui m'entourraient.

Le cercle de têtes jaunes et noires au milieu duquel j'étais agenouillée s'entr'ouvrit, et j'aperçus, à une petite distance, Ellen assise échevelée et nue sur un tertre de gazon, et se couvrant la poitrine avec le corps

de son frère qu'elle pressait entre ses bras. Un homme tout nu aussi se tenait debout devant elle et débitait d'une voix de stentor, et avec des gestes empreints de la plus vive exaltation, un flux de paroles incompréhensibles pour nous, mais que les Hindous écoutaient religieusement. Je me traînai vers mes enfants, et lorsque j'eus pris place à côté d'eux sur le tertre, je regardai l'orateur qui avait ainsi le pouvoir de calmer par des paroles la rage de ces bêtes féroces, et je reconnus en lui ce même fakir auquel Will avait jadis fait l'aumône sur les bords de la Jumma.

---

## XIII

Quelle mystérieuse et puissante influence exerçait-il donc, ce mendiant, cet homme tout nu, tout souillé de poussière, hideux de malpropreté et couvert d'ulcères ? Comment avait-il pu dompter par la seule force de sa volonté, cette troupe de bêtes féroces ? Que leur avait-il dit, à ces *rascals* (canailles) qui voulaient fêter leur rajah voyageur, le noble et grand Mummo-Pungy,

en rôtissant en sa présence ce qu'ils appelaient des *morceaux de chairs blondes*, une mère, une fille et un enfant *Ferringhees* (Anglais)? En vertu de quel pouvoir, enfin, avait-il empêché notre supplice? Je savais bien que les fakirs étaient vénérés dans l'Hindoustan, et qu'on les regardait comme des êtres inspirés et comme des délégués de la divinité sur terre, mais je ne croyais pas que le peuple dût leur obéir avec autant de soumission.

On cessa donc de nous maltraiter et de nous menacer, et nous demeurâmes tranquilles sur le tertre. Ellen, honteuse de sa nudité, se pressait contre moi, et Will, debout sur mes genoux, se consumait en vains efforts pour nous étreindre toutes deux à la fois avec ses bras trop courts. Le fakir se coucha presque à nos pieds, en travers du tertre, et, la face tournée à demi contre le sol, il se tint immobile, mais en veillant toujours sur nous comme veillerait un chien de garde.

L'intervention inattendue de cet homme au moment où notre mort paraissait certaine, la rage de nos ennemis se calmant à sa voix, et les flammes qui allaient nous dévorer s'éteignant sous son souffle, tout

cela n'avait-il pas eu lieu par la permission de la divine Providence? J'élevai donc mon âme à Dieu, et je le remerciai de ce qu'il avait daigné envoyer vers nous cet instrument de sa miséricorde. Quand ce fakir dirigeait ses pas vers l'esplanade de ce bengalow plutôt que vers tout autre endroit, il était conduit par la main de Dieu; Dieu l'inspirait quand il reconnaissait les traits de mon fils et quand il se souvenait que cet enfant lui avait fait jadis l'aumône, à lui vagabond qui ne vivait que d'aumônes, et qui oubliait d'habitude tous ceux qui le faisaient vivre, tant ils étaient nombreux! Dieu l'inspirait encore quand il entreprit de nous prouver sa reconnaissance en nous arrachant à la fureur de nos ennemis! Ellen pria comme moi, et Will balbutia les premiers et les derniers mots de ma prière.

Je me rappelai ensuite les paroles que ce fakir avait prononcées, le soir où nous le rencontrâmes étendu par terre, et nous barrant le chemin au bord de la Jumma; je les étudiai, ces paroles; je les commentai; j'y reconnus un sens prophétique; je calculai que ce qu'elles avaient prédit s'était déjà réalisé en partie, et je tremblai pour l'avenir en découvrant qu'elles annonçaient encore de nouveaux malheurs.

*Les chemins seront bientôt libres*, avait-il dit, quand William ordonna à ses soldats de le jeter à l'eau.

En effet, quel officier anglais pourrait aujourd'hui donner de pareils ordres? Et maintenant les pillards et les assassins, les thugs, les dacoïts, les bilhs, les bandits de toutes sortes ne circulaient-ils pas librement dans les provinces d'Allahabah et de Delhi?

Il avait ajouté en s'adressant à mon mari et au vénérable pasteur : *Les adorateurs du vrai Dieu triompheront demain.* Hélas! la révolte avait triomphé et triomphait encore partout dans le nord-est du Bengale, et les masses populaires applaudissaient partout à la chute de l'*Augreen Rajh!*

Mais que signifiait la dernière phrase? *Pauvre enfant, cette aumône ne pourra te servir de rançon!* Est-ce que mon fils serait destiné à périr comme ont déjà péri son père et William, comme ma fille et moi nous périrons?

Je demeurai longtemps plongée dans ces sinistres réflexions, et mes idées ne prirent un autre cours que lorsque l'esplanade se remplit de bruit et de mouvement; l'heure des grandes chaleurs était passée et la caravane s'éveillait et se préparait au départ.

Une avant-garde de cavaliers cipayes ouvrit la marche; vinrent ensuite le rajah et son harem en palanquins, puis une suite de piétons et de soldats d'escorte, puis les éléphants, les chamaux, les chariots, les conducteurs et les domestiques. Le fakir, toujours couché au bas du tertre, laissa passer l'avant-garde et le rajah sans changer de position; mais à peine les premiers piétons commencèrent-ils à défiler devant lui qu'il se releva, se redressa de toute sa hauteur et se mit à les haranguer avec une véhémence de paroles et de gestes tout à fait extraordinaire. Les Hindous, qui d'abord passaient indifférents devant notre groupe de misère, se décidèrent à marcher plus lentement et semblèrent écouter le prédicateur avec respect. Bientôt l'un d'eux sortit des rangs, étala au bas du tertre plusieurs grandes feuilles de palmier, et déposa sur elles comme sur un plateau une poignée de riz; un autre fit comme lui, puis un troisième, puis beaucoup d'autres encore, donnant tantôt du riz, tantôt du millet, tantôt du sucre, tantôt des fruits et des gâteaux; quelques-uns, des plus riches et des plus fervents, se dépouillèrent de leur manteau ou de leur pagne et les jetèrent sur nos épaules. Bref, la caravane

n'avait pas encore entièrement évacué l'esplanade, que nous possédions déjà des vivres pour plusieurs jours et assez d'étoffes pour nous vêtir.

Les bengalows publics, je l'ai dit, sont des édifices toujours ouverts aux voyageurs ; quelques-uns, les plus modernes, sont meublés et desservis par des domestiques, cuisiniers, palefreniers, etc. ; ce sont de véritables auberges ; les autres, les anciens, les vrais bengalows, n'offrent qu'un abri, rien qu'un abri ; les différentes salles ou chambres de l'établissement sont vides et nues ; pas un meuble, pas un ustensile de ménage ; pas même un gardien... On voyage en Orient avec un bagage formidable ; on emporte avec soi tout ce dont on peut avoir besoin, la literie aussi bien que les vivres, et l'on est accompagné d'une foule de domestiques qui savent vous installer plus ou moins confortablement, mais toujours avec une prestesse admirable, dans quelque coin du bengalow, dans quelque salon pavé en terre battue et blanchi à la chaux.

Le bon fakir devint donc notre maître d'hôtel ; il nous conduisit dans le bengalow, nous fit traverser plusieurs salles, et nous conseilla de rester dans une

logette isolée qui s'ouvrait au fond d'un long corridor et recevait le jour par une porte-fenêtre donnant sur une petite cour intérieure, que remplissait le bruit perpétuel et monotone d'une fontaine jaillissante.

Il ramassa dans les environs des feuilles de maïs, de la paille de riz et des herbes sèches, et fabriqua un lit, ou plutôt une litière, que des malheureuses comme nous, forcées de coucher sur la dure depuis plus de vingt jours, ne manquèrent pas de trouver moelleuse.

Il n'employait pas en nous parlant le dialecte bengali comme dans ses prophéties, et nous ne comprenions rien à son langage, mais ses gestes étaient si expressifs qu'ils remplaçaient la parole. Cet homme ne nous inspirait plus aucun dégoût; nous ne nous apercevions plus de sa nudité et de ses souillures; il était beau, il resplendissait de bonté, de charité et de dévouement... Il nous quitta au coucher du soleil et nous conseilla de demeurer ici tant que dureraient nos provisions, et elles dureraient quinze jours au moins en les économisant. Nous trouverions difficilement ailleurs, et réunies dans un même endroit, deux choses aussi indispensables qu'un abri et une fontaine, et nous n'éviterions un danger que pour tomber dans un autre si

nous recommencions à battre la campagne à la recherche de nos libérateurs; d'ailleurs, il était probable que pendant notre séjour dans cette retraite, la révolte des cipayes serait apaisée et le pays pacifié.

Ces conseils étaient sages, et nous les suivîmes ponctuellement. Je ne puis me rappeler les heures que je passai dans cette cellule sans être pénétrée d'une profonde reconnaissance pour cet humble fakir. Jamais je n'ai été aussi complétement mère que pendant ces douze longues journées de captivité, c'est-à-dire que mes enfants ne m'ont jamais si bien appartenu, et que, de mon côté, je ne me suis jamais occupée d'eux avec tant d'abnégation et si peu de distractions. Pauvre veuve que je suis, j'accepterais maintenant avec joie cent années d'une pareille captivité !

Des bandes de natifs, des cipayes, tantôt isolés, tantôt voyageant par escouades ou par bataillons, fantassins et cavaliers, vinrent camper plusieurs fois sur le plateau du bengalow et passèrent outre sans se douter que des femmes anglaises se cachaient à l'intérieur du bâtiment et tremblaient d'être découvertes; nos transes cependant auraient été moins vives si nous

avions su que l'intérieur du bengalow n'était fréquenté des voyageurs que pendant la saison des pluies; or, nous étions au mois de juin, saison des campements en plein air, et nous ne courions aucuns risques, en nous abstenant surtout de nous montrer hors de la cellule.

Cette petite chambre de quinze pieds carrés environ semblait avoir été construite spécialement pour servir de cachette. La porte d'entrée se confondait avec les boiseries du couloir et s'ouvrait en glissant sur des tringles; la petite cour communiquant avec elle était encaissée entre quatre murailles très-hautes, murailles sans fenêtres et sans lucarnes. On voyait auprès d'un des angles de cette cour une porte étroite et basse, bardée de fer et historiée de gros clous; cette porte, fermée par une grosse serrure, n'avait pas été ouverte depuis longtemps, car les mousses et les herbes folles, la poussière et les graviers calfeutraient les vides entre ses bords et la muraille.

Les premières fois que des voyageurs stationnèrent sur l'esplanade, je collai mon oreille contre cette porte et j'écoutai attentivement : — silence complet, infini derrière elle; pas le moindre bruit dans le passage

dont elle fermait sans doute l'entrée. J'en conclus alors qu'elle devait conduire dans une direction opposée à celle de l'esplanade et de la façade du bengalow, et que, si nous parvenions à l'ouvrir, elle pourrait nous être utile dans des circonstances critiques : je fis part de ces réflexions à Ellen et nous travaillâmes aussitôt à desceller les gonds de cette porte. Ils étaient placés de notre côté et la serrure de l'autre. Ce travail devint bientôt un amusement ; nous nous consolions un peu en rongeant la pierre miette par miette, et notre imagination s'exaltait dans une série d'hypothèses fantastiques à mesure que la tige de chaque gond s'isolait dans son trou ; on aurait dit que la fortune et le bonheur, que Peter et William ressuscités nous attendaient derrière cette porte !

Mais l'opération marchait lentement, bien lentement ; les moyens d'exécution nous manquaient presque, et nous avions dû fabriquer deux petits outils de mineur en dévissant les branches d'une paire de ciseaux trouvée par hasard dans la poche d'une de ces tuniques que les Hindous, subjugués par l'éloquence du fakir, nous donnèrent en quittant le bengalow.

Les gonds vacillèrent après trois journées de tra-

vail, mais la porte ne s'ouvrit pas. Le pêne de l'énorme serrure la maintenait en place, et la gâche qui recevait ce pêne était creusée dans une pierre de taille. Ce nouvel obstacle ne nous arrêta pas plus de vingt-quatre heures, et quand la pierre, usée par la pointe de nos ciseaux, laissa voir le pêne en son entier, nous nous abandonnâmes à une folle joie... Plus on souffre, plus on ressent vivement le moindre adoucissement à ses peines, plus vivement on jouit d'un petit plaisir octroyé par la Providence. C'était donc à qui de nous deux laisserait à l'autre l'honneur de couronner cette œuvre de longue haleine en renversant la porte et le plaisir d'inventorier, la première, les mystères qu'elle dérobait à nos regards. Ellen prétendait que cet honneur et ce plaisir me revenaient de droit; moi j'y renonçais et j'exigeais qu'elle en jouît. Will nous mit d'accord en nous prenant toutes deux par la main et en nous attirant à reculons vers la porte. Il avait bien raison, le cher enfant! Aucune de nous, possédât-elle une vigueur herculéenne, n'eût été capable, en agissant isolément, de renverser cet assemblage de lourds madriers et de plaques de fer; nos forces réunies échouèrent et lui imprimèrent à

peine une légère secousse, et nous reconnûmes avec dépit que nous luttions contre la rigidité de deux gros verroux placés du côté opposé au nôtre, l'un au-dessus, l'autre au-dessous de la serrure.

Grand fut notre désappointement, mais nous étions trop surexcitées et nous avions obtenu déjà de trop beaux résultats pour hésiter un seul instant à continuer cette entreprise; ne fallait-il pas d'ailleurs combattre l'ennui par tous les moyens possibles?

— Mère, dit Ellen, nous agirons pour les verroux comme nous avons agi pour la gâche; la pierre n'est pas plus dure dans un endroit que dans un autre.

Et, cela disant, elle promenait sa lame de ciseaux entre les bords de la porte et l'encadrement de la muraille, afin de préciser le point où chaque verrou s'enfonçait dans la pierre. Celui du haut parut à découvert après douze heures de travail; nous employâmes une journée de plus pour démasquer celui d'en bas; enfin, nous parvînmes à leur imprimer un mouvement de recul, et ils disparurent derrière le bois, en grinçant dans leurs anneaux rouillés; j'avais craint d'abord que des clavettes mobiles abattues sur leur autre extrémité ne les retinssent en place, et

qu'il ne fallût ronger encore longtemps la pierre avec nos branches de ciseaux usées jusqu'à la tige ; mais les clavettes manquaient heureusement, et la porte, s'inclinant tout à coup du côté de la cour, faillit tomber sur nous comme tomberait la trappe d'un piége ; elle pesait deux cents livres au moins, et ce ne fut pas sans peine que nous la soutînmes sur nos épaules, et que nous la déposâmes un peu plus loin, le long de la muraille.

Le voilà donc levé ce rideau derrière lequel nous avions cru trouver tant de choses enviées !... Non pas de l'or et des diamants, non pas des richesses assez grandes pour payer notre rançon et celle de tous les Anglais prisonniers des cipayes révoltés et vainqueurs, mais la liberté, mais un passage, un sentier inconnu de nos ennemis qui nous conduirait bien loin d'ici, dans des campagnes aussi riantes, aussi paisibles que les environs de notre factorerie, dans notre factorerie même, où nous retrouverions Peter et William qui n'étaient pas morts, et que nous avions cru ensevelir pendant les hallucinations d'un mauvais rêve ! — Hélas ! derrière ce rideau, derrière cette porte, il n'y avait rien, rien que la mu-

raille, et nous n'avions travaillé, sept jours et demi durant, que pour mettre une partie de cette muraille à nu !

Honteuse, dépitée, affligée, je contemplais silencieusement ce piètre résultat de nos efforts et de notre industrie, et je me demandais si les tarets, ces humbles et faibles animaux qui perforent les substances les plus dures, les digues les plus épaisses, étaient toujours aussi persévérants que nous l'avions été dans cette circonstance, lorsque Ellen me fit remarquer que cette maçonnerie, que nous regardions comme un nouvel obstacle insurmontable, n'était pas de même nature que celle des murs d'enceinte de la cour.

— Elle a été construite, dit-elle, pour masquer au dehors la vue de cette porte ; l'on n'y a travaillé qu'après avoir tiré les verroux, et je gagerais qu'elle n'a que quelques lignes d'épaisseur. Ellen ne se trompait pas ; nous attaquâmes vivement le ciment sablonneux dans lequel se tenaient enchâssées des rangées de cailloux ronds ; un caillou roula bientôt par terre, puis un autre, puis un troisième, et une bouffée d'air frais, d'autant plus frais que la chaleur intense de

midi demeurait concentrée dans cette cour étroite, vint caresser notre visage...

Il était magnifique et grandiose le paysage que nous entrevîmes alors par ce vasistas improvisé. Le bengalow, je l'ai dit déjà, nous avait paru situé au fond d'une vallée quand nous arrivâmes au sommet de la colline qui le dominait; mais nous avions mal compris sa position : les bâtiments occupaient l'extrémité d'un plateau qui entamait à moitié un des versants de cette vallée, et le reste du plateau formait une esplanade, sur laquelle donnait la porte principale de l'édifice; notre cellule et sa cour étaient situées du côté opposé, sur une saillie de ce plateau, et la petite porte murée avait dû servir autrefois d'entrée particulière ou secrète au caravansérail.

Nous ne cessâmes d'admirer, tant que dura le jour, le panorama féerique qui se déroulait sous nos yeux. La vallée s'ouvrait perpendiculairement au promontoire occupé par notre prison et se prolongeait à l'infini, tantôt se rétrécissant, tantôt s'élargissant entre des montagnes de verdure et des escarpements de rochers, entre le firmament au bleu pur et immobile, et la terre aux couleurs mouvantes et variées. Elle se perdait

dans un horizon incommensurable, et avant que le soleil ne disparût derrière nous, à l'ouest, je crus voir aux lointaines extrémités de cet horizon, la réverbération sur le ciel des flots étincelants du Gange. Là-bas est Cawnpore, pensais-je; là-bas les Anglais sont maîtres absolus, et les *Pandirs* implorent la clémence du général Weheler. Mon Dieu! quand nous permettras-tu de bénir ton saint nom dans la chapelle de Cawnpore?

La route conduisant du fond de la vallée au caravansérail serpentait sur le flanc des collines et passait à une portée de fusil de notre lucarne. Nous aurions désormais un excellent poste d'observation pour étudier les allures et le caractère des voyageurs venant de l'Est, et il nous serait facile de les reconnaître pour amis ou pour ennemis avant leur arrivée sur l'esplanade.

Nous nous couchâmes, ce soir-là, un peu moins tristes que d'habitude, et Ellen, avant de s'endormir, devisa sur les conséquences futures de notre découverte. Elle voulait pratiquer, ras terre, une ouverture assez large pour nous servir de passage; nous pourrions aller cueillir des cocos et des bananes quand

nos provisions seraient épuisées, et fuir dans les bois en cas d'alerte; mais je lui déclarai que je ne consentirais jamais à cela; je n'aurais plus un seul instant de calme et de tranquillité si cette grande ouverture dont elle parlait était pratiquée ras terre; je redouterais sans cesse les visites des reptiles qui foisonnent dans les broussailles environnantes, et je craindrais pour elle, pour Will et pour moi, les morsures foudroyantes de la *manilla*, ce serpent fil, cet assassin invisible qui s'embusque dans le calice des fleurs.

Le lendemain, douzième jour de notre réclusion, le soleil se levait à peine que j'étais déjà installée à l'observatoire; Ellen pratiqua une autre petite ouverture à côté de la première, et se proposa de me faire concurrence en signalant avant moi l'approche d'un régiment anglais. Nous nous serions épargné la fatigue de quatre heures de vigie, si nous avions réfléchi sur les habitudes et sur les mœurs des Hindous et des Européens forcés de vivre dans les régions tropicales. Les fontaines auprès desquelles hommes et bêtes s'abreuvent et se reposent, les lieux propices pour faire halte, les cabanes d'asile, les caravansérails, les bengalows, tous ces établissements aménagés ou créés pour le

bien-être des caravanes, sont ordinairement situés et espacés de telle sorte que le voyageur, en quittant l'un d'eux au point du jour, est certain d'en rencontrer un autre après quatre heures de marche; il s'y abrite contre les grandes chaleurs du milieu de la journée, et se remet en route vers deux heures de l'après-midi, puis il s'arrête à une troisième étape vers six heures du soir, à moins toutefois qu'il ne préfère continuer sa route pendant la nuit. Si nous devions voir arriver une caravane aujourd'hui, ce ne serait donc pas avant dix heures; en effet, vers dix heures (le soleil nous servait d'horloge), Ellen, dont la vue était plus puissante que la mienne, signala au fond de la vallée une longue file d'êtres vivants et marchant. Serait-ce un régiment de cavalerie ou d'infanterie européen, ou indigène? ou bien une caravane de chariots, de bœufs, de chameaux et d'éléphants? ou bien une troupe de malheureuses femmes échappées comme nous au massacre du nord-est? Les teintes sombres répandues sur l'ensemble de cette colonne de voyageurs nous intriguaient beaucoup. Si ces voyageurs étaient des Hindous, leurs vêtements blancs et flottants produiraient d'autres effets d'optique; il en serait de même relativement

glantés et leurs chevaux efflanqués et harassés de fatigue.

Les premières religieuses qui atteignirent la porte du bengalow manifestèrent une joie très-vive en nous voyant accourir au-devant d'elles du fond d'un couloir obscur, et en nous entendant parler anglais; elles crurent, tant nous étions animées et bruyantes, ma fille et moi, qu'une troupe nombreuse d'Européens venait leur souhaiter la bienvenue; mais elles éprouvèrent un désenchantement cruel quand elles apprirent que cette thébaïde n'abritait que deux pauvres femmes et un enfant.

Expulsées de Delhi dès les premiers jours de l'insurrection, ces religieuses, après de vaines tentatives pour se réunir à leurs sœurs d'Agra, avaient formé le projet de gagner Allabahad par la grande route; mais les cipayes occupant cette grande route à la hauteur de Gekokabad, elles s'étaient jetées dans le premier chemin de gauche conduisant vers Cawnpore, et, de stations en stations, elles avaient recueilli des blessés abandonnés, civils et militaires, et chaque jour des femmes échappées aux massacres de Moradabad, de Bareily, d'Allighur, de Ferrukabad, etc., etc., étaient

venues grossir leur suite. Parties de points divers, ces femmes de tout âge et de toutes conditions, les unes seules, les autres emportant avec elles un ou plusieurs enfants, avaient obéi à une même idée, idée fausse et funeste; toutes, elles s'étaient efforcées d'atteindre le même but, le *Great-Trunck-Road*. — Nulle autre voie de salut, selon elles, ne demeurait ouverte et praticable en ces temps de désordres! Sur le *Great-Trunck-Road*, la rencontre des assassins altérés de sang européen n'était plus à craindre! Du Nord au Sud et du Sud au Nord, les fidèles et invincibles régiments de la reine Victoria le parcouraient en maîtres, et y maintenaient intact et tout-puissant le prestige du nom et du pouvoir anglais! Affreuse illusion! que de victimes déjà préservées de la mort par une prompte fuite, vivraient encore, si elles n'eussent quitté les sentiers perdus des plaines, des jungles et des forêts, pour suivre cette grande route militaire, aux bords de laquelle les arbres chaque jour se transformaient en potences.

Les Hindous, en général, ne sont pas hostiles aux religieuses catholiques; ils l'ont prouvé maintes fois depuis le commencement de la révolte; ils ont même

affecté de montrer qu'ils n'ignoraient pas que ces saintes femmes soignaient les malades, secouraient les pauvres et instruisaient les enfants. Des habitants de la campagne avertirent donc ces bonnes sœurs qu'un corps nombreux de cipayes campait sur la route de Cawnpore. Seules, elles eussent continué à s'avancer dans cette direction ; mais accompagnées comme elles l'étaient d'une foule de malheureux, elles durent se diriger de nouveau vers l'Ouest, avec l'intention de rejoindre la grande route au-dessous d'Etawa, petite ville occupée aussi par les insurgés. C'était en accomplissant la dernière partie de cet itinéraire forcé qu'elles s'arrêtaient ici, et elles comptaient se remettre en marche dès le lendemain, au point du jour.

Cette caravane, qui me rappelait celle du capitaine Martins, dont j'ai raconté la mort héroïque, était bien plus considérable que je ne l'avais supposé d'abord. Des chariots à bœufs, qui gravissaient encore les pentes de la vallée quand je quittai mon poste d'observation, arrivèrent successivement sur l'esplanade, et je vis sortir de dessous les bâches une trentaine de malades et de blessés, des hommes, des femmes et des enfants.

Contrairement aux habitudes de la saison d'été, tout le monde s'installa dans les bâtiments, et lorsque le soleil de midi revint incendier les terrains de l'esplanade, la solitude la plus complète y régnait déjà, et rien au dehors, ni chevaux, ni bêtes de somme, ni chariots, aucun attirail de voyage, rien enfin n'annonçait qu'une foule de malheureux étaient venus se reposer, pour quelques heures, sous le toit de ce caravansérail ouvert à tout venant.

J'ai oublié de dire que le bâtiment, composé seulement d'un rez-de-chaussée éclairé par d'étroites fenêtres percées au moins à dix pieds au-dessus du sol, était divisé en deux parties principales par un couloir étroit mais très-long; l'entrée de notre cellule donnait au fond de ce couloir. La partie de droite ainsi que celle de gauche étaient subdivisées en deux salles : l'une, celle de devant, était beaucoup plus grande que l'autre, et elles communiquaient entre elles par une porte. Les soldats occupaient avec les chevaux et les bœufs les deux salles à droite du couloir; les chariots démontés avaient été remisés dans ce couloir; les religieuses se tenaient avec quelques femmes et plusieurs enfants dans la grande salle de gauche; la petite chambre du

pour les habits rouges des soldats indigènes ou anglais. Mais plus elle s'approchait, cette colonne, plus elle paraissait sombre et noire, sauf à ses extrémités, où les teintes variaient et s'éclaircissaient. — D'où venait-elle, quel nom avait-elle, à quelle espèce d'êtres appartenait-elle? Nous nous épuisions en vaines conjectures pendant qu'elle gravissait les zigzags de la route; par moments, nous la perdions de vue; mais elle reparaissait bientôt plus rapprochée de nous pour disparaître encore et reparaître de nouveau.

— Eh mon Dieu! s'écria Ellen, voilà une cinquantaine de femmes vêtues de grandes robes noires, les unes à pied, les autres dans des chariots ou montées sur des chevaux, sur des chameaux, sur des éléphants; voici aussi des soldats anglais, une dizaine, pas plus, en tête de la colonne, et autant sur les derrières.

Je regardais de toutes les forces de mes yeux cette singulière caravane, et j'avais peine à croire ce que je voyais; mais quand ces femmes vêtues de noir atteignirent le dernier échelon de la route et passèrent à une portée de fusil de notre observatoire, je fus saisie de cette joie que doivent éprouver les naufragés ago-

nisants en pleine mer sur une barque, quand ils rencontrent un navire qui va les recueillir à son bord.... Ces femmes étaient des religieuses catholiques, les religieuses de Delhi, peut-être... Ah! nous allions donc enfin sortir de notre prison et courir au-devant d'elles pour leur demander leur bénédiction!

---

## XIV

Encore et toujours des déceptions! Un coup d'œil me suffit pour reconnaître que l'arrivée de cette caravane d'un nouveau genre ne pouvait améliorer notre position. Ces saintes filles que nous avions saluées comme des anges sauveurs envoyés vers nous par la Providence, traînaient à leur suite des misères et des douleurs aussi grandes que les nôtres, et les soldats qui les escortaient avaient plutôt l'air de protégés que de protecteurs, avec leurs armes brisées, leurs uniformes en lambeaux, leurs coiffures de linges ensan-

même côté était remplie de malades et de blessés.

Ce vieux bâtiment si désert, si calme d'habitude, ressemblait donc maintenant à un hôpital ou à une ambulance, car les sœurs ne consentirent à prendre un peu de repos qu'après avoir pansé tous les blessés, visité tous les groupes de femmes, d'enfants, de civilians et de soldats, et distribué à tous indistinctement, catholiques ou autres, des sourires d'encouragement et des paroles de consolation. Je les voyais à l'œuvre pour la première fois, et je les suivis pas à pas, admirant leur dévouement et leur abnégation, abnégation et dévouement dont j'ai conservé un souvenir aussi ineffaçable que le souvenir de mes malheurs. Un saint prêtre, leur confesseur, voyageait avec elles; il se nommait le père Paul, je crois; j'ai vu son nom dans les gazettes depuis mon retour en Europe.

La journée s'écoula tranquillement jusqu'à quatre heures, sauf une alerte, lorsque, vers midi, une famille de nomades Hindous vint camper sous l'ombre des tamarins de l'esplanade; ces bohémiens se remirent en marche dès que la chaleur fut passée et ne se doutèrent pas que le bengalow était rempli d'Euro-

péens. Nous ne redoutions pas une attaque de leur part, ils étaient trop peu nombreux, mais nous avions peur d'être trahis. En effet, plus de sécurité pour nous s'ils nous apercevaient; ils vendraient, moyennant une part du butin, le secret de notre retraite à la première bande de cipayes qu'ils rencontreraient en quête de pillage et de meurtres. Leur départ nous causa donc une vive satisfaction, et d'ailleurs nous l'attendions avec impatience, afin de pouvoir renouveler nos provisions d'eau; les animaux surtout souffraient beaucoup de la soif, et commençaient à geindre et à s'agiter dans l'étroit espace où on les tenait renfermés.

Le dernier couple de bœufs s'abreuvait lentement à la fontaine, le dernier fourrageur rentrait avec sa récolte de plantains, de cocos et de bananes, ou son faisceau de feuilles de latanier, et la porte du bengalow allait être fermée et barricadée, quand un soldat, qui s'était avancé par curiosité à quelque distance sur la route de droite, revint tout effaré et annonça l'approche d'une troupe nombreuse de cavaliers; étaient-ce des Anglais ou des cipayes? il ne pouvait le dire; il avait seulement distingué des habits rouges

dans le lointain, et les habits rouges appartenaient aussi bien aux insurgés qu'aux troupes restées fidèles à l'Angleterre.

La prudence nous imposait une prompte retraite à l'intérieur du bengalow, et chacun s'y installa de façon à ne plus remuer pendant toute la nuit, à moins que les nouveaux arrivants ne fissent partie de l'armée anglaise envoyée, disait-on, vers Cawnpore. Un *band-master* européen, un chef de musique d'un régiment révolté, le seul homme réellement valide de toute la caravane, se plaça en faction derrière la porte, et, grâce aux ais mal joints, promit de nous renseigner sur les intentions amicales ou hostiles des cavaliers. Bientôt apparurent les premiers pelotons d'un escadron ; je me tenais derrière le *band-master*, je voulais connaître notre sort avant d'aller rejoindre Ellen et Will, qui avaient emmené deux ou trois enfants dans la petite cour de notre cellule et jouaient avec eux. A l'aspect de ces premiers pelotons le chef de musique tressaillit, et recula comme frappé d'épouvante, et comme s'il craignait que les cavaliers ne l'aperçussent à travers l'épaisseur de la porte. Je lui demandai pourquoi il se rejetait ainsi en arrière; la

honte de passer pour un peureux aux yeux d'une femme le ramena à son poste; mais il n'y put tenir, et, pâle comme un mort et aussi tremblant qu'un bambou fouetté par le vent, il tourna subitement le dos à la porte et s'enfuit vers la salle des hommes, en s'écriant avec désespoir : Mon régiment! c'est mon régiment qui arrive! nous sommes perdus!

Cette nouvelle jeta la consternation dans le bengalow. Cependant j'espérai encore que cet escadron ne faisait que passer et se rendait à Calpée, où, m'avait-on dit, les insurgés se réunissaient pour former un corps d'armée; je pris donc la place du pauvre *band-master*, et j'observai les mouvements de nos ennemis. Hélas! je vis bientôt qu'ils ne traverseraient pas l'esplanade, et qu'ils ne se contenteraient pas seulement d'abreuver leurs chevaux à la fontaine et de partir : les chevaux furent attachés à des piquets sous les grands arbres; les tentes furent dressées avec une régularité tout à fait européenne, et chaque soldat, débarrassé de son fourniment, alluma isolément son petit feu de bivouac; — le camp désormais ne serait levé que demain matin...

Que d'angoisses nous assaillirent alors ! Certes, aucun de ces brigands ne manifestait encore l'intention de pénétrer à l'intérieur du bengalow, mais la nuit se passerait-elle sans que le désir n'en vînt aux plus frileux d'entre eux? Et d'ailleurs, ne serait-ce pas un miracle, si, durant cette longue nuit de douze heures, aucun bruit, aucun accident ne trahissait notre présence.

Une heure se passa dans un calme parfait, et nous commençâmes à respirer un peu plus librement. Je laissai mes enfants avec leurs nouveaux compagnons d'infortune, et je revins auprès des religieuses; elles étaient seules; les autres dames anglaises s'étaient retirées pour quelques instants dans la seconde chambre, afin de permettre aux sœurs de se livrer à leurs exercices de piété; mais moi, je voulais assister à ces exercices; un sentiment de naïve curiosité m'y conviait. Le prêtre, lorsque j'entrai, se tenait debout à un angle de la salle, récitait des prières à voix basse et se préparait à leur donner la bénédiction, car il ouvrait déjà un sac de cuir noir qui renfermait les vases sacrés. Cette cérémonie était toute nouvelle pour moi, qui appartiens à la religion réformée; elle emprun-

tait aux circonstances un intérêt poignant et sublime; je me sentis transformée, je suivis l'exemple des saintes filles qui m'entouraient, je devins fervente et croyante comme elles, et comme elles je m'agenouillai en implorant la protection du Tout-Puissant, pour mes enfants, et pour moi.

Mais un événement imprévu nous plongea dans la consternation; un cheval des cipayes se prit à hennir au dehors, puis un autre, et un autre encore. Ces animaux sentaient le voisinage de quelques cavales enfermées avec nos soldats; les cavales leur répondirent, et instantanément tout l'escadron des insurgés fut sur pied, et la porte du caravansérail vacilla sous des coups redoublés... elle allait être brisée, enfoncée, quand deux religieuses se décidèrent à l'ouvrir: une plus longue résistance n'aurait servi qu'à provoquer la colère des cipayes, qui ne pouvaient douter que les personnes réfugiées dans ce bâtiment ne fussent anglaises, puisqu'elles avaient pris tant de soin pour se cacher. Les deux religieuses ouvrirent donc la porte et rentrèrent immédiatement dans la grande salle; immédiatement aussi une vingtaine de soldats, le sabre et le revolver au poing, se précipi-

tèrent sur leurs traces, ardents et furieux comme s'ils montaient à l'assaut.

A la vue de ces femmes à robes noires et à coiffes blanches, agenouillées et courbées vers la terre; à la vue de ce prêtre qui exerçait sans trembler son ministère de rédemption, ils se sentirent saisis d'un respect involontaire et s'arrêtèrent... et le prêtre psalmodia à haute voix, à haute voix maintenant, les derniers mots de la bénédiction; mais en ce moment l'ostensoir d'or resplendit aux rayons du soleil couchant qui pénétraient dans la salle par les hautes fenêtres dont j'ai parlé... Il n'en fallut pas davantage pour réveiller les féroces et cupides instincts des cipayes; des coups de revolvers dirigés vers le même but, se succédèrent pendant plus d'une minute; un épais nuage nous enveloppa, et nos cris de détresse succédèrent aux murmures des prières. Cependant la fumée s'échappa au dehors, et je pus jeter les yeux autour de moi : Miracle! miracle! oui, je criai au miracle comme toutes mes compagnes; le croira-t-on? le père Paul était encore là, debout devant nous; il avait échappé aux balles tirées sur lui presque à bout portant, et il achevait stoïquement de renfer-

mer l'ostensoir dans son sac de cuir. Les balles, on peut le dire, avaient dévié de leur route tout exprès pour ne pas l'atteindre, et derrière lui, sur la muraille, on voyait, en quelque sorte, la silhouette de son corps indiquée par les stigmates de ces projectiles !

Nos sentiments d'admiration n'eurent guère le temps de se manifester ; un bandit s'élança sur le père Paul, le prit par le collet de sa soutane, le secoua rudement, lui plaça le pistolet sur le front, et lui dit en langage bengali : *Tu vas mourir, vilain !*

— Au nom de Dieu, grâce ! grâce ! s'écrièrent les religieuses pendant que l'une d'elles saisissait à deux mains le bras du soldat et s'efforçait de l'abaisser.

— Fais-moi voir ton Dieu, dit le soldat cédant à peine aux efforts de la sœur.

— Adore-le, et il te pardonnera, répliqua le prêtre en tirant un crucifix de son sein et en le montrant au cipaye.

Le cipaye regarda le crucifix et recula comme frappé de stupeur ; puis, sans mot dire, sans proférer aucune menace, il rejoignit ses compagnons, qui n'avaient pas encore quitté le seuil de la porte. Un

halvidar (un sergent) venait de pénétrer au milieu du groupe de nos agresseurs, et leur adressait un discours qu'ils semblaient écouter avec beaucoup d'impatience. Pendant ce temps-là, nos angoisses, nos terreurs augmentaient, et il devait en être ainsi dans les chambres voisines. Les soldats parurent enfin consentir à ce que leur demandait l'halvidar, et ce dernier, se tournant de notre côté, nous dit en anglais :

— Nous avons ordre de vous tuer, mais nous préférons votre argent à votre sang ; ainsi donc, payez rançon, donnez-nous tout ce que vous possédez, et l'on ne vous fera pas de mal.

— Nous n'avons pas d'argent, s'écrièrent à la fois plusieurs religieuses.

— C'est ce que nous allons voir bientôt, répliqua l'halvidar ; allons, sortez d'ici et défilez une à une, les *demoiselles du bon Dieu*...

Cette dernière qualification provoqua les rires des bandits et les mit en belle humeur. J'ai pensé, depuis, que ce sergent n'avait montré tant de brusquerie et de brutalité envers les religieuses, que pour amuser la rage des soldats. Les soldats se formèrent en haie à l'entrée de la salle, et les religieuses passèrent une

à une au milieu d'eux, mettant d'une main leur poche à l'envers et de l'autre portant à la bouche leur grosse croix d'argent. Les soldats les palpaient légèrement sur les hanches et au milieu du dos seulement, et regardaient attentivement si elles n'avaient pas de bagues aux doigts.

Cette minutieuse inspection fut inutile. Les sacripants ne récoltèrent pas une obole ; il est vrai de dire, à leur décharge, qu'ils ne manifestèrent pas une seule fois l'intention de s'emparer des croix d'argent. Hélas ! la rançon des religieuses allait être bientôt payée par d'autres créatures infortunées !

Quand vint mon tour de passer au milieu des cipayes, les forces me manquèrent, mes jambes fléchirent, et je faillis m'évanouir... j'aurais sacrifié un de mes membres pour être alors auprès de mes enfants.

— C'est une Anglaise, celle-là, dit l'halvidar, reconnaissant ma nationalité, malgré mon costume hindou et mon teint bistré par le hâle et le soleil ; on ne passe pas, ajouta-t-il en appliquant une de ses mains sur mon épaule gauche et en me repoussant vers l'intérieur de la salle.

— C'est notre sœur, dit le père Paul, qui venait immédiatement après moi, et qui, à l'exemple du sergent, posa une de ses mains sur mon épaule droite.

J'étais plus morte que vive : je sentais que mon sang se figeait dans mes veines, et je voyais Ellen et Will se balancer comme des ombres devant mes yeux et disparaître...

— Laissez passer la cathécumène, dit une sœur.

Je passai, et je sentis renaître en moi une nouvelle vie...

Les religieuses se groupèrent assises sur l'esplanade, et je me plaçai au milieu d'elles. De nombreux cavaliers nous entourèrent aussitôt, poussant des cris, nous injuriant et s'excitant mutuellement à nous maltraiter ; un officier leur imposa silence. Il leur promit sans doute, pour se faire obéir, qu'ils recevraient, comme leurs camarades occupés alors à visiter le caravansérail, leur part de butin et de vengeance. Ces Hindous, d'ailleurs, se calmèrent d'autant plus facilement, qu'ils n'ignoraient pas que les religieuses rendaient de grands services aux pauvres du Bengale.

Je me trouvais donc en sûreté dans la compagnie

des religieuses; mais Ellen, mais Will n'étaient pas là, et je tremblais que ces enfants, inquiets de mon absence, ne quittassent maintenant notre cellule et n'entreprissent de me rejoindre. Ils tomberaient alors sous les coups des cipayes, ainsi que vont y tomber ces pauvres victimes entassées dans le bâtiment comme des bestiaux dans un abattoir! Oh! mon Dieu! que faire? qu'entreprendre pour les sauver? Que ne suis-je insecte volant ou rampant! je me glisserais jusqu'auprès d'eux; et dussé-je aussitôt périr sous les griffes du vautour, je n'hésiterais pas, si Dieu le permettait, à cesser d'être femme pour devenir la femelle du passereau, qui franchirait l'espace, qui irait s'abattre sur l'épaule d'Ellen et qui lui dirait de ne pas sortir de la cellule, de ne pas crier, de ne pas parler et d'attendre... Oh! mes chers enfants! attendez, ne parlez pas, ne criez pas, ne sortez pas de votre retraite... Les tigres assouviront, hélas! leur rage sur d'autres que sur vous, et quand ils seront repus et partis, j'irai vous délivrer... Mais tout ce que je dis, tout ce que je pense, les folles le pensent et le disent!

Je ne raconterai pas les scènes de carnage qui se passèrent alors dans le bengalow; d'ailleurs, je n'en

ai pas été témoin; j'ai seulement entendu les derniers cris des victimes et les vociférations des assassins. Le massacre dura une demi-heure à peu près; toutes les femmes, tous les blessés, tous les enfants de la caravane tombèrent égorgés, éventrés, hachés à coups de sabre; il n'y eut de résistance que pendant quelques minutes, alors que les soldats anglais, une vingtaine à peu près, ainsi que je l'ai dit, résolurent de ne pas mourir sans combattre. Ces infortunés, accculés dans la salle occupée par les chevaux et les bœufs, se défendirent en désespérés et non sans succès, car les cris de rage des cipayes augmentaient d'intensité chaque fois que retentissait un coup de mousqueton anglais, coup toujours tiré à bout portant et toujours mortel. Et peut-être si les munitions n'avaient manqué, nos braves seraient-ils restés maîtres du terrain; mais elles manquèrent, et, pour activer le dénoûment de la bataille, l'escadron presque entier accourut au secours des assaillants. Elle cessa enfin cette lutte de vingt braves contre cent cinquante bêtes féroces, mais elle ne cessa que lorsque le dernier de ces braves eut brûlé sa dernière cartouche...

La nuit était venue; je ne craignais plus d'être trahie

par ma douleur; je pleurais, je me tordais de désespoir, et je voulais aller à la recherche des cadavres de mes pauvres enfants; mais à présent que le carnage avait cessé, les assassins, armés de tisons flamboyants, dépouillaient leurs victimes.

— Ellen ! Will ! m'écriai-je, en étouffant ma voix entre mes mains, je veux mourir près de vous !

Et je bondissais, je m'élançais vers l'entrée du bengalow.

— Espérez, murmuraient quelques sœurs qui ne me retenaient qu'avec peine.

— Dieu vous les rendra ! ajoutait une autre.

— Eh ! répliquai-je, quand même mes enfants n'auraient pas quitté notre cellule, quand même ils vivraient encore, ne voyez-vous pas qu'ils sont perdus, puisque les bandits se préparent à incendier le bâtiment ?

— Ce bâtiment est sacré pour eux, dit le père Paul; il doit avoir été fondé, ainsi que tous les autres caravansérails, dans un but de charité publique, et ils se garderont bien d'y mettre le feu comme à une maison européenne.

Ces dernières paroles, pleines de bon sens, provo-

quèrent en moi une réaction salutaire; mes larmes, mes sanglots s'arrêtèrent, et je retrouvai presque du sang-froid et je sentis un peu d'espérance renaître au fond du cœur. En effet, ces cavaliers, la plupart mahométans, n'oseraient jamais détruire par le feu une des pieuses fondations de quelque saint personnage de l'islamisme.

---

## XV

Cependant le bengalow était redevenu sombre et silencieux comme un immense sépulcre, tandis que l'esplanade s'emplissait de bruits et de lumières. Les chariots de la caravane avaient été pillés et démolis, et leurs débris alimentaient un grand feu de joie, autour duquel les Hindous se tenaient accroupis sur leurs talons, les uns supputant la valeur du butin, les autres prêtant l'oreille au récit des épisodes du massacre; les autres encore devisant sur le supplice de

quelques fonctionnaires anglais, sur les victoires passées et sur les gloires futures de l'insurrection.

Maintenant que le rideau de la nuit s'était abaissé sur le dénoûment de cette affreuse tragédie, on aurait cru que cette halte ressemblait à toutes les haltes militaires, et que ces cavaliers jouissaient d'un repos bien mérité après une longue journée de fatigues. Le sang débordait par-dessus le seuil du bengalow, mais on ne le voyait pas; les armes, les vêtements, les mains et la figure de tous ces assassins étaient souillés de sang, mais l'obscurité voilait les souillures. L'officier qui commandait l'escadron était demeuré sous sa tente, sans paraître se préoccuper de ce qui se passait, sans essayer d'enrayer la fureur de ses subordonnés, et il semblait, dans sa coupable neutralité, considérer ce massacre comme un amusement de soldats, comme un jeu qui ne portait pas atteinte à la discipline militaire. Il était cependant intervenu quand les cipayes commencèrent à injurier les religieuses, et il intervint encore pour ordonner qu'on allumât un feu devant elles. La rosée de la nuit était si froide que ces pauvres femmes grelottaient sous leurs vêtements de bure.

Moi je ne cessais d'épier le moment où, sans être vue, je pourrais m'échapper; car, malgré les bonnes paroles des sœurs et du prêtre, je craignais toujours que la cachette de mes enfants n'eût été découverte, et j'avais hâte de sortir de ce doute affreux. Mais plusieurs cavaliers qui avaient établi leurs feux entre nous et le caravansérail me gênaient beaucoup, et il était presque impossible qu'ils ne s'aperçussent pas de mes tentatives.

Enfin, une occasion favorable se présenta. Un cipaye, que ses camarades avaient laissé pour mort dans la chambre où les Anglais s'étaient si vaillamment défendus, apparut tout à coup sur le seuil du bengalow; il se réveillait d'un long évanouissement et se soutenait à peine; on accourut près de lui et on le fit asseoir sur l'herbe, le dos appuyé contre la muraille, auprès de la porte. Cet homme allait mourir, si un habile chirurgien ne fermait promptement une large blessure béante au milieu de sa poitrine, et par laquelle il perdait tout son sang; le *moulvy*, le chirurgien de l'escadron, étant absent, un soldat de la caste des *Pandidoppas*, dans laquelle se recrutent les médecins des brahmes, entreprit de panser son cama-

rade, qui, lui-même, appartenait à la caste des brahmes. Mais le patient le repoussa et réclama par des gestes énergiques l'assistance des religieuses; il avait sans doute entendu parler de l'habileté et du dévouement de ces nobles infirmières. — Un havildar vint donc prier l'une d'elles de se rendre auprès du blessé. Deux religieuses au lieu d'une obéirent aussitôt; le prêtre les accompagna, et je saisis en les suivant l'occasion de me rapprocher de la porte du bengalow. La sœur qui faisait le pansement demanda de l'eau; je courus en puiser à la fontaine et j'y retournai plusieurs fois, car le vase de cuivre dont je me servais était très-petit. Tantôt je m'agenouillais avec les sœurs devant le blessé, tantôt je me levais pour courir à la fontaine, et je remarquai bientôt que les cipayes qui nous éclairaient avec des torches de bois résineux ne faisaient plus attention à mes allées et venues; cependant le pansement s'achevait, mais le blessé paraissait prêt à rendre l'âme, quand le père Paul se pencha vers lui, l'examina attentivement, et poussa une exclamation de surprise en reconnaissant dans le moribond ce même soldat qui avait osé porter sur lui une main sacrilége...

— Il m'a demandé à voir mon Dieu, il le verra, s'écria le prêtre; vite! de l'eau, afin que je puisse le baptiser avant qu'il expire...

Je courus à la fontaine, et j'entendis, en revenant, que les religieuses engageaient les cipayes à se retirer à l'écart; les cipayes s'éloignèrent, et nous demeurâmes, le prêtre, le mourant, les sœurs et moi, plongés dans une obscurité presque complète. Le moment d'exécuter mon projet était venu; j'élevai mon âme à Dieu, j'invoquai sa protection dans une courte et fervente prière, et, tandis que le père Paul, tenant le vase de cuivre penché sur la tête du mourant, se préparait à verser l'eau sainte et murmurait les oraisons auxquelles répondaient les deux mères spirituelles du nouveau chrétien, je franchis le seuil du bengalow et me précipitai haletante vers le fond du couloir. Je savais que les chariots qu'on y avait remisés n'y étaient plus et que le passage devait se trouver libre; mais, horreur! je n'avais pas fait deux enjambées que je trébuchais sur des cadavres et que je tombais dans le sang!... Je me relevai, j'essayai de marcher à tâtons dans la nuit; impossible! Des cadavres, toujours des cadavres me barraient le chemin; je voulus

parler, crier, appeler, espérant que le son de ma voix arriverait jusqu'à mes enfants, et qu'ils la reconnaîtraient dans ce lugubre silence; mais la peur d'être entendue au dehors me rendit muette. Jugez de mon désespoir; il allait jusqu'à la folie; je voulais retourner sur l'esplanade, ameuter les cipayes autour de moi, et leur dire : Tuez-moi, je suis Anglaise! Tuez-moi comme vous avez tué mes enfants! Enfin, je maudissais ma destinée, je ne croyais plus à la Providence; je reniais la bonté et la justice de Dieu, je blasphémais... Oui, certes, j'étais folle! Mais tout à coup, dans le chaos de mes idées, je sentis poindre une idée claire et simple; je me calmai et j'espérai comme j'avais espéré déjà tant de fois depuis la première heure de l'insurrection.

— Eh bien! pensai-je, si je ne puis arriver jusqu'à mes enfants par ce couloir, j'y arriverai peut-être en faisant le tour des bâtiments et en cherchant au dehors l'endroit où nous avions percé l'ancienne porte murée de la petite cour.

Je m'étonnai de n'avoir pas pensé à cela plus tôt, et je sortis; le baptême finissait. En toute autre circonstance, j'aurais été fortement impressionnée, et je

serais restée clouée sur place, devant ce prêtre qui pardonnait à son ennemi et se vengeait en lui ouvrant le ciel, après une vie souillée de crimes; mais je devais profiter de la pénombre où se passait cette scène sublime et indescriptible. Aussi, longeant rapidement la muraille, je disparus à l'angle du bâtiment. Les broussailles, les épines, les pierres, les inégalités de terrain ne ralentirent pas ma course; j'avais le don de la vue nocturne; j'y voyais aussi clair qu'en plein midi, et j'arrivai en moins d'une minute devant la porte murée, dont je reconnus l'encadrement extérieur sans hésitation.

Mais le trou qui du dôté de la cour était percé à notre hauteur, se trouvait en dehors élevé de plus de deux mètres au-dessus du sol, et je ne pouvais atteindre son orifice, même en allongeant le bras.

— Ellen! Will! m'écriai-je en me dressant sur la pointe des pieds et en collant presque ma bouche contre la muraille afin de modérer l'éclat de ma voix; Ellen! Will!

J'écoutai; pas de réponse; le silence n'était troublé que par les frémissements des massifs de feuillage, au

travers desquels passaient les souffles irréguliers de la brise.

— Ellen ! Will ! répondez, me voilà !

Rien encore ; j'écoutais cependant de toutes mes forces, je ne respirais même pas, afin de mieux entendre ; mais rien, toujours rien ; la voix chérie de mes enfants, cette voix dont une seule résonnance aurait vibré jusqu'au fond de mes entrailles, se taisait, et les murmures de la fontaine qui jaillissait dans la cour de la cellule arrivaient seuls à mon oreille.

— Les assassins ont découvert leur retraite, pensai-je, et, désespérée, je frappais la muraille avec mon front.

— Mais non, repris-je, sentant renaître en moi une nouvelle énergie, ils vivent, ils sont là, ils m'attendent et ils ne répondent pas parce que ma voix ne va pas jusqu'à eux. Ellen ! Will ! Will ! Ellen !

Rien encore ! et le bruit du jet d'eau retombant dans sa vasque semblait, par sa monotonie persistante, insulter à ma douleur.

Je l'ai déjà dit, une idée simple, claire et pleine de bon sens suffit quelquefois pour ranimer notre courage dans les circonstances les plus critiques, et quand

le danger est passé, nous nous enorgueillissons d'avoir eu cette idée, comme si la Providence, la bonté divine, n'en inspiraient pas toujours de pareilles aux faibles aussi bien qu'aux forts, aux pauvres aussi bien qu'aux riches d'esprit.

J'eus donc l'idée qu'Ellen se trouvait dans une situation identique à la mienne, c'est-à-dire qu'inquiète sur mon sort, elle n'osait quitter la cellule pour se mettre à ma recherche, et épiait mon retour à la porte du couloir, de même que, de ce côté-ci, j'épiais ses mouvements.

Je ne pouvais croire qu'elle se fût endormie avec son frère et les autres jeunes garçons, ses nouveaux camarades. On ne dort pas quand on n'est séparée d'un abattoir humain que par une simple cloison de planches!..... Ellen et les enfants gardaient un profond silence de peur d'être découverts.

Je ne songeai plus dès lors qu'à attirer l'attention de ma fille vers moi sans nous compromettre; mais cela n'était pas facile, car, en faisant trop de bruit, je risquais d'être entendue par quelques cipayes rôdeurs, et en n'en faisant pas assez, je manquais mon but.

Je choisis parmi les arbustes voisins une longue

branche et je me mis à fouetter, avec la touffe de verdure qu'elle portait à son extrémité, le pourtour de notre ancien observatoire.

J'avais désormais l'oreille assez habituée aux murmures de la fontaine pour pouvoir distinguer d'avec eux tout autre bruit qui se manifesterait dans la cour. Quelques minutes s'écoulèrent sans résultat; enfin, je crus entendre plusieurs de ces imperceptibles sifflements que nos lèvres laissent passer quand elles redoutent de s'ouvrir, et peu à peu ces sifflements se transformèrent en paroles. Cependant, craignant d'être la dupe d'une illusion, je continuai à agiter la branche, au risque d'être aveuglée par les grains de ciment qui se détachaient de la maçonnerie et tombaient sur mes yeux.

Plus de doute! on causait dans la cour; on parlait de l'agitation de ce bouquet de feuilles, qu'on avait d'abord pris pour un oiseau nocturne battant de l'aile.

Les meurtriers avaient donc oublié la cellule; Ellen et Will vivaient donc encore!

Alors, me grandissant de deux coudées, je jetai dans la cour les noms de mes enfants, et aussitôt j'entendis

sourdre à travers la muraille ces mots si impatiemment attendus, si fiévreusement espérés :

— Mère ! est-ce vous ?

Et la main d'Ellen, passant par la meurtrière, vint se réunir à la mienne.

Ellen parlait déjà de démolir cette barrière de plâtre et de cailloux qui nous séparait. Je n'eus garde d'y consentir : le malheur me rendait prudente.

— A combien de personnes as-tu donné asile ? demandai-je.

— A quatre seulement : deux dames et deux enfants.

— Ne faites aucun bruit, ajoutai-je ; ne cherchez pas à sortir de la cellule, et ne soyez pas inquiètes si je ne reparais plus de toute la nuit. Nos chances de salut ne seront assurées qu'après le lever du soleil et le départ des cavaliers. Bonsoir.

— Bonsoir, mère, bonsoir, répéta Will qui avait grimpé sur les bras de sa sœur et voulait passer à travers le mur.

Le nouveau chrétien venait d'expirer quand je retournai sur l'esplanade, et je me glissai au milieu des religieuses sans éveiller aucun soupçon ; les cipayes n'avaient pas remarqué mon absence.

Le froid incommodait beaucoup les religieuses; elles n'étaient pas habituées comme moi à la température humide et glacée des nuits de l'Inde, et elles grelottaient malgré le rayonnement d'un grand feu. Des cavaliers, ceux qui avaient assisté au pansement et à l'agonie du blessé, s'en aperçurent et s'humanisèrent au point de construire quelques petites huttes de feuillage, où les moins robustes d'entre ces bonnes sœurs se réfugièrent, ainsi que le père Paul.

Certes, une telle sollicitude doit étonner de la part de pareils brigands, et j'affirme que j'aurais éprouvé beaucoup moins de surprise en les voyant massacrer le prêtre et les deux infirmières : le prêtre, parce qu'il osait transformer un brahme en chrétien; les infirmières, parce qu'elles étaient les marraines de ce baptême.

Aucun incident ne troubla le calme de cette longue nuit; les assassins dormirent paisiblement à quelques pas des cadavres de leurs victimes; les sœurs méditèrent et prièrent, et moi je pensai... Ai-je besoin de dire à quoi je pensai? Il y a huit jours, dix jours, vingt jours, un mois, au début de nos calamités, je m'inquiétais à chaque instant de l'avenir, et cepen-

dant, d'espérances en espérances, je parvenais à reconstruire par l'imagination un plan de vie future où mon mari, mes enfants et moi, nous pourrions être heureux. Mais cet avenir, qui se rétrécit quand je devins veuve, et qui n'a cessé de se rétrécir encore à mesure que, sans relâche et sans miséricorde, les douleurs ont succédé aux douleurs, je ne m'inquiète plus de lui maintenant, je ne m'inquiète même pas du lendemain, ni même de l'heure prochaine; je n'ai souci que de la minute présente et de celle qui la suivra, l'une et l'autre pouvant être les dernières de notre existence!

Durant cette longue nuit, je pensai donc seulement à la conduite que nous devions tenir au lever du soleil, si toutefois nous étions encore au nombre des vivants quand le soleil se lèverait.

Et j'avais raison d'en douter. — Ne serais-je pas impitoyablement massacrée dans le cas où ma nationalité se trahirait au grand jour, et mes enfants ne périraient-ils pas comme moi, si les insurgés visitaient le bengalow avant de se remettre en marche et découvraient l'entrée de la cellule?

Mes indécisions duraient encore quand le soleil

parut à l'horizon, et je résolus de me conduire selon les circonstances. Je masquai ma figure sous les plis de mon pagne, et je suivis d'un œil inquiet les mouvements des cavaliers. Les prières, les ablutions, les préparatifs du déjeuner les occupèrent d'abord exclusivement, et pas un ne s'approcha de la porte du caravansérail. Ils semblaient avoir oublié la boucherie de la veille. Vint ensuite le pansage et le paquetage des chevaux, et l'appel général des hommes; tout cela s'exécuta avec tant d'ordre, et les habitudes de la discipline anglaise furent si bien observées, le boute-selle si bien sonné et si bien écouté, et le départ si régulier, que, sans les faces bistrées ou jaunes de ces natifs du haut Bengale, et surtout sans les horribles souvenirs qu'ils laissaient derrière eux, on aurait cru assister au défilé d'un escadron de l'armée de la reine, d'autant plus que, par extraordinaire, cet escadron marchait sans sa queue habituelle de *lascars*, Hindous de basse caste, employés comme palefreniers et coupeurs d'herbes (*syces et gonyarals*), toujours plus nombreux que les cavaliers et les chevaux.

Je me trompais quand je disais que nul cipaye ne s'était approché du bengalow; c'est le contraire. Plu-

sieurs d'entre eux y pénétrèrent, et un chariot, rempli de cadavres, extrait de l'arène où les soldats anglais moururent en combattant, roula à la suite de l'escadron qui reprenait le chemin de Calpée.

Ils emportaient leurs morts, que le contact des nôtres avait souillés, et ils allaient les abandonner au courant de la Jumma, cette sainte rivière qui, selon leurs croyances, purifie les corps et les entraîne dans le lit du Gange, d'où revêtant soudain une forme éthérée, ils s'élancent triomphants vers les cieux...

Le chariot disparaissait à peine au bout de l'esplanade, que déjà je courais vers la porte murée annoncer à mes enfants qu'ils étaient libres.

Ellen m'attendait.

— Vous ne pourrez pas sortir par le couloir, dis-je, il est trop encombré... (je voulais leur épargner la vue des cadavres de nos compatriotes), démolissez cette maçonnerie, vite! vite!

Les captives se mirent à l'œuvre, mais presque aussitôt je les priai de s'arrêter; je venais d'entendre le bruit d'une cavalcade. Encore des tigres, pensai-je en retournant à la hâte près des religieuses.

Je me trompais; quatre ou cinq cavaliers détachés

de l'escadron qui s'éloignait, et chargés sans doute d'une mission importante, traversèrent l'esplanade au grand galop et disparurent vers l'est, dans la direction de Bela, une des dernières stations que cet escadron avait quittée la veille ou l'avant-veille.

— Nous allons partir, me dit alors une des religieuses ; êtes-vous décidée à voyager avec nous ? Nous suivrons la grande route jusqu'à Allahabad. Les Hindous, les cipayes affectent de ne pas nous confondre avec les dames anglaises ; vous en avez eu la preuve ; ils nous respectent et ne sont même pas éloignés de nous rendre quelques services. Vous et vos enfants, vous serez presque en sûreté dans notre compagnie.

— Ma sœur, répondis-je, la longueur de la route m'effraie. Allahabad est à plus de soixante lieues d'ici, je préférerais gagner Cawnpore ; Cawnpore n'est éloigné que de dix ou douze lieues.

— Allahabad renferme un couvent de notre ordre.

— Le général Weheler commande à Cawnpore, et son épée y est toute puissante...

— Il y commandait hier ; il n'y commande peut-être plus aujourd'hui...

Cet entretien se termina brusquement; on nous avertissait que le père Paul allait réciter l'office des morts à la porte du bengalow; j'étais bien pressée de me réunir à mes enfants, néanmoins, je crus devoir assister à cette cérémonie, et je m'agenouillai derrière les religieuses. Le prêtre, avant de commencer, exprima en quelques mots la douleur que nous ressentions de ne pouvoir inhumer nos frères et nos sœurs. Du moins empêcherons-nous, ajouta-t-il, que les animaux du désert et les oiseaux de proie ne se partagent leurs dépouilles. Ces fenêtres seront fermées, cette porte aussi, et devant le seuil de cette porte nous planterons une croix... afin que cette maison soit désormais considérée comme un sépulcre, jusqu'à ce que, par la volonté de Dieu, la paix se rétablissant en ces contrées, on puisse rendre à la terre ce qui appartient à la terre.

Mains jointes et tête baissée, les sœurs écoutaient le père; moi, j'osai l'interrompre. Je venais de calculer instantanément que je pourrais revoir beaucoup plus tôt Ellen et Will en les faisant passer par le couloir. Ce ne serait pas la première fois qu'ils marcheraient dans le sang.

— Quelques victimes peut-être respirent encore et attendent des secours, m'écriai-je.

— Dieu le veuille ! répliqua le père. Et comme s'il se reprochait de n'avoir pas déjà pensé à cela, il ouvrit aussitôt la porte du bengalow et s'élança dans le couloir ; je l'y suivis, ainsi que plusieurs religieuses.

Partout des cadavres. Les soldats morts en combattant dans la grande salle de droite étaient tombés tous à la même place, et le dernier tombé, couché par-dessus ses camarades, tenait encore un revolver dans chaque main. L'entassement presque régulier de ces morts prouvait que les cipayes avaient oublié de les fouiller pour s'emparer de leurs bijoux et de leur argent. Ils s'étaient contentés d'enlever les chevaux et les bêtes de somme.

Au contraire, dans les autres chambres, le vol avait précédé, accompagné et suivi le massacre. Aussi les victimes gisaient-elles éparses ou réunies par groupes, nues ou quasi-nues, mutilées, hachées, embrochées ou clouées à coups de sabre le long du plâtras des cloisons ou noyées dans le sang... Et l'on devinait aux contorsions de leurs membres, que la plupart des

femmes avaient rendu le dernier soupir en repoussant d'infâmes outrages...

L'espoir de découvrir quelque victime dont le cœur battait encore nous donna le courage de compter les morts un à un. Inventaire inutile! L'œuvre de destruction était complète; aucun tressaillement ne se manifestait dans ces masses de chairs froides et inertes; aucun souffle de vie ne s'échappait d'entre ces lèvres blêmies et crispées; partout le silence et l'immobilité de la mort; je me trompe: il y avait encore du mouvement et du bruit dans ce charnier, car les bourdonnements des grosses mouches voraces se précipitant à la curée, nous étourdissaient.

Pendant que le prêtre et les religieuses achevaient de parcourir les salles, j'allai frapper à la porte de la cellule; ma fille me répondit, mais la porte ne s'ouvrit pas, car elle était retenue dans sa coulisse par le sang coagulé de plusieurs cadavres accumulés au bas de la cloison; ne me sentant pas assez forte pour déblayer le terrain, je retournai vers les religieuses et j'implorai leur assistance.

Elles sortaient de la salle du fond à gauche quand une d'entre elles glissa et tomba sur un monceau de

feuilles de latanier brisées, ensanglantées et entassées dans un coin. Cette chute ne pouvait être douloureuse, aussi témoignâmes-nous notre étonnement lorsqu'en se relevant la sœur poussa un grand cri.

L'épouvante jusqu'alors nous avait empêchés de parler.

— Je n'ai pas poussé ce cri parce que j'ai souffert en tombant, répliqua la sœur, mais parce que j'ai senti quelque chose remuer sous mes mains.

— Les feuilles de latanier sont élastiques.

— Ce quelque chose a remué comme je remuerais si j'étais cachée là-dessous...

Elle achevait à peine ces mots, les premiers qui eussent été prononcés depuis notre entrée dans le bengalow, que le tas de feuilles s'agita, s'entr'ouvrit brusquement et donna le jour à un homme hideux de malpropreté, tout noirci de sang caillé, et reconnaissable seulement à sa taille élevée et à ses proportions herculéennes. C'était le *band-master*; il avait eu la chance d'éviter les coups des assassins en se dépouillant de son uniforme au commencement du massacre et en demeurant couché par terre, immobile comme un mort. La crainte de retrouver les cipayes sur l'es-

planade l'avait empêché de sortir du bengalow; il s'était caché sous ce tas de feuilles dès notre arrivée dans le couloir, et n'avait osé se montrer qu'en nous entendant parler anglais. L'heureux homme ne souffrait pas de la moindre égratignure.

— Dès le point du jour, dit-il avec une certaine aisance, je me suis mis à chercher, au milieu de ces morts, les cadavres de ma femme, de ma fille et de mes deux garçons, et je suis content de ne pas les avoir rencontrés... je les aime mieux sur l'esplanade qu'ici...

Mais son front se rembrunit, et à ses inquiétudes succéda un violent désespoir quand il apprit que sa famille n'était pas sur l'esplanade.

Je me rappelai alors qu'Ellen m'avait parlé de quatre personnes réfugiées dans la cellule, deux dames et deux garçons; n'était-ce pas la famille tout entière de ce musicien? Je n'osai lui en donner la certitude; mais, le prenant par le bras et l'entraînant dans le couloir, je lui dis :

— Un coup de main, et je vous rends votre famille.

— Quatre plutôt qu'un, répliqua-t-il avec une brusquerie que j'aurais voulu pouvoir modérer.

Et il enleva les morts, les rejeta de côté comme des paquets encombrants, saisit entre le pouce et l'index le taquet presque invisible à l'aide duquel on faisait mouvoir la porte, lui imprima deux ou trois violentes secousses de droite et de gauche, et poussa l'étonnement jusqu'à la folie, la joie jusqu'au délire en voyant tout à coup apparaître devant ses yeux sa famille qu'il croyait perdue...

Il me sembla, quand Ellen et Will s'élancèrent vers moi, se pressèrent sur ma poitrine et m'assaillirent de leurs baisers, il me sembla, dis-je, qu'un long espace de temps venait de s'écouler depuis notre séparation. Je les regardais, je les examinais comme si, depuis hier soir, quelque changement se fût opéré dans leur manière d'être... Ils n'avaient pas changé, eux; mais moi j'avais vieilli de vingt ans pendant cette nuit d'angoisses.

## XVI

On célébra l'office des morts; on ferma les portes et les fenêtres du bengalow; on planta devant le seuil de cet édifice, jadis hospitalier, maintenant transformé en sépulcre, une croix de bois fabriquée par le band-master, avec deux brancards de chariots, et la pauvre caravane, moitié moins nombreuse que la veille, et privée de chevaux, de bêtes de somme et de tout moyen de transport, descendit à pas lents les rampes qui s'abaissent jusqu'au fond de la vallée traversée par le *Great trunck-Road*.

A midi on campa sous l'ombre d'un teck majestueux, au bord d'un ruisseau, et les heures de grande chaleur passées, on se remit en marche, afin d'atteindre avant la nuit une des stations de la route d'Allahabad. De temps en temps les religieuses chantaient en chœur, et nous marchions moins péniblement en réglant notre pas sur le rhythme de leurs pieux can-

tiques. Les Hindous que nous rencontrâmes alors nous témoignèrent beaucoup d'intérêt, et les habitants des huttes voisines de notre halte nous apportèrent des vivres.

Je passe sous silence mille petits incidents de cette étape, durant laquelle nous ne mettions pas un pied l'un devant l'autre sans jeter en avant, à droite et à gauche, et aussi loin que possible, des regards toujours inquiets. On nous accueillit avec assez de bienveillance dans une bourgade située à un demi-mille de la grande route, et une famille de chrétiens nous donna l'hospitalité.

Le lendemain matin, les religieuses continuèrent à s'avancer vers Allahabad et je me séparai d'elles pour gagner Cawnpore. C'était mon idée fixe. Oh! que n'ai-je écouté alors les remontrances et les pressentiments de ces bonnes sœurs, qui ne voulaient pas accepter mon congé et me suppliaient, dans l'intérêt de mes enfants et dans le mien, de ne pas renoncer ainsi volontairement aux bénéfices de leur société. Les ryots,

me disaient-elles, nous témoignent du respect, et ce respect est un gage de sécurité pour vous. Ils nous donnent des vivres, et ces vivres vous les partagez avec nous. Où coucherez-vous ce soir? que mangerez-vous demain? qui prêtera ses bras pour porter votre enfant quand votre fille et vous, vous succomberez sous le poids de ce cher fardeau? Demain, peut-être, nous aurons des chevaux, des chariots, des éléphants, et vous, vous tomberez aux mains des cipayes....

Elles parlaient ainsi, mais je ne les écoutais pas; je calculais qu'il faudrait marcher pendant plus d'une semaine avant d'arriver à Allahabad, et que vingt-quatre heures seulement nous suffiraient pour atteindre Cawnpore. Je remarquais que ma fille dépérissait et s'affaiblissait de jour en jour; je craignais de la perdre, si je ne lui rendais pas au plus tôt le comfortable de son ancien genre de vie, et ce comfortable, je ne pouvais le retrouver promptement que dans Cawnpore, où commandait toujours un général anglais; avec l'or que nous possédions encore, car Ellen n'avait pas, comme moi, perdu sa ceinture, rien ne nous manquerait dans cette grande ville..., et nous y revêtirions enfin des habits de deuil.

La froide raison et l'amour maternel m'inspiraient donc ce plan de conduite, et cependant je me serais laissée entraîner par les sœurs plutôt que de vagabonder encore avec mes enfants dans un pays où les tigres et les serpents étaient moins nombreux que les assassins; je me souvenais trop douloureusement des étapes que j'avais fournies depuis la mort de Peter et de William pour oser en recommencer de nouvelles; mais le bandmaster et sa famille s'associaient à ma destinée; ils pensaient, comme moi, que la route d'Allahabad était beaucoup trop longue, et ils voulaient me suivre; mes indécisions cessèrent alors, et au point du jour nous nous séparâmes de nos anges tutélaires.

La journée se passa sans catastrophes. Le musicien, sa femme et ses enfants s'étaient procuré des vêtements d'indigènes dans la bourgade que nous avions quittée la veille, et le soir, après une course de six ou sept lieues, nous nous réfugiâmes dans une aldée. Je m'endormis avec la certitude que, le lendemain, nous serions enfin à l'abri de tout danger.

J'ignorais, hélas! que les insurgés, commandés par Seermunt-Dhoundoo-Punt, que vous connaissez en Europe sous le nom de Nana-Saïb, étaient maîtres de

Cawnpore et des campagnes environnantes, et assiégeaient le général Weheler, qui avait transformé en citadelle le nouvel hôpital militaire du cantonnement. J'eus connaissance de ces faits en arrivant au bord du Gange, à quatre milles environ au-dessus de la ville, et c'est par miracle que nous échappâmes alors à la vigilance des nombreux pelotons de cipayes qui battaient le pays en tous sens, et surveillaient le cours du fleuve, afin d'arrêter au passage les bateaux venant du nord. Une foule d'Européens, chassés d'Alligur, de Meerut, de Secunderabad, etc., etc., cherchaient à pénétrer dans la province de Calcutta, ou tout au moins à gagner Allahabad, puis Bénarès, en suivant cette voie.

Déjà, lorsque dans la matinée nous avions coupé le chemin qui relie Bela et Cawnpore, des villageois reconnaissant notre nationalité, mais ne voulant pas nous trahir, nous avaient engagés, sans s'expliquer plus clairement, à ne pas continuer à nous diriger en droite ligne vers Cawnpore, mais à nous hâter d'atteindre les bords du Gange où des relais touffus de roseaux nous permettraient de nous cacher. Ces braves gens faisaient des vœux pour le triomphe de

l'insurrection, mais ils se montraient en même temps remplis d'humanité. Ils nous offrirent des vivres, et quelques-uns même nous servirent de guides au milieu d'une jungle inextricable dont nous ne sortîmes qu'après deux heures de marche.

— Ah ! c'est alors que nous regrettâmes amèrement la compagnie des religieuses ; mais il n'était plus temps !

Le soleil allait bientôt disparaître à l'horizon ; nous n'avions cependant pas encore perdu l'espoir de gagner avant la nuit les retranchements anglais. Le pays était désert ; pas une maison, pas une hutte en vue ; le fleuve, roulant ses ondes jaunâtres au milieu des marécages que dominaient, çà et là, quelques bouquets de grands arbres, se détournait brusquement sur notre droite, et s'enfonçait au milieu d'une sombre forêt, par delà laquelle étincelaient dans le bleu du ciel les flèches dorées, les cimes en marbre blanc et les coupoles de fer des pagodes, des palais et des mosquées de Cawnpore. Nous tressaillîmes de joie à leur aspect, comme s'ils nous indiquaient le

terme de nos souffrances, et nous hâtâmes le pas dans le sentier qui serpentait au bord du fleuve; mais la lisière de la forêt, s'assombrissant de plus en plus, se dressa bientôt devant nous comme une barrière infranchissable; les coupoles, les minarets, les flèches disparurent; notre joie s'évanouit aussi, et nous nous laissâmes tomber sur l'herbe, fatigués, désespérés, et ignorant quelle route nous devions suivre désormais. Le sentier, unique jusqu'alors, cessait de côtoyer le Gange et se bifurquait dans les profondeurs du bois. Nous gardâmes un morne silence pendant quelques minutes; nous n'osions nous communiquer nos craintes mutuelles; le band-master, qui jusqu'à présent avait fait preuve d'une imperturbable gaieté, et qui à chaque halte tirait de sa poche un flageolet ou un hautbois et nous stimulait en exécutant quelques vieux airs de l'Angleterre, le band-master se montrait le plus abattu de notre petit groupe, et certes, si des ryots se fussent approchés de nous à cette heure, il n'aurait pas, ainsi qu'il l'avait déjà fait, cherché à les attendrir en jouant un *naubot* (air national hindou) ou un menuet de bayadères.

Je préparais, à part moi, un raisonnement capable

de ranimer son courage, quand tout à coup le bruit d'une cavalcade se fit entendre... Ce bruit augmentait rapidement d'intensité dans le sentier que nous venions de parcourir; nous eûmes à peine le temps de nous blottir dans les joncs d'un marécage attenant à la forêt, et une cinquantaine de cavaliers cipayes, galopant ventre à terre, passèrent... Je remarquai la direction qu'ils prirent dans la forêt, et, supposant qu'elle nous conduirait vers l'un des faubourgs de la ville, je dis au band-master que nous ferions bien de la suivre.

— Eh! ces cipayes regagnent leur camp, répliqua-t-il; ne voyez-vous pas qu'ils sont poursuivis par de plus braves qu'eux? Tenez! voici là-bas un nouveau nuage de poussière... voici de nouveaux cavaliers.

En effet, la terre résonnait encore sous les pas des chevaux.

— Hourrah! vive l'Angleterre! s'écria le musicien après avoir examiné attentivement les allures et les couleurs de la cavalcade qui s'avançait avec la vitesse d'un train-express, — hourrah! ce sont des fourrageurs anglais!

Et il s'élança sur le sentier; nous le suivîmes; je

craignais cependant que le crépuscule ne lui eût causé quelque illusion d'optique.

— Arrière! vociférèrent bientôt deux cavaliers marchant le sabre dégaîné à quelques mètres en avant du gros de la troupe; arrière!

Ils nous prenaient pour des Hindous, et se préparaient à nous sabrer si nous n'obéissions pas à cette injonction.

— Pitié! répliqua le band-master, je suis Anglais! — Pitié, nous sommes Anglaises, répétâmes-nous, en barrant le chemin.

Les soldats s'arrêtèrent, et le gros de la troupe, commandé par un officier, les rejoignit.

Nous expliquâmes brièvement notre malheureuse position; mais l'officier, un tout jeune homme, un de ceux qu'on appelle *griffin* (débutant ou ingénu), nous répondit qu'il lui était impossible de nous conduire dans les retranchements du général Weheler; ils renferment déjà beaucoup trop de bras inutiles et de bouches affamées, ajouta-t-il, et le général a défendu, sous les peines les plus sévères, l'introduction volontaire dans les retranchements de tout Européen non valide, de toute femme, de tout enfant; mais

vous qui me paraissez vigoureux, poursuivit-il en s'adressant au musicien, venez si vous voulez...

— Je ne quitterai pas ma femme et mes enfants, riposta Walter avec indignation. Le band-master se nommait ainsi.

— J'en suis au désespoir, reprit le griffin, mais nous manquons de vivres; nous sommes obligés de faire des sorties pour aller fourrager... peut-être demain serons-nous forcés de capituler... que Dieu vous garde! Allons, au galop, s'écria-t-il en se tournant vers ses soldats; les lâches qui viennent de passer par ici vont chercher des renforts à leur camp pour nous écraser à notre arrivée. — Bonsoir, mesdames.

Et il éperonna son cheval qui se cabra, car Ellen et moi, et la femme du musicien, et sa fille, nous nous élançâmes aussitôt au-devant de lui en ouvrant les bras pour l'arrêter, et en nous écriant toutes à la fois avec l'accent du plus poignant désespoir :

— Oh! vous ne nous abandonnerez pas ainsi, vous Anglais, vous, officier de la reine!

— Faites-nous tuer par vos soldats, disait la femme de Walter, plutôt que de nous abandonner à la merci des cipayes et à deux pas de leur camp...

— Quoi ! reprenais-je, nous aurions échappé à mille dangers ; nous aurions marché chaque jour dans le sang avec la mort à nos trousses ; nous aurions épuisé toutes nos forces pour parvenir à nous placer sous la protection du drapeau anglais, et quand nous arrivons enfin en vue de ce drapeau, ce sont nos compatriotes eux-mêmes qui nous repoussent !... Ah ! c'est impossible...

Le jeune officier ne répondait plus ; il hésitait, il cherchait un expédient pour obéir à la fois aux devoirs de l'humanité et à ceux de sa consigne.

— Lieutenant, repris-je, votre mère habite sans doute l'Europe, et vous ne craignez rien pour elle...

Le griffin baissa la tête et ne la releva plus que pour jeter un regard sur les sous-officiers qui l'entouraient : il semblait vouloir leur demander la permission d'enfreindre les ordres du général. Les sous-officiers et les soldats demeuraient impassibles, mais, au grand jour, on aurait vu sur leurs durs visages les traces d'une vive émotion pendant que nous ne cessions d'implorer la miséricorde de leur chef.

— Je ne commande pas, j'obéis, reprit-il en éperonnant de nouveau son cheval. Adieu ! que la Provi-

dence vous conduise! Tâchez de gagner, pendant la nuit, le faubourg de Thara-Goula; quelques familles européennes s'y tiennent encore cachées au milieu des ruines; elles vous accueilleront avec joie; adieu.

Et les cavaliers s'ébranlèrent pour partir au galop. Mais Ellen, qui jusqu'à présent avait gardé un morne silence, saisit tout à coup d'une main hardie et ferme la bride du cheval de l'officier, et lui dit :

— Lieutenant, d'après votre uniforme, vous appartenez, je crois, à l'arme du génie?

— Pour vous servir, miss.

— Eh bien! alors, vous avez dû connaître le lieutenant William Hoods?

— Si je l'ai connu, miss? Certes, oui. William était enseigne dans ma compagnie quand je suis arrivé à Calcutta.

— Ne m'appelez plus miss; appelez-moi mistress Hoods.

— Pardon; Hoods n'était pas marié, et il devait épouser une jeune fille des environs de Delhi; miss... miss... je ne me souviens plus de son nom.

— Eh bien! c'est moi qui étais la fiancée de William et qui suis maintenant sa veuve.

Les larmes empêchèrent ma fille de continuer, et je me hâtai de raconter en peu de mots combien nous avions souffert depuis notre départ de Delhi, et comment William était mort; je réussis; le jeune officier s'attendrit; il consentit enfin à nous prendre sous sa protection. Le temps pressait, le crépuscule, si court sous ces latitudes, allait se changer en une nuit obscure; méprisant donc ce que nous aurions respecté en d'autres circonstances, le décorum, nous montâmes en croupe derrière les cavaliers, qui s'élancèrent à fond de train vers les retranchements anglais.

A neuf heures du soir, nous pénétrâmes dans l'enceinte fortifiée où le général Weheler tenait tête, depuis vingt jours, à l'armée des insurgés, commandée par Nana-Saïb. Je ne me souviens plus si ce fut le 25, le 26 ou le 27 juin : depuis longtemps, je n'assignais plus aucun chiffre aux jours qui se succédaient, et s'il avait fallu construire un calendrier, j'aurais donné à chaque période de vingt-quatre heures des noms rappelant nos catastrophes quotidiennes.

De graves événements s'étaient passés depuis le départ de l'officier qui nous avait recueillis. Le géné-

ral, blessé dans une sortie, manquant de vivres et de munitions, entouré de malades et de mourants, et ne comptant plus recevoir aucuns secours de Lucknow, s'était vu forcé de capituler. Le Nana avait promis sous serment que la garnison et les Européens sortiraient sans être inquiétés des retranchements, et pourraient se rendre dès le lendemain matin, à onze heures, au bord du Gange, où ils s'embarqueraient pour Allahabad.

J'éprouvai deux sensations contraires à la nouvelle de cette capitulation; l'échec subi par nos armes m'affligeait, mais en même temps je m'estimais heureuse de ne pas être obligée de séjourner avec mes enfants dans ce misérable réduit que l'héroïsme des soldats de la reine, plutôt que des remblais de sable, des fossés à moitié comblés et des pièces de canon manquant de canonniers, défendait seul contre une armée de cinquante mille forcenés. Les bâtiments de l'hôpital, troués par une grêle de boulets, menaçaient de s'écrouler. Privé de sa hampe, le dernier lambeau du drapeau national flottait encore, cloué à l'extrémité dénudée d'une des poutrelles de la toiture; les survivants de la garnison et les réfugiés européens

logeaient dans des casemates improvisées et creusées dans le sol, derrière l'édifice et du côté opposé au front d'attaque; l'esplanade, jonchée de mitraille, ressemblait à un champ fraîchement labouré pour l'ensemencement du blé, mais autant de sillons autant de revers de fosses communes, fosses comblées chaque jour, car chaque jour la mort par la misère et par la faim, ainsi que la mort par le fer et par le feu de l'ennemi, décimait nos compatriotes.

Des cadavres de chevaux pourrissaient dans les fossés, et on ne respirait qu'avec peine dans cette atmosphère brûlante et alourdie par des miasmes; les soldats, toujours braves, ne s'inquiétaient plus des raffinements de la tenue militaire; ils combattaient et se reposaient sans avoir le loisir de quitter leurs sordides uniformes; les blessés et les civilians, déguenillés, hâves, altérés et affamés, avaient à peine la force de se traîner d'un endroit dans un autre, et les femmes et les enfants, aussi décharnés que des cholériques en convalescence, s'accroupissaient au pied des bâtiments et ne détachaient pas leurs regards hébétés de la voûte du ciel, comme si un corps d'armée envoyé à leur secours devait tout à coup sortir

des flancs d'un nuage... Mais dans ce ciel du Bengale, ciel toujours impitoyablement bleu, en dehors de la saison des pluies, le plus petit flocon de nuage ne venait jamais caresser leurs folles espérances...

Je fis toutes ces observations le matin pendant qu'on se préparait à évacuer l'hôpital. Nous venions de passer la nuit en compagnie d'une trentaine de femmes entassées dans une chambre aux murailles percées à jour, mais où l'on ne redoutait plus la visite des boulets, et grâce à cette tranquillité relative, nous avions puisé de nouvelles forces dans un sommeil de douze heures.

## XVII

Je ne vous parlerai point de la capitulation du général Weheler ; les journaux vous ont renseigné et je ne ferais que répéter ce qu'ils ont dit. On me fit asseoir avec mes enfants dans un chariot fermé, et nous en descendîmes pour entrer dans une longue barque couverte d'une tente et déjà remplie de femmes et d'enfants; une quarantaine de bateaux de différentes grandeurs suivaient ou précédaient le nôtre. Une de mes voisines me montra à quelque distance, en avant, un canot monté par des officiers, et me dit que cet état major accompagnait le général Weheler. Une double haie de cipayes bordait la route depuis l'hôpital jusqu'à l'embarcadère, et une populace innombrable couvrait les berges du fleuve. Cette foule gardait un morne silence, et ce silence me semblait de mauvais augure.

A un signal donné, les bateaux s'ébranlèrent et se dirigèrent vers le milieu du fleuve, afin de s'abandonner au courant. Je remerciai Dieu avec ferveur; je

me voyais déjà rendue à Allahabad, à Benarès, à Calcutta.

Tout à coup une violente explosion, suivie de plusieurs coups de fusil, retentit du côté de l'hôpital : les cipayes et le peuple s'agitent tumultueusement et poussent des clameurs furieuses, et les mots de : Trahison ! et de : Mort aux traîtres ! arrivent à mon oreille. Je frémis, je comprends que nous sommes perdus; cependant, nous nous éloignons toujours du rivage, et le courant commence à se faire sentir... Mais soudain une pluie de fer arrête notre embarcation et la coupe par son travers, et des détonations d'artillerie se succèdent sur la rive opposée. La flottille est foudroyée; la mitraille déchire, mutile, tue la plupart de nos compagnes; Ellen et moi, nous nous réunissons dans une mutuelle étreinte, et nous tenons Will serré entre nous deux; je cherche à découvrir un moyen de salut malgré la fumée de la poudre qui m'aveugle; je sens le fond du bateau qui manque sous nos pieds... ma fille m'en avertit; nous nous serrons encore plus étroitement l'une contre l'autre, et nous coulons bas, nous nous noyons dans le sang qui rougit le fleuve... Ah ! j'en ai bu du sang, ce jour-là, et plût au ciel que

je fusse morte en le buvant! Le goût m'en est resté, et quand ce goût me revient, le souvenir de cette scène affreuse me revient aussi. Cependant, malgré les nuages de fumée, nuages sillonnés d'éclairs, roulant à la surface du fleuve, venant se condenser autour de nous et nous suffoquant, je ne perdais pas la tête et je cherchais à improviser un moyen de sauvetage. La quille brisée d'un bateau chaviré flottait à ma portée; je l'aperçus; je dis à ma fille de me retenir près d'elle de toutes ses forces, et, détachant mon bras droit de sa taille, je saisis cette quille de bateau; je la saisis d'une main que l'énergie du désespoir rendait toute-puissante; je l'attirai à moi, et Ellen put s'y cramponner à deux mains, tandis que Will, ayant de l'eau jusqu'aux aisselles, se tenait suspendu au cou de sa sœur... Tout cela se fit en moins de temps que je n'en mets à le raconter, et presque aussitôt je sentis que je reprenais pied sur le lit du fleuve.

Un instant après, nous étions sur la grève.

Vous connaissez l'horrible drame qui se jouait alors; les cipayes, jaloux en quelque sorte des succès de la

mitraille, fusillaient à leur tour les hommes et les femmes que le Gange tardait trop à engloutir; des cavaliers, des *sowars*, entraient à cheval dans l'eau et sabraient le contingent des bateaux encore intacts que les patrons hindous, au lieu de fuir, ramenaient au rivage... Tous les soldats anglais, entassés dans quinze de ces bateaux, moururent de cette horrible mort, et ceux qui parvinrent à mettre pied à terre tombèrent immédiatement criblés de balles. Un seul homme, dit-on, échappa à cette boucherie, et depuis lors il est fou. Le général Weheler eut d'abord la chance de fuir, mais il fut repris le lendemain, et vous savez comment il est mort. Vous connaissez aussi la fin épouvantable d'une de ses filles.

Ce n'était pas tout encore. Bien des femmes, bien des mères, ainsi que moi, avaient pu sortir du fleuve peu profond sur ses bords, et nous nous tenions massées devant l'embarcadère, remplissant l'air de nos cris et implorant la miséricorde divine, lorsque les cipayes et la populace, en proie de nouveau à un paroxysme de fureur, se ruèrent sur nous. Dès lors

le massacre ne devait plus cesser que faute de victimes; deux ou trois fois des forcenés nous poursuivirent, Ellen, Will et moi, et nous ne leur échappâmes que parce que d'autres malheureuses se trouvèrent à portée de leur cimeterre. Je pris instinctivement le parti de me coucher à plat ventre sur le sable; mes enfants firent comme moi, et nous attendîmes le coup fatal dans une immobilité complète; je pensai alors au pauvre band-master et à sa famille, que je n'avais pas revus depuis la veille; les crocodiles du Gange commençaient déjà sans doute à les dévorer...

Pendant que le carnage continuait, je voulais tenir mes yeux fermés, mais je les ouvrais malgré moi, et malgré moi j'entrevoyais toujours quelque nouveau détail de cette hécatombe humaine. Tantôt un cipaye poussait un cri de triomphe lorsque, d'un premier coup de crosse de fusil, il brisait un crâne et en faisait jaillir au loin la cervelle; tantôt un Wampouri, un de ces soldats musulmans dont la férocité est proverbiale, choisissait sa proie, et, manœuvrant son cimeterre comme une hache, s'efforçait de la couper en deux par le milieu du corps, afin qu'elle tardât plus longtemps à rendre le dernier soupir; là, des *rascals*

aussi avides de butin qu'altérés de sang, ne poignardaient que celles qui leur paraissaient être riches, et leur enlevaient leurs bijoux; ici les bourreaux ne s'attaquaient qu'aux plus jeunes femmes... L'assassinat des enfants n'était qu'un hors-d'œuvre : on les fendait en deux d'un coup de sabre, ou on les embrochait à la baïonnette, et d'aucuns, saisissant par les pieds ces pauvres petites créatures, faisaient parade de leur vigueur et luttaient à qui les lancerait au plus loin, soit dans le fleuve, soit sur la terre... Chaque fois que cet horrible jeu recommençait, je risquais d'étouffer mon fils, car je me tenais couchée pardessus lui comme une poule sur ses poussins.

Je me sens inondée d'une sueur froide en me rappelant tant d'horreurs; mais de tous ces souvenirs, le plus affreux est celui que j'ai conservé d'une troupe de voyous bengalis, qui, tandis que leurs grands parents accomplissaient l'œuvre de destruction, ramassèrent des mains, des bras, des pieds, des jambes et des têtes, et se livrèrent une bataille pour rire avec ces dépouilles, de même que nos jeunes garçons d'Europe se bombardent avec des boules de neige. Depuis que je suis à Paris, on m'a montré une gravure gros-

sière, publiée par un de vos journaux illustrés, et représentant le premier massacre de Cawnpore ; — je la trouve froide...

Oui, je l'affirme, pas un être n'aurait échappé à la mort, sans l'intervention du plus puissant des chefs de la révolte, de Nana-Saïb. Suivi d'un brillant état-major, il arriva au galop au milieu de l'arène, et un signe de sa main suffit pour faire rentrer les sabres dans leur fourreau et les poignards dans leur gaîne.

Il donna des ordres aux *ressaldars* (officiers de rajahs) qui l'entouraient, et presque aussitôt je me relevai en bénissant la Providence, car j'entendais bruire à mon oreille des mots qui ranimaient encore une fois mes espérances. On nous disait de marcher et d'entrer dans la ville, et on nous promettait un abri, des vivres et des vêtements.

Ce fut ainsi qu'au nombre de 108 ou de 115 personnes, femmes et enfants, nous échappâmes à une mort imminente ; on nous renferma dans l'*assembly room* (maison d'assemblée ou cercle d'officiers, je crois) ; on nous y installa presque confortablement, et on nous défendit, sous les peines les plus sévères, d'entretenir aucune communication au dehors.

C'était la première fois que je voyais Nana-Saïb, ce fut aussi la dernière; mais jamais je n'oublierai sa physionomie, quoiqu'elle n'ait cependant rien de remarquable, et, dût-on m'accuser d'égoïsme, j'avouerai que j'éprouve pour lui un sentiment de reconnaissance plutôt que de le mépriser, de le haïr et de le maudire; n'est-ce pas à lui seul que nous avons dû la vie ce jour-là, ma fille, mon fils, et moi ?...

N'ayant vu Nana-Saïb qu'à cheval, je ne puis dire si sa taille est élevée et majestueuse; il m'a paru âgé de vingt-huit à trente ans; sa figure est très-grasse, et son teint à peine aussi bistré que celui d'un Espagnol; son regard mobile et plein de feu m'a frappée; bref, je suis très-loin de lui trouver une physionomie sinistre ou féline. J'ai entendu dire que son pouvoir sur les cipayes révoltés n'est pas incontestable, et que ses volontés ne sont pas toujours respectées. Le terrible événement de ce jour n'en serait pas une preuve. On croit et on affirme en Europe qu'il a violé la capitulation conclue avec le général Veheler; on se trompe; nous avons été victimes d'une méprise et non d'un parjure. Cela m'a été répété bien des fois pen-

dant les quinze jours que je passai à Cawnpore, prisonnière du Nana.

Il paraîtrait que le Nana avait reçu avis de l'arrivée du général Havelock, qu'on disait être campé à douze mille de Cawnpore, tandis qu'il en était encore très-éloigné; c'est pourquoi il se hâta d'accepter les propositions de Wehęler, afin de porter un coup terrible à l'orgueil de l'armée anglaise par cette capitulation. Eh bien! pendant que nos bateaux quittaient le rivage du Gange, un petit dépôt de poudre oublié dans un des postes de l'hôpital prit feu on ne sait comment, et quelques fusils chargés qui se trouvaient là éclatèrent dans l'incendie. Les Hindous, terrifiés par cette explosion, s'imaginèrent entendre la canonnade d'Havelock, et supposèrent que quelques soldats de Weheler, restés exprès en arrière dans les retranchements, profitaient du voisinage de l'armée anglaise pour violer la capitulation. De là l'ordre envoyé aux batteries de la rive gauche de foudroyer la flottille partant pour Allahabad; de là l'exaspération des cipayes et de la populace, de là le massacre que le Nana fit cesser dès qu'il eut reconnu la nature de cette fausse alerte.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

On nous traita assez humainement pendant notre captivité. De nombreux domestiques des deux sexes étaient à nos ordres; chaque jour, matin et soir, les malades recevaient la visite des *moulvys*, des médecins indigènes; bref, notre existence eût été relativement supportable, sans les inquiétudes du présent et de l'avenir, et sans le deuil de la plupart d'entre nous. Will, insouciant comme on l'est à son âge, ne manquait pas de compagnons de jeux. Ellen se tenait à l'écart, toujours sombre et rêveuse; moi, j'écoutais les plaintes de toutes les mères, de même qu'elles écoutaient les miennes. Notre seule consolation était d'entendre nos enfants remplir du bruit de leurs cris et de leurs rires la cour étroite de notre prison.... l'affreuse cour du puits...

. . . . . .

. . . . . .

Malgré la surveillance la plus sévère et les ordres les plus menaçants, quelques dames, des veuves d'officiers ou d'employés supérieurs, continuaient à entretenir des relations au dehors; des affidés venaient

dans la rue à une heure convenue, envoyaient par-dessus la muraille une missive attachée à un caillou et recevaient une réponse par le même chemin. Ces dames se croyaient ainsi au courant des nouvelles de la province. Elles nous disaient que Reynaud, Neill, Havelock, s'approchaient à marchées forcées de Cawnpore, et que l'heure de la vengeance et de la délivrance ne tarderait pas à sonner.

Le manége de ces dames m'inquiétait. Je révoquais en doute l'exactitude des rapports de leurs espions, d'après lesquels l'armée anglaise ne cessait de remporter des victoires ; et cependant je ne pouvais m'empêcher d'accueillir avec joie la formule de bonsoir qu'elles ne manquaient jamais d'employer quand nous nous mettions au lit. Demain, disaient-elles, demain matin nous serons réveillées par le chant des cornemuses highlandaises.... Et nous nous endormions avec cette espérance pour oreiller.

On nous annonça un jour que le Nana présiderait désormais son conseil de guerre dans une des salles du bâtiment que nous habitions. J'engageai mes compagnes à redoubler de prudence, et je m'efforçai de leur faire comprendre que, malgré l'intention haute-

ment manifestée par le Nana de nous garder en otage jusqu'à la conclusion de la paix, il pourrait bien, dans un moment de colère et pour nous punir d'avoir transgressé ses ordres, nous livrer à ses soldats...

Plusieurs prisonnières moururent, soit de maladie, soit par suite de blessures ou de misère. On nous adjoignit aussi de nouvelles compagnes, surprises en descendant le Gange, et dont les maris, les pères, les frères ou les protecteurs avaient été massacrés. Je fis un recensement le 13 juillet, et je trouvai, dans la prison, un total de cent quatre-vingt-dix-sept personnes, femmes et enfants...

. . . . . .

Le 17 juillet, des transports de joie éclatèrent parmi nous. Un papier, lancé par-dessus la muraille, apportait la nouvelle que l'armée de Nana-Saïb avait été taillée en pièces par le général Havelock, auprès de Kullempore, et que le Nana se préparait à évacuer la ville. En effet, un tumulte confus grondait au loin, tantôt s'affaiblissant, tantôt redoublant d'intensité. Nous écoutions, massées silencieusement au milieu

de la cour, et à mesure que le tumulte grandissait, grandissaient aussi nos espérances. — Oui, nous ne pouvions plus en douter, le canon tonnait du côté de Korta; l'agitation de la cité arrivait à son comble; des chariots roulaient précipitamment dans les rues voisines, et les sonneries des trompettes se mêlaient aux cris du peuple qui s'ameutait devant la porte du conseil de guerre.

En ce moment, un halvidar, suivi de plusieurs soldats, parut sous le porche du bâtiment, appela par leur nom quatre prisonnières, les mêmes qui avaient entretenu des correspondances au dehors, et leur ordonna de se rendre immédiatement devant le Nana. Ces dames, loin de s'alarmer, s'imaginèrent que Nana-Saïb voulait les expédier en parlementaires au général Havelok, de même qu'il avait déjà envoyé mistress Jardine au général Weheler pendant le siége de l'hôpital. Leur optimisme m'affligeait. Il va sans dire qu'elles ne reparurent plus... Pendant ce temps-là, la populace, refoulée de l'entrée du conseil, s'accumulait devant la grande porte cochère de notre cour communiquant avec la rue, et se disposait à l'enfoncer. Les madriers en bois de teck et les solides ferrures

de cette porte résistèrent, mais le danger qui nous menaçait ne fit que s'accroître.

On délibérait encore sur notre sort au conseil de guerre, et la populace, impatientée, prononçait déjà notre arrêt de mort ! Les correspondances de nos compagnes avaient été interceptées ; on leur attribuait les causes du désastre de Kullempore ; nous devions donc être sacrifiées : nous le comprenions ; nous regardions avec terreur la porte qui cédait peu à peu sous les efforts de la multitude, et, nous pressant les unes contre les autres comme un troupeau de brebis effrayées, nous abandonnâmes la cour et cherchâmes à pénétrer dans les bâtiments. Mais l'halvidar, en partant avec les accusées, avait fermé la porte et les fenêtres du rez-de-chaussée. Nous nous entassâmes alors dans la veranda, et, instinctivement, nous gardâmes un profond silence. Chaque mère, ainsi que moi, retenait ses enfants près d'elle, et, les yeux levés au ciel, attendait.

Tout à coup la lame d'un cimeterre miroite pardessus la muraille d'enceinte ; un turban blanc paraît, et sous ce turban la face bronzée d'un wampouri ; la foule, au dehors, applaudit à son agilité ; d'un

bond de chat sauvage, il vient tomber à nos pieds, saisit à la gorge la première femme qui se trouve à sa portée et lui plonge son sabre dans la poitrine.

. . . C'est ainsi que commença la seconde boucherie de Cawnpore. La populace ne chercha plus à enfoncer la porte de la cour; d'autres wampouris escaladèrent les murs, puis vinrent encore des cipayes et encore des *rascals*, et bientôt l'abattoir fut inondé de sang! . . .

Surexcitez votre imagination; évoquez les situations les plus terribles, les plus infernales; assistez, par la puissance de la pensée, aux efforts de toutes ces femmes qui ne luttent plus pour sauver leur vie, mais pour défendre leur honneur; voyez quelques-unes d'entre elles qui se traînent à demi mortes, trempent leurs doigts dans le sang et tracent sur la muraille ces mots : Vengez-nous! souvenez-vous de nous! Écoutez dans un ensemble, les clameurs des assassins, les supplications et les malédictions des victimes, leurs cris de douleur sous le tranchant du fer et les râles de celles qui expirent; rêvez une mare de sang où tremperaient des cadavres, des tronçons de corps humains, et des monceaux de chair pante-

lantes, et vous n'aurez encore qu'une idée bien incomplète de cet épouvantable intermède de l'insurrection hindoue!

Mais je ne dois parler ici que de mes enfants, et j'hésite... Oh! plût au ciel qu'en les perdant j'eusse aussi perdu la mémoire!... A mesure que les assaillants frappaient sans relâche, Ellen, Will et moi, nous nous abritions derrière les femmes qui demeuraient encore debout ou agenouillées, et d'arrêt en arrêt, nous allâmes nous acculer dans un angle de la cour, au bas de la veranda.

Fuir plus loin, c'était désormais impossible! Je faisais face aux assassins; Ellen leur tournait le dos, et Will disparaissait entre nous deux; un jeune soldat en képi et en veste rouge (je le reconnaîtrais si je le voyais aujourd'hui) saisit Ellen par ses longs cheveux qui flottaient sur son dos et l'attira vers lui; elle résistait, ou plutôt c'était moi qui, douée d'une force herculéenne, la force d'une mère au désespoir, la retenais entre mes bras; le soldat comprit d'où venait la résistance, et il la fit cesser d'un coup de sabre...

C'est pourquoi vous voyez au-dessus de mes poignets ces deux grandes cicatrices qui ressemblent à des bracelets... A partir de ce moment, je ne vis plus ma fille... Non, non, il faut tout dire : je la suivis des yeux, et je la vis se débattre et se tordre sous les étreintes de son bourreau. L'infâme ! il la déshonorait avant de l'égorger...

Presque aussitôt un wampouri m'enleva mon fils, et je m'affaissai ; je tombai au pied de la muraille, car mes forces s'en allaient avec mon sang, mes yeux se couvraient d'un voile et un bruit de cloche tintait à mes oreilles ; cependant, je revins à moi ; j'ouvris encore les yeux, je regardai, j'écoutai. Des cris aigus qui dominaient le tumulte me firent tressaillir, et je voulus m'élancer vers la grande porte, sur le bois de laquelle mon fils venait d'être cloué à l'aide d'une baïonnette qui lui transperçait le ventre... Mais je retombai dans le sang ; j'étais blessée à mort, j'étais morte... Non, je n'étais pas morte encore, car je sentais un horrible cauchemar peser sur ma poitrine. . .

. . . . . .

Je ne sais combien d'heures s'écoulèrent jusqu'au

moment où, revenant à la vie, je m'aperçus que la cour était remplie de soldats anglais. On allait me déposer sur un brancard et m'emporter avec les autres mortes, lorsque j'ouvris les yeux; je crus sortir d'un rêve; ma première pensée fut pour mes enfants, et, galvanisée en quelque sorte par l'espoir de les retrouver, je me mis à marcher et à courir en les appelant à haute voix. J'étais folle. Bientôt je m'arrêtai derrière un groupe d'highlanders rangés en cercle au bas de la veranda. Ces braves gardaient le silence, et, la tête penchée en avant, contemplaient attentivement une chose que je ne pouvais voir; je pénétrai au milieu d'eux et je regardai. Horreur! le puits qui nous fournissait l'eau pendant notre captivité, les insurgés en avaient fait un charnier, et cette eau, changée en sang, montait jusqu'à la margelle, et laissait entrevoir, sous sa demi-transparence, les mates blancheurs des cadavres, entassés pêle-mêle les uns sur les autres. Mes enfants étaient là! . . . . . .

Ici se termine le récit de Mme Hornsteet. Son histoire, désormais, ressemble à celle de toutes les malheureuses femmes qui ont quitté l'Hindoustan pour revenir en Europe. Le général Havelock la fit conduire à Allahabad; puis elle gagna Bénarès et Calcutta, où elle s'embarqua sur l'un des paquebots de Suez, le *Colombo*. Elle habite maintenant en Touraine, dans la famille de son mari. Comme son mari n'appartenait ni à l'armée ni à l'administration, elle ignore encore si la Compagnie des Indes lui accordera une indemnité ou une pension.

FIN.

NM

NM

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06579 3344

DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARDS